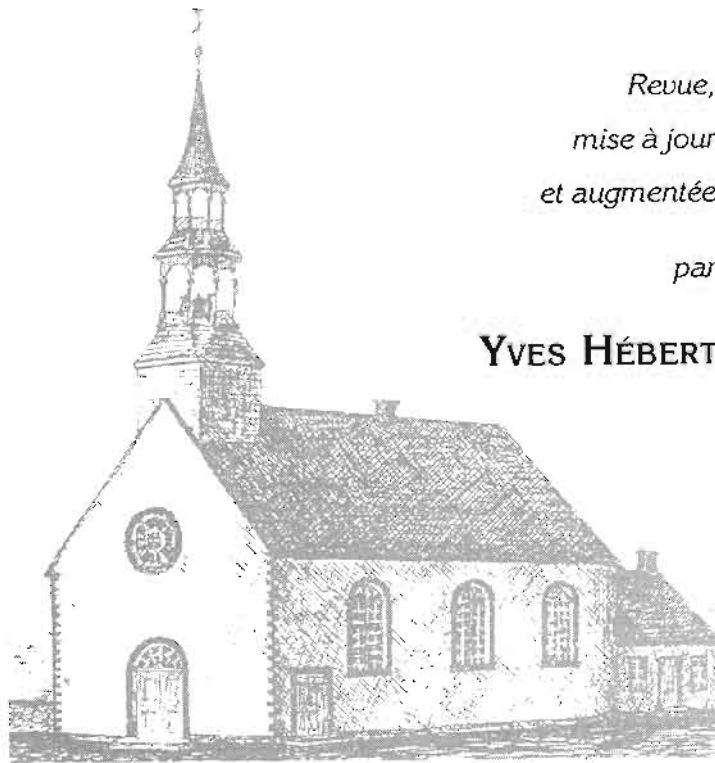


Petite histoire de Berthier-sur-Mer

par
Robert Lavallée, P.B.
(1904 - 1977)

*Revue,
mise à jour
et augmentée*

par
YVES HÉBERT



Remerciements

N un remerciement spécial à la Société historique de la Côte-du-Sud qui a autorisé « Tourisme-Berthier-sur-Mer » et l'auteur du livre-souvenir du 325^e anniversaire, à réviser le texte du Cahier d'histoire (n° 8) *Petite histoire de Berthier*, de la plume du père Robert Lavallée, publié en 1973 par la Société historique de la Côte-du-Sud, située à La Pocatière. Le noyau central du texte est à la base même de cette nouvelle monographie paroissiale.

Remerciements à la bibliothèque de Berthier-sur-Mer pour les photographies d'archives ainsi qu'aux citoyens de cette municipalité pour leur précieuse collaboration.

Nous tenons à remercier la municipalité de Berthier-sur-Mer et la Caisse populaire de Berthier-sur-Mer qui ont rendu possible la publication de cet ouvrage.

Nous remercions l'abbé Marcel Lainesse qui nous a permis de consulter les archives de la paroisse et de la fabrique de Berthier-sur-Mer ; la Commission scolaire de la Côte-du-Sud qui nous a donné accès aux archives



scolaires de Berthier-en-Bas ; les archives du Diocèse de Québec et les Archives nationales du Québec.

Enfin, un remerciement tout spécial à Yolande Tousignant et Fabiola Gendron qui ont accepté de commenter le manuscrit et de faire une première correction.

Présentation

de l'édition de 1973

LA Société historique de la Côte-du-Sud est heureuse d'offrir aux amis de l'histoire la monographie de la paroisse de Berthier-sur-Mer, dont l'auteur est le père Robert Lavallée, P.B.

Le père Lavallée est né à Berthier, le 15 décembre 1904, d'une famille pionnière de la paroisse. Après ses études primaires, il entre au Petit Séminaire de Québec, où il poursuit son cours classique jusqu'en 1927. Il continue sa formation au Postulat des Pères blancs, à Québec. En 1928, on le retrouve à la Maison Carrée, près d'Alger (Algérie). Il fait son scolasticat à Carthage (Tunisie), de 1929 à 1932. Ordonné prêtre le 29 juin de la même année, il se rend, à la fin d'août, à la Côte-d'Or (Afrique) où il exerce son ministère pendant trente-trois ans.

Revenu au Canada en 1965, il est aumônier d'un foyer pour vieillards, à Magog, pendant deux ans. Depuis ce temps, il vit retiré à la maison des Pères blancs, à Lennoxville, près de Sherbrooke. Pendant sept ans, le père Lavallée a poursuivi de minutieuses recherches afin de nous présenter l'histoire de son petit pays.

J. SIMARD



NOTE DU RÉVISEUR

Le Père Lavallée rédige la monographie de Berthier-sur-Mer dans des conditions difficiles. À partir des années 1973, sa santé décline. Sa respiration est difficile et il souffre d'insomnie. Affligé par la maladie, le père Robert Lavallée se consacre quand même à la rédaction de sa *Petite histoire de Berthier*. Mais le 11 novembre 1976, une crise cardiaque le terrasse. Après un bref séjour à l'hôpital, il revient à Lennoxville et décède, le 21 janvier 1977.

Il est possible que certains noms propres et toponymes soient orthographiés de manière différente notamment dans l'ouvrage de M. Robert Lavallée et dans cette version mise à jour ; il peut en être de même pour certaines dates. Ceci dépend en grande partie des différentes sources consultées et des nouvelles connaissances en histoire.

YVES HÉBERT, *historien*

Présentation de l'édition de 1997

L'ANNÉE 1997 marque le 360^e anniversaire de la concession de la seigneurie de Bellechasse à Nicolas Marsolet et le 325^e anniversaire de la concession de cette même seigneurie à Isaac (Alexandre) Berthier en 1672. Dans le cadre des fêtes qui souligneront ces deux anniversaires, il nous a semblé opportun de rééditer la monographie de Robert Lavallée, sur Berthier-sur-Mer, publiée pour la première fois en 1973 par la Société historique de la Côte-du-Sud.

La présente réédition comporte, comme vous le verrez, une mise à jour importante qui tient compte de l'avancement des connaissances sur l'histoire du Québec et sur l'histoire de la Côte-du-Sud. Nous avons donc réécrit plusieurs passages, tout en respectant le plus possible le plan de l'ouvrage. Afin de rendre l'ensemble plus cohérent, il a fallu regrouper certaines informations et constituer de nouveaux chapitres. La consultation de nombreux documents d'archives, aux Archives nationales du Québec, aux archives municipales de Berthier-sur-Mer, aux archives de la paroisse de Notre-Dame-de-l'Assomption-de-Bellechasse et aux archives de la commission scolaire



de Berthier-sur-Mer, nous a permis de vérifier et de corriger, au besoin, les données historiques qu'on retrouve dans la première édition. Pour alléger le texte et le rendre plus vivant, nous l'avons mis au temps présent. De plus, nous avons vérifié l'écriture des noms de personnes et des noms de lieux en référant à des documents d'archives et à des dictionnaires spécialisés. Il faut remarquer que de nombreux souvenirs de Robert Lavallée se glissent dans le texte. Nous les avons conservés tels quels. Mais, à quelques reprises, il a fallu réécrire certains passages. Enfin, on retrouvera des notes en bas de page, qui appuient des changements que nous avons choisi de faire dans le texte d'origine. Le présent livre s'adresse donc aux amateurs de la petite histoire ; on comprendra alors qu'il ne s'agit pas d'un texte scientifique.

YVES HÉBERT, *historien*

Avant-propos

NICOLAS Marsolet est le premier à se faire concéder la seigneurie de Bellechasse en 1637. Trente-cinq ans plus tard, en 1672, Alexandre Berthier de Villemur devient le deuxième seigneur de ce domaine sur lequel on verra naître deux paroisses : Notre-Dame-de-l'Assomption-de-Bellechasse (Berthier) et Saint-François-de-Sales-de-la-Rivière-du-Sud. Le toponyme de Berthier tire son origine du nom d'Isaac (Alexandre) Berthier, tandis que celui de Saint-François, d'après une croyance populaire, proviendrait du nom de la veuve d'Alexandre Berthier II, Marie-Françoise Viennay-Pachot. Mais le toponyme de Saint-François pourrait référer au nom du premier évêque de Québec, M^{gr} François de Laval (1623-1708), ou bien à saint François de Sales (1567-1622).

Le développement de la seigneurie de Bellechasse débute autour de 1673. Pour renouveler en nous le souvenir de nos ancêtres qui, par leur travail, ont fait de cette partie de la forêt primitive la belle paroisse que nous connaissons, j'ai voulu rassembler les renseignements, trouvés après beaucoup de recherches, et mes souvenirs glanés en maintes conversations avec les anciens, maintenant disparus.



Mes matériaux proviennent de sources diverses : j'ai consulté les livres traitant de l'histoire du Canada, écrits par les historiens François-Xavier Garneau, Jean-Baptiste-Antoine Ferland et Thomas Chapais. *L'histoire de l'Hôpital Général St-Vallier de Québec* m'apprit beaucoup de choses ayant trait aux de Rigauville, surtout au chanoine Charles, et l'ouvrage fournit certains détails sur la seigneurie de Bellechasse. Dans le *Dictionnaire généalogique de Tanguay*, j'ai puisé des choses intéressantes sur nos plus anciennes familles. Dans les registres de la paroisse, qui datent de 1710, j'ai pu suivre la vie de nos ancêtres : naissances, mariages, décès.

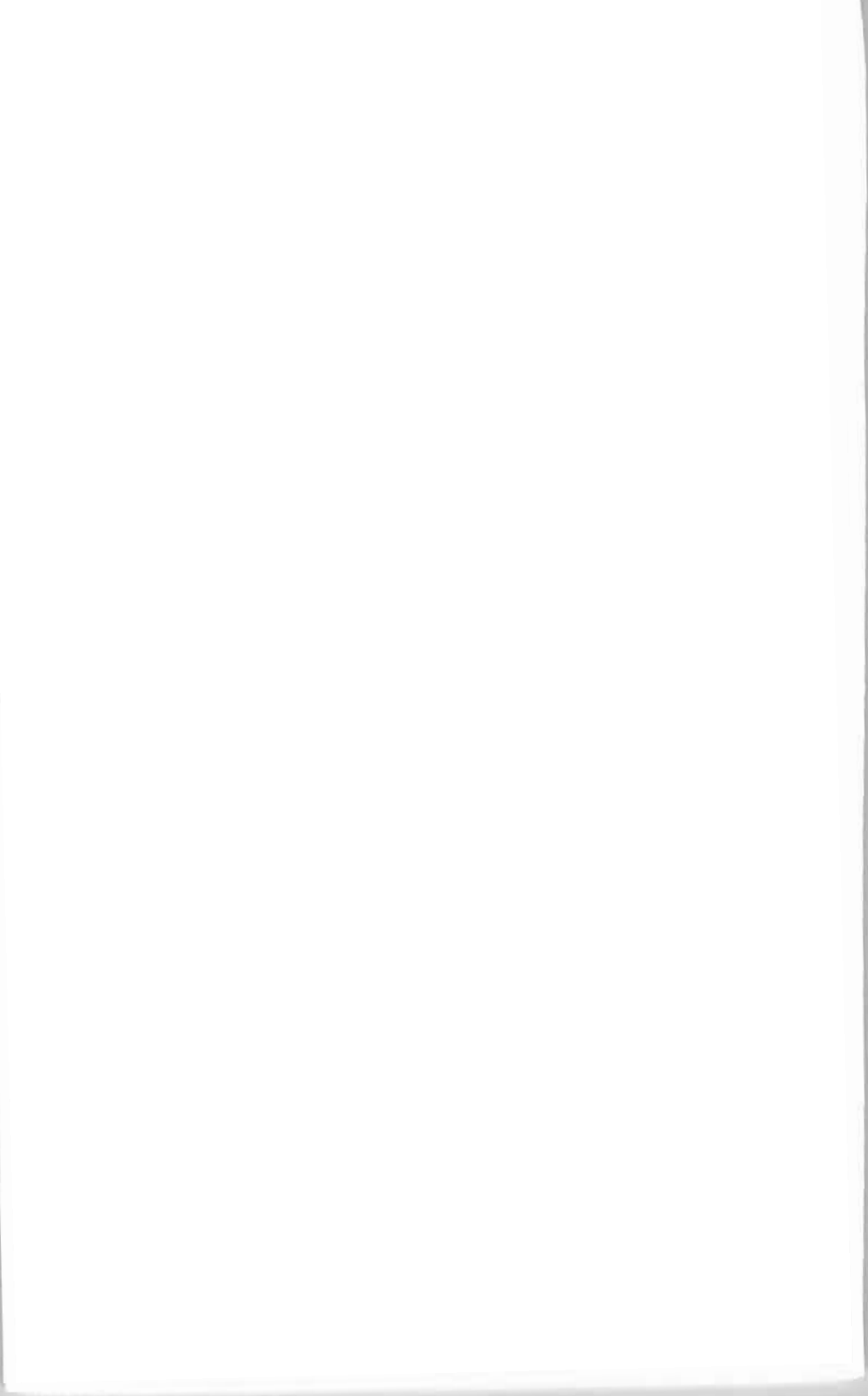
Grâce à la courtoisie de M. Oscar Guillemette, secrétaire-trésorier de la municipalité et de la commission scolaire, qui m'a donné accès aux registres dont il a la garde, j'ai pu trouver bien des choses peu connues. Il m'a fourni directement plusieurs détails intéressants. Je l'en remercie sincèrement.

J'ai aussi été en communication avec M. Paul Traversy, bibliothécaire à Montréal. Ce monsieur descend par sa mère des Lemieux de Berthier. Il m'a donné une foule de détails sur la famille de Rigauville, détails que je n'avais pu me procurer.

Les faits rapportés ici sont assez exacts ; il s'y trouve très probablement des erreurs de détails et surtout des omissions à cause du manque d'information. Je l'admets et le regrette plus que tout autre. Tel quel, ce travail m'a

coûté beaucoup de soins et de temps. C'est avec plaisir, avec amour même, que je l'ai entrepris et conduit à son terme : j'ai toujours eu une grande dilection pour ma paroisse d'origine et j'y compte encore plusieurs amis. Je dédie ce travail à mes concitoyens de Berthier-sur-Mer, descendants comme moi des anciennes familles ; à ceux aussi qui, récemment, sont venus y vivre, y travailler afin de former avec leurs prédécesseurs une communauté unie, désireuse de continuer l'œuvre de nos ancêtres en rendant ce coin de pays, le nôtre, toujours plus prospère et plus attrayant.

ROBERT LAVALLÉE,
missionnaire d'Afrique, Père Blanc



La seigneurie de Bellechasse-Berthier

♦ LA PRÉSENCE AMÉRINDIENNE

Il y a 11 000 ans, un important glacier recouvrait l'ensemble du Québec, et ce n'est qu'après le retrait de cette masse glaciaire que les premiers Amérindiens commencèrent à fréquenter les eaux du fleuve.

Dans la région, on a des preuves de leur présence à Québec, à Saint-Nicolas, à Saint-Romuald. Mais sur la Côte-du-Sud, la présence des Amérindiens serait plus récente. Il est vrai qu'on a découvert une gouge en pierre polie dans un champ cultivé de Berthier-sur-Mer en 1975. Certains experts ont daté cette pièce de 2500 ans avant aujourd'hui. Mais d'après l'ethno-archéologue Philippe Picard, il pourrait s'agir d'une pièce plus récente.

Les recherches archéologiques effectuées par Philippe Picard démontrent une présence amérindienne



sur le site du manoir Dénéchaud. Les artefacts nous font croire à une telle présence durant la période du Sylvicole moyen, c'est-à-dire entre 500 et 1000 ans avant aujourd'hui. Des tessons de poterie et des fragments d'outils en quartz témoignent de cette présence qui semble avoir été temporaire sur le site naturel du havre de Berthier-sur-Mer. Durant la période préhistorique, la Côte-du-Sud est fort probablement une zone de passage pour les Hurons et les Iroquois qui vont pêcher en Gaspésie en saison. Durant la période historique, il ne semble pas y avoir eu d'établissement amérindien à Berthier-en-Bas.

◆ **NICOLAS MARSOLET**
premier seigneur de Bellechasse

La paroisse de Notre-Dame-de-l'Assomption-de-Bellechasse est formée de la partie nord de la seigneurie de Bellechasse et son territoire comprend la pointe de Bellechasse, bornée à l'ouest par l'anse d'en-haut, dite anse de Bellechasse, et, à l'est, par l'anse Verte. À l'ouest, ce territoire est aussi limité par le ruisseau de Bellechasse.

La tradition veut que Nicolas Marsolet soit à l'origine du nom de la seigneurie. Après une chasse fructueuse, il aurait demandé la concession de ce territoire. Mais le toponyme de Bellechasse est probablement relié à l'île de Bellechasse qu'on aperçoit sur la carte de Champlain de 1632, désignée sous le nom Isle de Chasse. Au

moment de la concession de la seigneurie à Nicolas Marsolet, le 28 mars 1637, il est aussi question du « Ruisseau de belle chasse ».

Le territoire de la seigneurie de Bellechasse n'a pas toujours été le même. Avec les années, il s'est développé à mesure que s'ouvraient de nouveaux rangs. C'est le 28 mars 1637 que les messieurs de la Compagnie de la Nouvelle-France concèdent à Nicolas Marsolet la seigneurie de Bellechasse. À cette époque, Nicolas Marsolet est surtout connu comme voyageur et interprète chez les Montagnais et les Algonquins. En 1613, il arrive à Québec avec Samuel de Champlain. Le jeune Nicolas est alors âgé de 12 ans. Il serait né en 1601. Mais si l'on se réfère à son acte de sépulture, il serait né en 1587 ; donc, à son arrivée, il aurait sans doute eu 26 ans. Très vite, Nicolas Marsolet apprend plusieurs dialectes amérindiens et rend, par la suite, les plus grands services comme interprète.

Nicolas Marsolet s'adonne à la traite des fourrures. On le voit dans les postes de traite de Tadoussac, de Québec et de Trois-Rivières et dans les villages Algonquins de l'Outaouais. À la recherche de gros profits et d'une grande liberté, Marsolet n'a pas froid aux yeux : lors de la prise de Québec par les frères Kirke, entre 1629 et 1632, il se met au service des Anglais. Champlain se plaint de cet interprète qui cherche son profit et change constamment d'allégeance. Ayant fait le vœu de ne rien divulguer sur le secret des langues



amérindiennes, il accepte toutefois de livrer ses connaissances au père Charles Lalemant. Gagné par l'idée du peuplement et par le mouvement d'évangélisation, Nicolas Marsolet s'établit définitivement en Nouvelle-France. En 1636 ou 1637, il épouse Marie Le Barbier et, peu de temps après, il devient propriétaire de la seigneurie de Bellechasse. Le 6 octobre 1637, il entre en possession de la seigneurie de Bellechasse devant le gouverneur Charles Huault de Montmagny, l'arpenteur Jean Bourdon, Jean Nicolet, Pierre Leroux et Nicolas Fauvel. L'acte notarié est signé par-devant le notaire Jean Guitet. La seigneurie possède un quart de lieue de front par une lieue et demie de profondeur. Elle commence au ruisseau de Bellechasse et s'étend vers l'est jusqu'à un territoire non concédé. À cette époque, Bellechasse est la seule seigneurie de la Côte-du-Sud.

Nicolas Marsolet ne réside pas dans la seigneurie de Bellechasse. Il partage son temps entre Québec et Tadoussac. Avec les années, il se fait concéder des terres et, le 5 avril 1644, il reçoit un arrière-fief d'une demi-lieue de front par deux de profondeur dans la seigneurie de Cap-de-la-Madeleine. Le 16 avril 1647, il prend l'équivalent en étendue dans le territoire de la future seigneurie de Gentilly. Enfin, le 3 novembre 1672, Jean Talon lui concède des terres, situées dans la future seigneurie de Lotbinière. Ayant également des propriétés à Québec, il engage des fermiers pour exploiter l'une d'elles sur le coteau Sainte-Geneviève.

Il faut remarquer que, depuis 1663, les terres publiques non exploitées depuis plus de six mois doivent retourner au domaine royal. Mais peu de seigneurs respectent cette consigne. Comme d'autres seigneurs de la colonie, Nicolas Marsolet conserve ses propriétés malgré l'absence de travaux de défrichement. En 1672, l'intendant Talon fait adopter une nouvelle ordonnance obligeant les seigneurs à mettre en valeur leur nouveau domaine dans un délai de quatre ans.

◆ **ALEXANDRE BERTHIER**
deuxième seigneur de Bellechasse-Berthier

Voyant que Nicolas Marsolet ne cultive pas ses terres, l'intendant Talon lui retransche sa seigneurie de Bellechasse en la concédant au capitaine du régiment de Carignan, Isaac (Alexandre) Berthier, le 29 octobre 1672. Mais, cette fois, la seigneurie couvre un territoire plus étendu. Le même jour, Alexandre Berthier se fait concéder une partie de la seigneurie de Hugues Randin dans la région actuelle de Berthierville. Par-devant le notaire Pierre Duquet en date du 15 novembre 1672, Nicolas Marsolet renonce à son fief en faveur du capitaine Berthier. Il en a probablement reçu l'ordre de l'intendant.

En 1672, la seigneurie de Bellechasse voisine la seigneurie de La Durantaye, à l'ouest, et la seigneurie de la Rivière-du-Sud, à l'est. Concédée au sieur Olivier Morel de La Durantaye, la seigneurie de La Durantaye



est très étendue. La partie allant de la rivière Boyer jusqu'aux limites de la seigneurie de Bellechasse sera acquise au nom de l'Hôpital Général par M^{gr} de Saint-Vallier. Le nom de Saint-Vallier rappelle le deuxième évêque de Québec, Jean-Baptiste de la Croix de Chevières de Saint-Vallier. Concédée pour la première fois à Charles Huault de Montmagny en 1646, la seigneurie de la Rivière-du-Sud appartient à Louis Couillard de Lespinay et elle comprend les paroisses de Saint-Thomas-de-la-Pointe-à-la-Caille et Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud.

La seigneurie de Bellechasse s'étend sur six milles (dix kilomètres) de profondeur par autant de front sur le fleuve. Avec le temps, deux paroisses sont créées sur ce territoire : Notre-Dame-de-l'Assomption-de-Bellechasse ou Berthier, nommée ainsi en l'honneur d'Isaac (Alexandre) Berthier, qui compte un seul rang, le front du fleuve, et Saint-François-de-Sales-de-la-Rivière-du-Sud, paroisse qui comprend quatre rangs : le coteau du nord, le coteau du sud, le rang Morigeau et celui des Prairies.

**LES SEIGNEURS
DE BELLECHASSE-BERTHIER
de 1637 à 1855**

Nicolas Marsolet	28 mars 1637 14 novembre 1672
Isaac (Alexandre) Berthier,	15 novembre 1672 12 juillet 1703
Marie-Françoise Viennay-Pachot (veuve d'Alexandre Berthier, fils)	13 juillet 1703 3 avril 1712
Nicolas Des Bergères de Rigauville (pour son épouse Marie-Françoise Viennay-Pachot)	4 avril 1712 11 juillet 1739
Marie-Françoise Viennay-Pachot	12 juillet 1739 9 décembre 1749
Jean-Baptiste-Marie Des Bergères de Rigauville et son frère Charles-Régis	10 décembre 1749 31 octobre 1776
Charles-Régis Des Bergères de Rigauville	1 ^{er} novembre 1776 24 décembre 1780
Hôpital Général de Québec	1 ^{er} janvier 1781 1855



LES RÉGISSEURS DU DOMAINE DES HOSPITALIÈRES

Jacques Perrault	? - 1781 14 janvier 1801
Louis Dunière	14 janvier 1801 31 mai 1806*
Louis-François Dunière	1 ^{er} juin 1806 11 octobre 1811*
Claude Dénéchau	11 octobre 1811 31 octobre 1836*
Adélaïde Gauvreau (veuve de Claude Dénéchau) et ses fils,	1 ^{er} novembre 1836 25 octobre 1842*
Joseph Fraser	novembre 1842 fin octobre 1844
Jean-Baptiste Morin	1 ^{er} novembre 1844 novembre 1847
Antoine-Ambroise Parent	novembre 1847-1855

* Ces régisseurs sont propriétaires du domaine qui comprend le manoir et ses dépendances.

Isaac Berthier est natif de Bergerac dans l'évêché de Périgueux en Dordogne. Il est le fils de Pierre Berthier et de Marguerite de Bariac. Il est calviniste ou huguenot, mais il devient catholique peu de temps après son arrivée dans la colonie. Il prend le prénom d'Alexandre pour délaisser celui d'Isaac. Le 11 octobre 1672, il épouse, à Québec, Marie Le Gardeur de Tilly. Trois enfants naissent de ce mariage. Il commence très tôt à développer sa seigneurie, concédant des terres à des fils de colons, nés dans le pays, comme à ceux de Jean-Paschal Mercier et de Pierre Blais.

Alexandre Berthier se fait construire un manoir, sur le terrain qu'occupera plus tard le manoir Dénéchaud, et un moulin à l'embouchure du ruisseau Camut, à l'anse Verte. À la suite des défrichements exécutés dans la seigneurie, l'eau du ruisseau baissera et ce moulin devra être abandonné.

Avant d'acquérir la seigneurie de Bellechasse, Alexandre Berthier est commandant au fort de l'Assomption à Saint-Jean (Richelieu). Après son mariage avec Marie Le Gardeur de Tilly et après avoir acquis la seigneurie de Bellechasse, qui devient Bellechasse-Berthier, il devient également, le 3 novembre 1673, l'unique propriétaire de la seigneurie de Hugues Randin, appelée désormais Berthier-en-Haut ou Villemur. Cette seigneurie est agrandie lors de l'acquisition de nouvelles terres, le 27 août 1674. Dans les années qui suivent, Alexandre Berthier se consacre à l'agriculture et au développement de ses propriétés.



S'adonnant avec quelques associés à la traite des fourrures, le seigneur s'établit à Berthier-en-Bas et participe toujours à des expéditions militaires, notamment en 1687 contre les Tsonnontouans¹.

La question des limites entre les seigneuries de Berthier-en-Bas et de la Rivière-du-Sud suscite une controverse entre les seigneurs. Le 16 octobre 1684, Alexandre Berthier demande à Geneviève Després, seigneuresse à la Rivière-du-Sud, de borner ses terres afin que le territoire des seigneuries soit bien établi. Mais celle-ci demande un délai pour effectuer le bornage. Le 20 juin 1698, Jean Le Rouge effectue l'arpentage et dessine également les limites des deux seigneuries. Le 29 mars 1700, le Conseil souverain démontre que les deux seigneuries se chevauchent et qu'un partage doit être effectué entre les seigneurs. Mais aucune directive ne leur est donnée. Il faut attendre 1734 pour voir des changements dans les territoires des deux seigneuries. Après inspection cette année-là, l'arpenteur François Lemaître de Lamorille retranche 439 arpents de terre de la seigneurie de la Rivière-du-Sud et il les remet alors au seigneur Nicolas Blaise Des Bergères de Rigauville qui les annexera à sa seigneurie.

¹ Les Tsonnontouans font partie des Cinq Nations Iroquoises. Durant cette période, ces Amérindiens entretiennent le commerce des fourrures avec les Anglais. En raison de cette alliance, une série d'attaques est menée contre les Tsonnontouans par Antoine Le Febvre de la Barre (1684) et par Jacques-René de Brisay de Denonville en 1687. Voir Olive Patricia Dickason. *Les premières nations du Canada. Depuis les temps les plus lointains jusqu'à nos jours*. Sillery, Les Éditions du Septentrion, 1996.

Alexandre Berthier décède probablement à Berthier-en-Bas en décembre 1708².

◆ **ALEXANDRE BERTHIER**
fils, troisième seigneur

Fils d'Isaac (Alexandre), Alexandre Berthier II naît à Sorel le 3 juillet 1676. Le 4 octobre 1702, il épouse Marie-Françoise Viennay-Pachot, fille de François Viennay-Pachot, négociant à Québec. Il vit peu de temps avec son épouse puisqu'il décède le 11 janvier 1703. Plus tard, sa veuve, âgée de 16 ans, prendra possession des deux seigneuries de Villemur et de Berthier-en-Bas.

Alexandre Berthier, le père, estime beaucoup sa bru. N'ayant plus d'enfant vivant, il lui donne, le 13 juillet 1703, par-devant le notaire Louis Chambalon, les deux seigneuries et la constitue héritière de tous ses autres biens mobiliers et immobiliers. Il fait cette donation à la jeune veuve pour l'amitié qu'il lui porte et pour lui donner les moyens de vivre plus honorablement.

Seigneuresse de Bellechasse-Berthier, Marie-Françoise Viennay-Pachot se préoccupe du développement de la seigneurie de Berthier-en-Bas. Durant cette période, les deux premiers rangs de ce qui deviendra Saint-François commencent à attirer des défricheurs.

² On commence à distinguer Berthier-en-Bas (Côte-du-Sud) de Berthier-en-Haut (Lanaudière) à partir des années 1700.



◆ **NICOLAS BLAISE DES BERGÈRES**
DE RIGAUVILLE, quatrième seigneur

Après neuf ans de veuvage, Marie-Françoise Viennay-Pachot épouse Nicolas Des Bergères de Rigauville, le 4 avril 1712. À son mariage, elle apporte en dot deux seigneuries : celle de Bellechasse-Berthier, où les époux viennent demeurer définitivement en 1720, et celle de Berthier-en-Haut (Villemur), qu'ils vendent au marchand de Montréal, Pierre Lestage, le 26 avril 1718. De ce mariage naissent neuf enfants, dont cinq meurent en bas âge.

Nicolas Blaise Des Bergères de Rigauville naît à Étampes (France) en 1679. À l'âge de six ans, il accompagne son père au Canada. Manifestant très tôt des aptitudes pour les armes, il entre dans l'armée comme cadet. Malgré son jeune âge, le gouverneur Frontenac le recommande comme enseigne, mais Nicolas n'a pas encore ses 18 ans. Sa Majesté accorde le brevet, mais Nicolas l'obtiendra à sa majorité en 1698. En 1703, on le retrouve avec son père au fort Frontenac. En 1709, il est possible qu'il succède à son père au fort Chambly.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, il épouse la veuve d'Alexandre Berthier, fils, en 1712. Par son alliance avec celle-ci, il devient alors le quatrième seigneur de Berthier. En 1714, il sollicite un grade de lieutenant dans les troupes de la marine, mais les administrateurs du temps, semble-t-il, ne l'apprécient pas et ils apostillent sa requête

en ces termes : « Ce n'est pas un bon sujet ³. » En 1720, le seigneur de Rigauville et son épouse se fixent définitivement à Berthier. Ils habitent un petit manoir situé à l'est du quai actuel.

Cependant, de Rigauville poursuit sa carrière militaire. En 1726, il est de nouveau dans les bonnes grâces de l'administration et est promu lieutenant. En 1730, il commande le fort Niagara. La même année, la garnison de ce fort se révolte et de Rigauville reçoit des menaces de mort. Quelques années après cette révolte, le 20 mars 1736, l'État reconnaît la loyauté de Nicolas Blaise Des Bergères de Rigauville et on lui décerne le grade de commandant de compagnie.

Nicolas Blaise Des Bergères de Rigauville, s'il est un bon soldat, est aussi un habile administrateur. Dans la seigneurie de son épouse, il attire un bon nombre d'excellents colons et il fait beaucoup pour en augmenter les revenus. Entre 1712 et 1738, il accorde des concessions à une cinquantaine de nouveaux colons. Le 4 août 1724, M. de Rigauville fait acte de foi et hommage, au nom de sa femme, par-devant l'intendant Michel Bégon de la Picardière⁴.

³ Cette citation provient de *Bulletin des recherches historiques*, vol. 2, n° 8, (août 1896), p. 117. Elle est tirée de la correspondance générale des gouverneurs et des intendants, le 7 mai 1714.

⁴ Rituel emprunté à la féodalité. Faire acte de foi et hommage, c'est reconnaître sa subordination et exprimer sa fidélité à un intendant ou à un seigneur. L'acte s'accompagne de gestes symboliques comme l'agenouillement. L'aveu et dénombrement est la description d'une seigneurie, de ses propriétaires et de ses occupants.



Quatre jours plus tard, il remet l'aveu et dénombrement de la seigneurie au même intendant. D'après l'aveu et dénombrement, le domaine comprend une « maison de pièces sur pièces solée de pierre de quarante-deux pieds de long sur dix-huit de large, une autre maison construite de même pour son fermier, de vingt pieds de long sur dix-huit de large, une boulangerie construite de même, de seize pieds de long sur douze de large, une grange de charpente close de planches et solée de pierre de cinquante pieds de long sur vingt de large, une étable de pièces sur pièces de vingt-cinq pieds de long sur dix-huit de large, une écurie au-dessus de laquelle est un colombier. Le tout construit de pièces sur pièces de douze pieds de long sur dix de large, un autre bâtiment de pièces sur pièces servant à retirer les volailles, de dix pieds en carré⁵. » Il est à noter que l'ethno-archéologue Philippe Picard a mis au jour des vestiges de certains bâtiments qui ont appartenu à la famille de Rigauville, notamment ceux de la boulangerie. En 1724, trente arpents du domaine sont défrichés en terre labourable et trois en prairies. La superficie du domaine est de six arpents et demi de front sur 60 arpents de profondeur.

⁵ ANQ-Québec. Aveu et dénombrement de la seigneurie de Bellechasse-Berthier, 1724.

**RAYMOND BLAISE
DES BERGÈRES DE RIGAUVILLE**

Le premier « de Rigauville » à venir au Canada est Raymond Blaise. Il est le père de Nicolas, futur seigneur de Bellechasse-Berthier par son mariage. Né en 1655, à Saint-Pierre d'Orléans (Loiret, France), Raymond Blaise est le fils de Jean Blaise Des Bergères et de Marie Boucher. Le 20 décembre 1677, il épouse, en France, Anne de Goigni qui lui donne deux enfants. Après avoir servi dans la seconde compagnie des mousquetaires du roi pendant sept ans, en Europe, il arrive dans la colonie en même temps que le marquis de Denonville et 350 autres soldats. Peu de temps auparavant, le 5 mars 1685, il est promu capitaine dans les troupes de la marine. Au moment où il arrive, le 29 juillet 1685, il est accompagné de son fils Nicolas, âgé de six ans. Sa fille reste toutefois en France. Son épouse, Anne de Goigni, tenta de le rejoindre, mais il semble que son navire fit naufrage et qu'elle se noya.

En 1687, Raymond Blaise Des Bergères de Rigauville participe à des expéditions militaires contre les Tsonnontouans. Il commande la garnison du fort Niagara puis, jusqu'en 1696, le fort Saint-Louis de Chambly. Il y reviendra à nouveau en 1707. Entre-



temps, après avoir reçu une gratification de 500 livres du gouverneur Louis de Buade, comte de Frontenac et de Palluau, Raymond Blaise devient capitaine du fort Frontenac, lequel est construit sur la rive orientale du lac Ontario.

Après une carrière militaire bien remplie, il vient habiter à Montréal et y épouse, le 8 novembre 1694, Jeanne-Cécile Closse, fille de Lambert Closse et d'Élisabeth Moyen, et veuve de Jacques Bizard (Île Bonaventure). Elle mourra à Montréal le 9 février 1700. Trois enfants naissent de ce mariage : Joseph Des Bergères, Marie-Joseph Des Bergères et Jeanne Des Bergères. Joseph et Jeanne meurent en bas âge. Marie-Joseph épousera Guillaume-Emmanuel Théodore Denis de Vitré, le 22 septembre 1722.

Raymond Blaise épousera, le 13 novembre 1709, à l'Île Dupas, Marie-Marguerite Vauvriil de Blazon. L'année suivante, il acceptera le poste de major de Trois-Rivières. Raymond Blaise Des Bergères de Rigauville meurt à Montréal le 21 juillet 1711. Sa troisième épouse mourra à Trois-Rivières le 8 janvier 1730.

Voici le nom des personnes, établies dans la seigneurie avec leur famille en 1724. Jean Pruneau, Jean Lacombe, Pierre Lacombe, Pierre Blais, Jean-Baptiste Blais, Étienne Lamy, les enfants de Jean Guillemet, Jean Fradet, Jean Isoir dit Provençal, Claude Gendron, Robert Vermet, les

enfants de René Émond, Nicolas Bouchard, François Buteau, Pierre Mercier, François Lacroix, Jean Mercier, Jean Boucher, Paschal Mercier, Jacques Beaudoin, Marc Beaudoin, Michel Chartier, Pierre Lavoie, Pierre Buteau, Jean Blais, la veuve Guignard et les héritiers, Gabriel Bilodeau, Ignace Bouchard, Jacques Bilodeau, Jean Boutin, père, Jean Boutin, fils, la veuve de Louis Beaudoin, Antoine Bilodeau, Antoine Blais, Jean Nadeau, Joseph Lemieux, Guillaume Lemieux, la veuve de François Bazin. Donc 40 familles, en comptant les de Rigauville. Dans ce qui forme le second rang, nommé alors la côte Saint-Blaise, aujourd'hui le coteau du nord de Saint-François, on y retrouve 33 colons.

Dans le troisième rang : 22 familles habitent la côte Sainte-Marie, aujourd'hui le coteau du Sud. Le deuxième et le troisième rang de la seigneurie formeront plus tard la paroisse de Saint-François-de-Sales-de-la-Rivière-du-Sud, mais leur description n'entre pas dans le cadre de ce travail.

Nicolas Blaise Des Bergères de Rigauville décède dans le manoir seigneurial de Berthier-en-Bas et il est inhumé sous le banc seigneurial le 11 juillet 1739, comme en témoigne son acte de sépulture. Le 25 février 1740, sa veuve décide de vendre une partie du domaine à François Martel de Brouague et à Pierre Trottier-Desaunié, négociant de Québec, habitant sur la rue Sault-au-Matelot. Les deux acheteurs sont associés pour exploiter la pêche du Labrador. Dans les années qui



suivent, Marie-Françoise Viennay-Pachot entretient des relations d'affaires avec les deux associés, mais la seigneuresse doit vendre une autre partie de ses propriétés pour s'acquitter de certaines dettes envers Pierre Trottier-Desaunié. Elle confie la seigneurie à ses deux fils : Charles-Régis et Jean-Baptiste-Marie. Par la suite, elle habite à Québec chez son cousin par alliance, Ignace Aubert. Marie-Françoise Viennay-Pachot décède le 9 décembre 1749 à l'Hôpital Général de Québec.

◆ NEUF ENFANTS
SONT ISSUS DE LEUR MARIAGE

1. *Françoise-Marie-Madeleine* est née à Québec le 25 avril 1713 et elle meurt en bas âge le 11 janvier 1717.
2. *Nicolas-Joseph-Alexandre* est né à Québec le 3 août 1715, mais il meurt trois jours plus tard.
3. *Marie-Joseph* naît à Berthier-en-Bas et elle est baptisée à Saint-Vallier le 31 août 1717. Novice à l'Hôpital Général de Québec, sa mauvaise santé ne lui permet pas de persévérer. Elle reste célibataire et meurt dans sa paroisse natale. Elle y est inhumée le 6 juillet 1747.
4. *Thérèse-Françoise* est née à Québec le 24 octobre 1719 et elle décède le 22 août 1725.
5. Né à Berthier-en-Bas le 28 octobre 1720, *Jean-Baptiste-Marie Des Bergères de Rigauville* entre très tôt dans les troupes de la marine. Nommé cadet à l'aiguillette en 1744, on le retrouve au fort Saint-Frédéric. Promu enseigne, probablement le 12 mai 1745, il devient ensuite lieutenant, puis capitaine. En 1749, après le décès de sa mère, il devient coseigneur de Bellechasse-Berthier avec son frère Charles-Régis. Sous les ordres

de Louis-Joseph de Montcalm et de François-Gaston de Lévis, Jean-Baptiste-Marie participe à plusieurs campagnes militaires.

Comme la plupart des bourgeois et des nobles, il se rallie très vite à la domination anglaise ; dans la guerre contre Pondiac, en 1766, le gouverneur anglais le met à la tête de cinq compagnies de volontaires canadiens, avec le grade de major⁶. Le 10 août 1772, agissant comme coseigneur de Bellechasse-Berthier, il est témoin de la passation d'une partie du domaine de Pierre Trottier-Desaunié à Louis Dunière.

En 1775, Jean-Baptiste-Marie Des Bergères de Rigauville est nommé membre du premier conseil législatif institué en vertu de l'Acte de Québec. L'automne de la même année, les Américains envahissent le Canada et le capitaine de Rigauville reprend les armes. On le retrouve parmi les défenseurs du fort Saint-Jean. Envoyé à Verchères pour recruter des volontaires, il y trouve 50 braves décidés à le suivre. Cependant, comme le dit son frère Charles, il commet une imprudence, et on le fait prisonnier au moment d'une attaque des Bostonnais ; ses compagnons le retrouvent complètement ivre et ils ne peuvent le transporter pour assurer sa sécurité. Prisonnier des Bostonnais, le capitaine de Rigauville est ensuite amené à Bristol, en Pennsylvanie. Il y décède, semble-t-il, le

⁶ Pondiac est le chef de guerre des Outaouais de Détroit. Au XVIII^e siècle, son nom est orthographié Pondiak ou Pondiag par les francophones et Pontiac, Pontiak, Ponteak ou Pontiaque par les anglophones. Pour en savoir davantage, on peut consulter la biographie de Pondiac dans *le Dictionnaire biographique du Canada, volume III, 1741-1770*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1974, pp. 569-574.



30 octobre 1776 et il est inhumé à Philadelphie le 2 novembre suivant. Jean-Baptiste-Marie Des Bergères de Rigauville avait épousé, au fort de la Présentation, Louise-Suzanne Céloron de Blainville. Un fils naît de leur mariage, mais il décède en bas âge. Jean-Baptiste-Marie s'est probablement marié une seconde fois, mais nous ignorons à quel moment.

6. **Louise-Françoise** est née à Berthier-en-Bas, le 27 octobre 1721. Elle entre chez les religieuses à l'Hôtel-Dieu de Québec. Le 4 septembre 1742, elle prend le nom de mère Saint-Joseph. Elle reçoit alors du duc d'Orléans une dot de 1500 francs. Elle décède à l'Hôtel-Dieu le 9 mai 1777.
7. **Nicolas-Augustin** est né à Québec le 22 août 1722. Handicapé, il est mis en pension à l'Hôpital Général de Québec.
8. **Jean-Augustin-Hector** naît à Berthier-en-Bas le 8 janvier 1723, mais il décède deux jours plus tard.
9. **Charles-Régis de Rigauville**, prêtre et dernier seigneur de la famille Blaise de Rigauville, est baptisé en la paroisse Notre-Dame de Québec le 24 septembre 1724. Il naît probablement à Berthier-en-Bas le 8 septembre 1724⁷.

Charles-Régis de Rigauville fait ses études au collège des Jésuites à Québec. Sa vive intelligence lui permet de les poursuivre avec succès, malgré une santé fragile.

⁷ Cependant, son acte de naissance est consigné dans les registres de la paroisse Notre-Dame de Québec. C'est la raison qui fait dire à l'historien Pierre-Georges Roy, que l'abbé de Rigauville est né à Québec. L'absence temporaire de curé ou de desservant à Berthier-en-Bas pour l'année 1724 explique sans doute l'enregistrement à Québec de cet acte.

Après ses études théologiques au Grand Séminaire de Québec, il est ordonné prêtre par M^{gr} Henri-Marie du Breuil de Pontbriand le 20 septembre 1749.

Seigneuresse de Bellechasse-Berthier, sa mère est probablement à l'origine de l'organisation d'une seconde paroisse dans la seigneurie, celle de Saint-François-de-Sales-de-la-Rivière-du-Sud. Si l'érection canonique de cette paroisse date seulement de 1842, il faut dire que son organisation religieuse remonte à 1726, au moment où Jean-Baptiste-François Grenet accepte de desservir cette petite communauté. Après son ordination en 1749, Charles-Régis de Rigauville est nommé à Saint-François et il se donne le titre de missionnaire. On dit qu'il a le don de se faire aimer de ses paroissiens. Il assume la desserte de Saint-François jusqu'en 1752, année où il est nommé chanoine du chapitre de Québec. Il est aussi coseigneur du domaine de Bellechasse-Berthier avec son frère Jean-Baptiste-Marie. Mais en 1776, après la mort de son frère, il devient l'unique seigneur de Bellechasse-Berthier. Par la suite, il se consacre à divers ministères auprès des communautés religieuses de la ville.

À la fin du Régime français, lors de la guerre de la Conquête, Charles-Régis Des Bergères de Rigauville est nommé chapelain puis supérieur ecclésiastique de l'Hôpital Général. Pendant la guerre de la Conquête, il donne des secours aux nombreux blessés transportés à l'Hôpital Général. Il bénit les fosses de plus de 200 morts inhumés dans le cimetière de l'Hôpital. Devenu confesseur de l'Hôpital Général en 1759, il le reste jusqu'à sa mort, refusant la cure d'une des meilleures paroisses du diocèse. Il se consacre alors aux soins spirituels et temporels de la communauté.



Durant la guerre de la Conquête, la communauté contracte des dettes considérables, occasionnées par les soins donnés aux malades et aux blessés de l'armée. Ces dettes ne sont pas remboursées par le gouvernement français et la communauté doit faire face à ses obligations. Pour désintéresser les créanciers les plus pressants, la communauté vend la seigneurie de Saint-Vallier qu'elle a acquise en 1720 de Louis-Joseph Morel de La Durantaye. Ce domaine de Saint-Vallier est acheté en 1767 par Charles-François Tardieu de Lanaudière, fils de Madeleine de Verchères et de Pierre-Thomas Tardieu de la Pérade. Après la Conquête, il faut dire que la conjoncture est défavorable pour plusieurs seigneurs de la nouvelle colonie anglaise. Le prix de vente de la seigneurie de Saint-Vallier est somme toute peu élevé. À cette époque, la communauté est à court de ressources. Le chanoine de Rigauville fait alors l'impossible pour aider les religieuses. Il donne tout ce qu'il peut de son propre revenu. De fait, c'est grâce à ses soins et à sa générosité que la communauté peut faire face aux difficultés et aux pertes matérielles occasionnées par la guerre.

À ses fonctions à l'Hôpital Général de Québec, Charles-Régis Blaise de Rigauville ajoute celles de confesseur des religieuses de l'Hôtel-Dieu et de desservant de la population de la Petite-Rivière⁸. En 1777, il est nommé grand vicaire du diocèse et il conserve ses fonctions à l'Hôpital Général jusqu'à 1780. Voyant sa santé se détériorer rapidement, il prendra des dispositions

⁸ Le nom de Petite-Rivière a longtemps désigné la paroisse de Saint-François-Xavier-de-la-Petite-Rivière. Ce n'est qu'en 1986 qu'on lui donne le nom de Petite-Rivière-Saint-François. *Dictionnaire illustré des noms et lieux du Québec, Op.cit.*, p. 527.

testamentaires. Il meurt la veille de Noël 1780, âgé de 56 ans et trois mois. Il est inhumé sous le retable de la chapelle de l'Hôpital Général. Charles-Régis Blaise de Rigauville est le dernier à porter le nom des de Rigauville au Canada.

Il est considéré comme le second fondateur de la communauté de l'Hôpital Général de Québec. Par son testament, il fait de l'Hôpital Général l'héritier de tous ses biens. Cependant, sans y être obligé, il laisse une pension à une cousine, Charlotte Aubert, veuve du marquis François-Marie Lucien d'Albergatti-Veza. Ayant quitté l'Italie, probablement à la suite d'une conspiration, ce marquis devient officier dans l'armée de Louis-Joseph de Montcalm. Il épouse Charlotte-Marie-Joseph Aubert de la Chesnaye et de ce mariage naissent deux filles. Après la guerre de la Conquête, Albergatti retourne en France dans l'armée, sans se préoccuper de sa femme et de ses enfants. Il meurt, semble-t-il, quelques années plus tard. Au moment de son décès, sa veuve possède le fief Aubert avec son frère Ignace-François-Gabriel Aubert de la Chesnaye.

Mais la veuve du marquis d'Albergatti-Veza refuse de toucher sa rente durant quatre années consécutives et, en 1785, tablant sur la défaveur du gouvernement protestant du pays envers les communautés religieuses, et avec l'aide d'un avocat dont l'honnêteté pouvait être mise en doute, elle intente un procès à l'Hôpital Général pour faire valoir ses prétendus droits sur la seigneurie de Bellechasse-Berthier. Il serait fastidieux d'entrer dans les détails de ce procès qu'elle perdra de toute façon. De plus, elle sera condamnée à payer tous les frais de cour.



◆ **L'HÔPITAL GÉNÉRAL DE QUÉBEC**
dernier seigneur de Bellechasse-Berthier

Le 24 juin 1780, Charles-Régis Des Bergères de Rigauville lègue sa seigneurie de Bellechasse-Berthier aux hospitalières de l'Hôpital Général de Québec. Dans les années qui suivent, les religieuses de l'Hôpital Général en confient la gestion à des particuliers. En 1781, Jacques Perrault agit comme fondé de procuration pour les religieuses. Au moment où elles acquièrent la seigneurie de Bellechasse-Berthier, Louis Dunière réside dans le domaine, qu'il a acquis en partie de Gaspard Joseph Chaussegros de Lery et de Louise Martel de Brouague, le 11 mars 1761⁹. En 1772, il deviendra l'unique propriétaire du domaine.

Louis Dunière est un important marchand de la Côte-du-Sud. Il réside d'abord à Saint-Thomas-de-la-Pointe-à-la-Caille puis, vers 1760, il s'établit à Berthier-en-Bas. Louis Dunière a des ambitions et il réussit à se tailler une place enviable dans la bourgeoisie de la région de Québec. En 1762, il devient régisseur de la seigneurie de Bellechasse au service des deux frères Blaise Des Bergères

⁹ Le domaine comprend une terre de huit arpents de largeur sur six de profondeur, une maison en bois, une autre maison appelée la ferme, une grange, une étable, une écurie, une glacière, un fournil, des latrines, une grande grange et une autre petite maison. ANQ-Q, Minutier de Jean-Antoine Saillant, le 11 mars 1761. La seigneurie, par contre, est un ensemble beaucoup plus vaste qui appartient aux hospitalières et qui est géré par le régisseur.

de Rigauville. Le 13 septembre 1786, il s'associe à John Antrobus, Jacques-Nicolas Perrault et Pierre Marcoux pour exploiter la pêche et la chasse au loup-marin sur la côte du Labrador. À Québec, il acquiert un quai et des hangars pour y faire de la construction navale. En 1792, lors des premières élections à l'Assemblée législative, il est élu avec Pierre Marcoux député du comté de Hartford¹⁰. Sans la permission des religieuses de l'Hôpital Général de Québec, il se fait construire un moulin. En 1798, il demande à la supérieure de l'Hôpital Général de Québec de construire plusieurs moulins à vent à proximité du domaine. Celle-ci lui donne le droit de mouture, et les religieuses souhaitent ériger un nouveau moulin à vent dans la seigneurie. Le 27 novembre 1798, Louis Dunière délaisse à son fils, Louis-François, une maison de pierre, quatre maisons de bois, trois moulins, un hangar et d'autres bâtiments.

En 1800, Louis Dunière, père, propose aux hospitalières d'affermier la seigneurie de Bellechasse-Berthier pour une période de trente ans, mais c'est Louis-François qui est le propriétaire du domaine. Elles acceptent la proposition le 27 janvier 1801. Louis Dunière, père, décède le 31 mai 1806. Il est inhumé à Berthier-en-Bas le 2 juin suivant. Son fils, Louis-François, par contre, a de la difficulté à gérer le domaine ; donc, il le

¹⁰ Le comté de Hertford est formé des paroisses de Berthier-en-Bas, Saint-François, Saint-Pierre, Saint-Vallier, Saint-Michel, Beaumont, Saint-Charles et Saint-Gervais. En 1829, le comté de Hertford fera place au comté de Bellechasse.



met en vente en 1804¹¹. Il réussit à vendre le domaine à Claude Dénéchau, le 11 octobre 1811, pour la somme de 400 livres. Le 12 septembre 1812, Claude Dénéchau devient l'unique propriétaire du domaine¹².

◆ **CLAUDE DÉNÉCHAU**

régisseur de la seigneurie Bellechasse-Berthier

Propriétaire de l'ancien domaine Des Bergères de Rigauville, ayant appartenu à Louis Dunière, Claude Dénéchau demande alors aux religieuses de l'Hôpital Général de lui bailler la seigneurie de Bellechasse-Berthier.

Le père de Claude Dénéchau, Jacques, naît à Saint-Savin (France) le 11 juillet 1728. Après avoir obtenu du Bureau des commissaires royaux du grand amiral de France, à Brouage, un certificat l'autorisant à occuper le poste de chirurgien sur les vaisseaux long-courriers, il s'embarque pour la Nouvelle-France et s'établit à Québec en 1752. Il pratique civilement comme chirurgien tout en étant médecin de la marine. Quatre années plus tard, le 17 novembre 1756, il épouse Angélique Castonguay et sept enfants naîtront de leur union. Un seul de ces enfants, Claude, se marie et

¹¹ *Québec Gazette*, le 26 janvier 1804, cité dans Philippe Picard, *Manoir Dénéchaud (Berthier-sur-Mer), site historique et archéologique*. Rapport non publié, 1992.

¹² Contrairement à son père, le seigneur Dénéchau préfère écrire son nom sans un 'd' à la fin : Dénéchau.

perpétue le nom des Dénéchaud au Canada. Claude et son frère jumeau Charles-Denis sont baptisés le 8 mars 1768. Charles-Denis est ordonné prêtre le 25 mai 1793. D'abord vicaire à Saint-Charles-de-Bellechasse, il est curé de la paroisse Saint-Joseph-de-Deschambault de 1795 à 1837. Il meurt à l'Hôtel-Dieu de Québec le 12 avril 1837. Il est enterré en la chapelle de l'Hôtel-Dieu, à côté de son père.

De 1769 à 1810, Jacques Dénéchaud est médecin à l'Hôtel-Dieu de Québec et il y ouvre une boutique d'apothicaire. Les pauvres et les malades apprécient les services et la générosité de ce chirurgien. Jacques Dénéchaud s'est attaché à l'Hôtel-Dieu et il le prouve en donnant le terrain où est bâtie la chapelle Saint-Antoine. Il donne également 100 livres et 500 piastres aux religieuses pour la réfection de cette chapelle. Il paye, semble-t-il, le maître-autel et donne aussi plusieurs ornements de valeur. Il termine sa vie à sa résidence de la rue Couillard, à Québec, qu'il habite depuis 1792. Jacques Dénéchaud meurt le 25 septembre 1810 et il repose sous la chapelle Saint-Antoine.

Claude Dénéchau se tourne d'abord vers le commerce d'import-export et s'enrichit assez rapidement. Témoignant de son attachement et de sa loyauté à la couronne britannique, il bénéficie de faveurs gouvernementales, et, en janvier 1808, on le nomme juge de paix pour le district de Québec.



Claude Dénéchau souhaite exploiter la seigneurie de Bellechasse-Berthier et, le 8 juillet 1813, il passe un bail de rente emphytéotique pour 29 ans avec les religieuses de l'Hôpital Général de Québec. Lors de la signature de ce bail, il s'engage à construire un moulin banal, à fournir annuellement aux religieuses « 450 minots de bon blé, loyal et marchand et à payer une rente de 62 shillings par année¹³ ». Les religieuses lui cèdent alors le moulin banal, les droits pécuniaires, lucratifs et honorifiques, les cens et rentes, les lods et ventes et les droits de banalité de chasse et de pêche.

Bien qu'il conserve une résidence à Québec, Claude Dénéchau s'établit avec sa famille au manoir de Berthier-en-Bas. En 1815, il fait construire un nouveau moulin à eau, situé sur la rivière Chiasson à Saint-François. Dans la seigneurie, il cherche à améliorer la qualité du blé et, pour ses efforts dans ce domaine, la Société d'agriculture du district de Québec lui décerne un prix en 1818. Cette année-là, il s'associe à Joseph Fraser pour exploiter un pont à péage sur la rivière du Sud, à Saint-François. Ce pont est probablement construit entre 1818 et 1823.

Claude Dénéchau remplit, semble-t-il, toutes les conditions de son bail. Aussitôt mis en possession du domaine, il agrandit considérablement le manoir des

¹³ ANQ-Québec. Minutier de Joseph-Bernard Plante, Bail emphytéotique entre Claude Dénéchau et les religieuses de l'Hôpital Général de Québec, le 8 juillet 1813.

de Rigauville. La plus ancienne partie de la résidence de Dénéchau se retrouverait dans la cuisine. La tradition laisse croire qu'elle aurait été ravagée par un incendie.

Avec les années, le manoir Dénéchaud devient probablement un lieu de rendez-vous pour les seigneurs des environs, notables de Québec, officiers de la garnison et amis de Claude Dénéchau.

Participant à la vie sociale, culturelle et économique de Québec, Claude Dénéchau s'intéresse également à la politique. Aux élections de 1808, il est élu dans la circonscription de la Haute-Ville de Québec devant Jean-Antoine Panet et il conserve son siège jusqu'au 29 mai 1820.

En ce qui a trait à la vie militaire, on le retrouve lieutenant dans le 1^{er} bataillon de milice de la ville de Québec en 1804. Promu capitaine en 1807, il fait partie du 6^e bataillon de la milice d'élite incorporée du Bas-Canada. Le 10 avril 1826, le gouverneur Dalhousie lui accorde le grade de major du 1^{er} bataillon de milice du comté de Québec. Le 9 septembre 1828, on lui décerne le grade de lieutenant-colonel du 6^e bataillon de milice du faubourg Saint-Roch. À partir des années 1830, Claude Dénéchau délaisse ses nombreuses fonctions et il se retire à Berthier-en-Bas avec sa famille.

Claude Dénéchau adhère aux principes de la franc-maçonnerie et il entre dans les loges de Montréal et de Québec. Ami du duc de Kent, il accède à des postes importants au sein de la franc-maçonnerie. D'abord trésorier, il devient ensuite grand surveillant et, en 1812, il



devient grand maître de la grande loge provinciale du Bas-Canada. Huit ans plus tard, il est grand maître provincial pour les districts de Québec et de Trois-Rivières. Il faut remarquer que l'adhésion à la franc-maçonnerie entraîne parfois l'exclusion de la religion catholique. Probablement à cause de cette exclusion, Claude Dénéchau quitte la franc-maçonnerie peu de temps avant son décès. Ainsi, il aura droit à une sépulture religieuse à Berthier-en-Bas.

Après son décès, survenu le 30 octobre 1836, il laisse un héritage difficile à gérer et ses héritiers préfèrent y renoncer. Veuve de Claude Dénéchau, Adélaïde Gauvreau décide de poursuivre le bail de la seigneurie de Bellechasse-Berthier qu'avaient signé les époux. Elle est aidée par un ancien associé de son mari, Joseph Fraser. Mais les revenus de la dame ne sont pas considérables et, il faut le dire, son défunt époux s'est beaucoup endetté. En dépit des problèmes financiers, la veuve résilie le bail emphytéotique de 1813 et en signe un nouveau avec les religieuses pour une durée de 14 ans à partir du 28 juin 1838. Mais ce bail sera résilié le 25 octobre 1842. À la suite de cette résiliation, la famille Dénéchaud reste toujours endettée auprès des hospitalières. Téléphore Dénéchaud met donc le domaine en vente qui comprend alors le manoir, un jardin, un verger, une laiterie, une boutique de tonnelier ou fabricant de baril, une grange étable et un hangar¹⁴. À

¹⁴ PICARD, Philippe et PRÉVOST, Alain. *Site du Manoir Dénéchaud à Berthier-sur-Mer, Intervention de sauvetage*. Berthier-sur-Mer, 1994, p. 25.

partir de novembre 1842, c'est Joseph Fraser qui administre la seigneurie. Il conserve ce poste jusqu'en novembre 1844. Jean-Baptiste Morin lui succède jusqu'en novembre 1847. Jusqu'à l'abolition du régime seigneurial, c'est Antoine-Ambroise Parent qui gère la seigneurie.

◆ LA TENURE SEIGNEURIALE

Ici, il faut préciser en quoi consiste le régime seigneurial. Il s'agit d'un ensemble de droits, de devoirs et de règles qui doivent être respectés par les seigneurs et les colons qu'on appelle alors censitaires. En créant des seigneuries, on voulait surtout peupler les terres de la Nouvelle-France. En observant la carte des seigneuries de la Côte-du-Sud, on remarque qu'elles sont en général étroites, mais en revanche assez longues. Sur une seigneurie, on retrouve le domaine du seigneur, la terre de la fabrique et les terres accordées aux censitaires. Le moulin banal et le manoir sont généralement sur le domaine du seigneur. Durant le régime seigneurial, il n'y a pas encore de village à Berthier-en-Bas, ni dans les autres seigneuries de la région.

Certains individus qui appartiennent à la noblesse, à l'armée ou à des communautés religieuses ont ce privilège de recevoir une seigneurie. Le premier seigneur de Bellechasse, Nicolas Marsolet, est un personnage qui gravite autour du pouvoir colonial. Des officiers, comme Alexandre Berthier, ont également ce privilège de posséder une seigneurie. Parmi les communautés religieuses, il faut



remarquer que les Augustines (Hospitalières de la Miséricorde de Jésus de l'Ordre de Saint-Augustin), œuvrant à l'Hôpital Général de Québec, possèdent la seigneurie de Saint-Vallier de 1720 à 1767 et celle de Bellechasse-Berthier de 1780 à 1854. Oeuvrant également à l'Hôtel-Dieu de Québec, cette même communauté détient la seigneurie de l'Île-aux-Oies depuis 1713. Après la Conquête, de plus en plus de marchands acquièrent des seigneuries. Certains, comme Louis Dunière ou Claude Dénéchau à Berthier-en-Bas, retirent des avantages en exploitant une seigneurie appartenant à des seigneurs absents.

Le régime seigneurial se caractérise aussi par la dépendance des colons ou censitaires à l'égard du seigneur. Le devoir de chaque seigneur est de concéder des terres en censive et d'exploiter le domaine qui lui a été concédé. La concession se fait devant un notaire. Le seigneur doit contribuer aux cotisations de l'église et du presbytère et participer aux corvées de voirie. Mais il a des privilèges particuliers. Il peut même porter l'épée. Il possède un banc seigneurial à l'église et il a le droit de se faire inhumer sous ce banc. Lors des offices religieux, le seigneur est le premier à recevoir le pain bénit. Bien que régisseur de la seigneurie, l'ancien franc-maçon Claude Dénéchau conserve le privilège du seigneur, celui d'être inhumé sous le banc seigneurial. En outre, il se garde des droits de chasse, de pêche et de coupe du bois. Le seigneur a des devoirs envers l'État et il doit faire acte de foi et

hommage et faire un aveu et dénombrement de sa seigneurie¹⁵.

Les censitaires, pour leur part, doivent payer au seigneur les cens et rentes annuelles¹⁶. Ces rentes peuvent aller jusqu'à dix livres par an. Le censitaire a l'obligation de faire moudre ses grains au moulin banal¹⁷. De plus, il doit donner au seigneur le quatorzième minot de blé qu'il produit ainsi que le 1/13^e des produits de sa pêche. Si un colon vend sa terre, le seigneur peut percevoir le douzième de son prix. Enfin, il faut dire que le régime seigneurial établi en Nouvelle-France ne peut être associé à la féodalité et au régime seigneurial qui existe en France à la même époque.

◆ L'ABOLITION DE LA TENURE SEIGNEURIALE

À partir des années 1800, les marchands prennent une place de plus en plus importante dans la société rurale. Ils ouvrent des moulins, mais ils sont assujettis aux droits des seigneurs qui réclament des redevances en vertu de la tenure seigneuriale. Tout compte fait, le régime seigneurial ne plaît pas aux marchands qui souhaitent son abolition. Avec les années, surtout après 1840, le

¹⁵ L'aveu et dénombrement est la description d'une seigneurie, de ses propriétaires et de ses occupants.

¹⁶ Le cens est une redevance en argent accordé par les censitaires.

¹⁷ Le moulin banal appartient au seigneur. La banalité est le droit exclusif du seigneur sur un moulin.



mouvement en faveur de sa disparition s'accroît et ce n'est qu'en 1854 qu'on l'abolit comme mode de concession de terres.

L'abolition du régime seigneurial est le résultat d'une série de projets de lois présentés entre 1851 et 1854 par le gouvernement de Robert Baldwin et de Louis-Hippolyte Lafontaine. À la suite de deux amendements, en 1855 et 1856, on procède à l'élaboration des cadastres et à l'évaluation de 433 propriétés seigneuriales. Cette loi qui abolit les droits et devoirs seigneuriaux prévoit une indemnité au seigneur. Mais une seule rente seigneuriale subsiste. Elle doit être payée au seigneur ou à ses descendants et elle peut être rachetable pour libérer l'ancien censitaire de ce dernier droit seigneurial. En 1935, le gouvernement d'Alexandre Taschereau présente un projet de loi pour l'abolition des rentes seigneuriales et il constitue alors le Syndicat national du rachat des rentes seigneuriales. Pour ne pas faire de cadeaux aux débiteurs des rentes, le gouvernement crée alors une taxe payable en 41 versements sur le compte des taxes municipales. Ce n'est qu'en 1971 que cette taxe et les vestiges du régime seigneurial disparaissent définitivement.

◆ **DISPARITION DE LA TENURE
À BERTHIER-EN-BAS**

Après l'abolition du régime seigneurial, la seigneurie de Bellechasse-Berthier est cadastrée. Le cadastre de l'ancienne seigneurie est déposé le 11 février 1859 et tous les nouveaux propriétaires du territoire y sont inscrits. Le 9 septembre 1864, l'Hôpital Général de Québec vend son droit de rentes seigneuriales de la seigneurie de Bellechasse-Berthier à Germain Morin, menuisier à Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud, pour la somme de 525 livres. On m'a dit que, vers 1900, ces rentes produisaient la somme de 300 \$ annuellement. Les héritiers de Germain Morin en profiteront jusqu'en 1935 et seront indemnisés. Le 19 avril 1854, le moulin banal de Berthier-en-Bas sera vendu au meunier Antoine Bertel qui le louait dans les années précédentes.

◆ **LE DOMAINE SEIGNEURIAL ET SON MANOIR**

Les Dénéchaud sont les derniers à habiter le manoir construit par les de Rigauville. Peu de temps avant son départ de Berthier-en-Bas, le 6 octobre 1843, Adélaïde Gauvreau vend le domaine qui comprend alors le manoir, une glacière, une grange, une étable, une remise et une écurie, à Charles Prud'homme dit Faguy, voiturier de Québec.



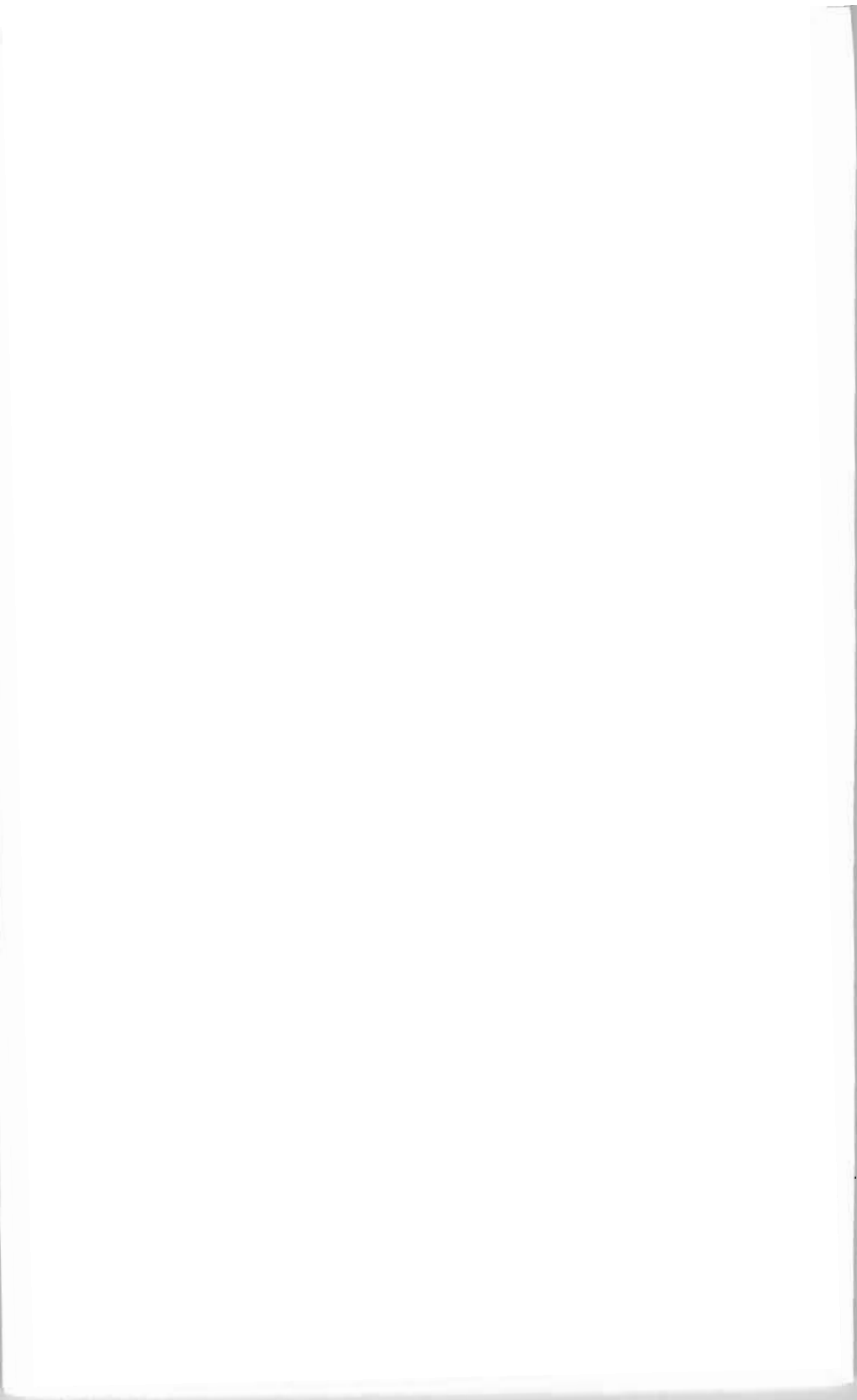
Dans le vieux manoir, Charles Prud'homme dit Faguy ouvre un hôtel et un restaurant pour les marins. Il vend également des rafraîchissements. Il fait des tentatives pour obtenir une licence pour la vente d'alcool mais sans succès. Cela ne l'empêche pas d'en faire la vente. C'est ce que nous dit la tradition. En 1860, il semble que Charles Prud'homme dit Faguy donne une lisière de terrain nécessaire pour tracer la route unissant le quai et le manoir au chemin du Roi. Auparavant, pour atteindre ce chemin, il fallait passer par la route de l'ancienne église.

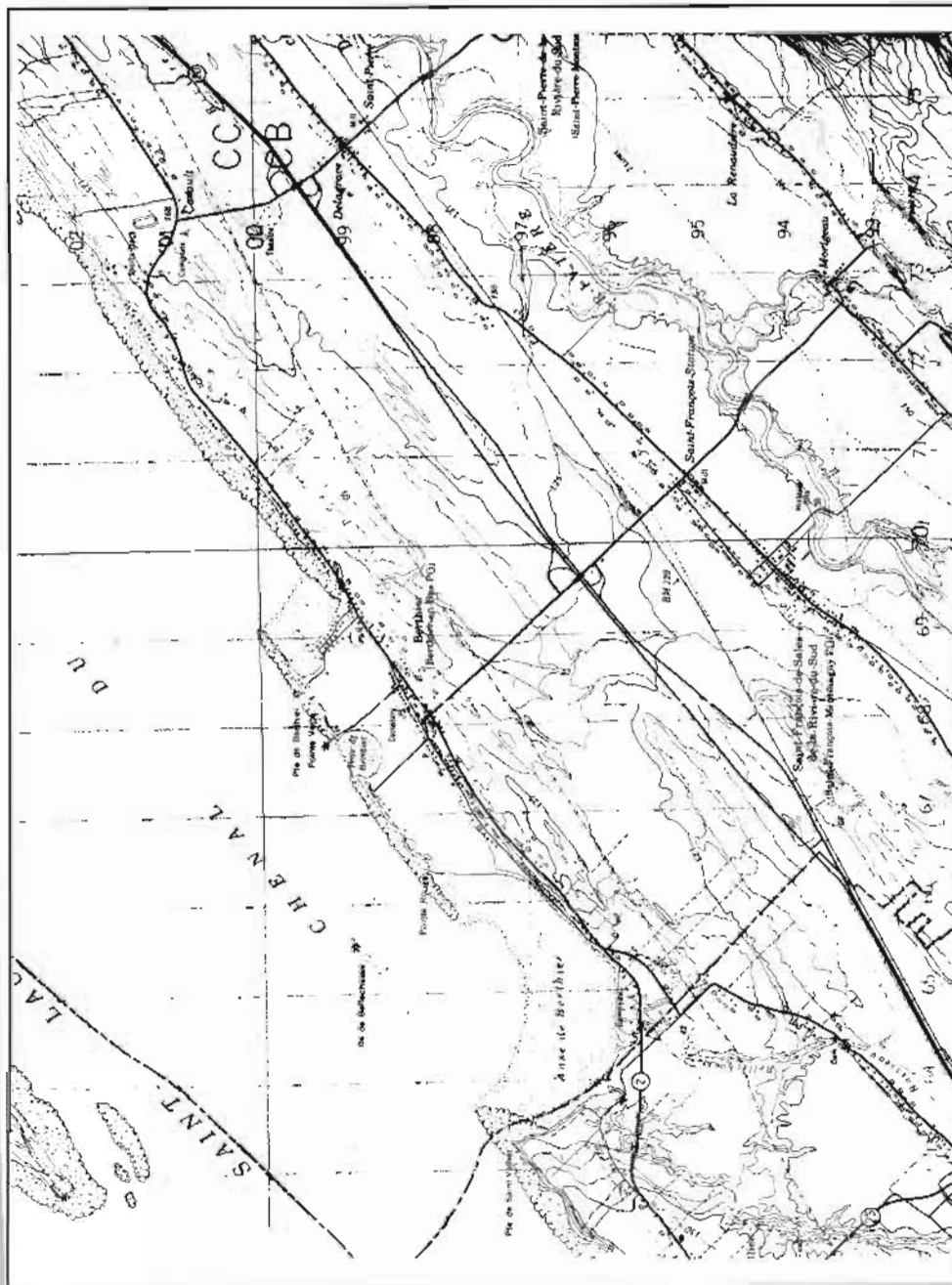
Charles Prud'homme dit Faguy décède le 13 novembre 1879. Un an plus tard, le 10 décembre, le manoir et le domaine passent aux mains de Jean-Baptiste Mercier. Ce dernier conserve le domaine jusqu'à son décès, survenu le 6 juin 1896. Le 15 février 1897, les héritiers de Jean-Baptiste Mercier vendent la propriété au voyageur Paul-Édouard Mercier qui réside à Chicago. Celui-ci est né à Berthier-en-Bas le 27 octobre 1851 du mariage de Jean-Baptiste Mercier et de Caroline Bilodeau. Paul Mercier conserve l'ancien domaine seigneurial jusqu'en 1911. En février de cette année-là, il vend la propriété à son beau-frère Damase Larochelle. Ce dernier aurait habité le manoir avec sa sœur Mary et cultivé la terre de l'ancienne ferme seigneuriale. En 1927, Damase Larochelle et sa sœur quittent le manoir et achètent la maison du navigateur Narcisse Blais. Quatorze ans plus tard, ils cèdent la

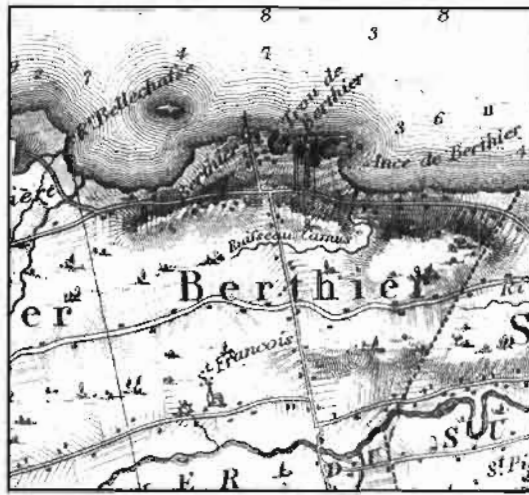
propriété, en échange d'une somme de 4000 \$, à leur nièce Clara Mercier, épouse de Vincent Buckley¹⁸.

Après avoir subi quelques réparations, en 1951, le manoir Dénéchaud sera abandonné peu de temps après. Le manoir connaît un état de délabrement depuis les années 1970. En 1971, la Société Saint-Jean-Baptiste de Berthier-sur-Mer entame des procédures pour la rénovation et le classement du manoir Dénéchaud comme site historique. Le projet échoue en raison du refus de la propriétaire. La même année, le club Kinsmen de Québec décide de reproduire l'architecture du manoir Dénéchaud pour la maison offerte lors de son concours annuel, présenté à Expo-Québec. À partir de 1972, plusieurs organismes locaux tentent, en vain, de rénover et de mettre en valeur le manoir. Ce n'est qu'en 1982 que les démarches commencent à se concrétiser. Une subvention du ministère des Affaires culturelles permet alors de repeindre le manoir et de le protéger des intempéries et du vandalisme. En 1993, la municipalité de Berthier-sur-Mer acquiert la propriété et le manoir par des procédures d'expropriation. Mais en raison de sa détérioration et du danger qu'il représente pour le public, le manoir Dénéchaud est alors démoli.

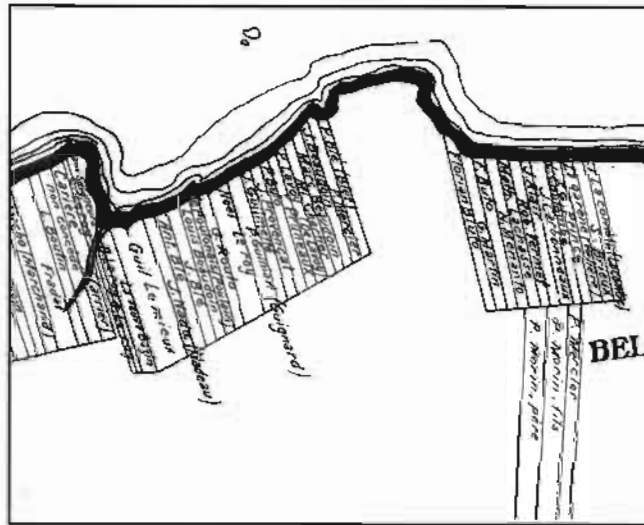
¹⁸ La plupart de ces renseignements sont tirés du rapport de Philippe Picard et d'Alain Prévost.





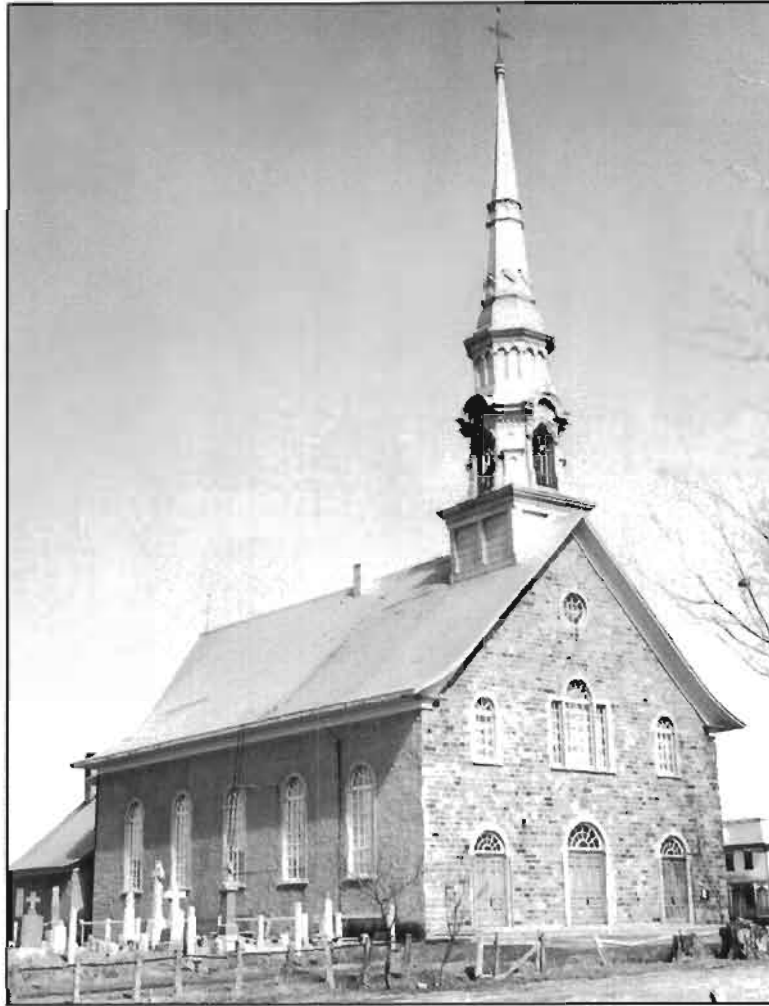


Les environs de Berthier-en-Bas en 1832.
 (Topographical map of the District of Québec...
 (extrait), Bouchette, Joseph père 1831-05-02
 Archives nationales du Québec à Québec.



Détails des concessions de la seigneurie de Bellechasse-Berthier en 1709. Carte du gouvernement du Québec levée en 1709 par le sieur Gédéon de Catalogne et dressée par Jean-Baptiste Decouagne.

Original conservé à la bibliothèque de Paris,
 copie Archives nationales du Québec à Québec.



L'église de Berthier-sur-Mer en 1950.

Fonds Office du film du Québec.

Photographe : J.W. Michaud.

Archives nationales du Québec à Québec.



Souvenir des curés de l'Assomption de Berthier.



L'École Apostolique de Berthier-sur-Mer.

Collection Magella Bureau.

Photographie : carte postale.

Archives nationales du Québec à Québec.



L'École Apostolique de Berthier-sur-Mer.

Fonds Office du film du Québec.

Photographe : J. W. Michaud.

Archives nationales du Québec à Québec.



Scène éducative des années 1950.

Fonds Office du film du Québec.
Photographe : Omer Beaudoin.
Archives nationales du Québec à Québec.



*Chapelle située sur le terrain de l'École Apostolique
à Berthier-en-Bas. Fonds Office du film du Québec.
Photographe : J. W. Michaud. Archives nationales du Québec à Québec.*



*Claude Dénéchau
1768 – 1836.*

*Député de la Haute-Ville
de Québec pendant plus
de 30 ans, juge de paix
de Sa Majesté, ami du
duc de Kent qui lui
demande de devenir
grand maître des loges
maçonniques du
Canada. En 1813,
il loue pour 29 ans
la seigneurie de
Bellechasse, il achète
le domaine et le manoir
qui porteront désormais
son nom.*

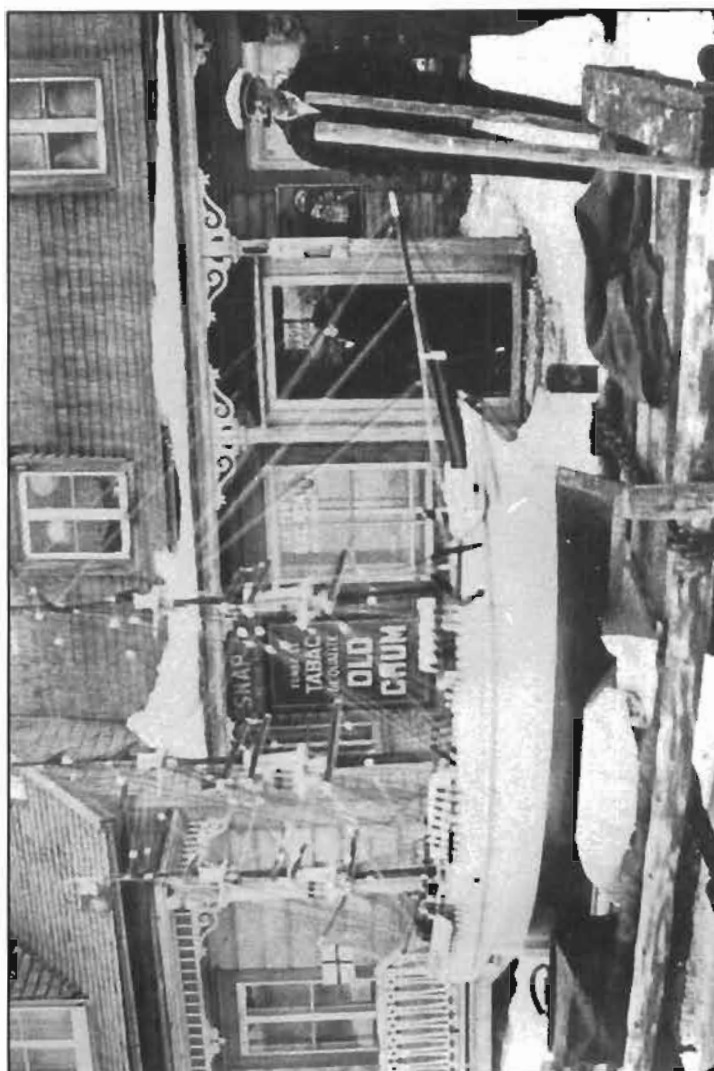


Le manoir Dénéchau.

Fonds Office du film du Québec.
Photographe : S. Brassard.
Archives nationales du Québec à Québec.



Scène rurale de l'époque 1948.
Fonds Office du film du Québec.
Photographe : Omer Beaudoin.
Archives nationales du Québec à Québec.



*Le bateau Saint-Joseph en route pour l'église
devant le magasin de M. Thomas Blais, en 1928.*



*Le bateau Saint-Joseph
à l'intérieur de l'église de Berthier-sur-Mer.*



L'intérieur de l'église de Berthier-sur-Mer, 1924.

Berthier-en-Bas et
les grands conflits de l'époque
1759-1842

♦ LA CONQUÊTE

L'été de 1759 est marqué par l'incendie des paroisses comprises entre Kamouraska et Saint-Thomas-de-la-Pointe-à-la-Caille. Mais, avant le débarquement des Anglais, la population de la région est informée de la menace d'une invasion et les curés demandent aux habitants de se retirer dans les bois avec leur famille, leur bétail et des vivres. M^{gr} Henri-Marie du Breuil de Pontbriand écrit alors à ses prêtres : « Retirez-vous dans les bois avec vos paroissiens. Ayez soin d'apporter ce que vous pourrez des effets de votre église. Engagez vos paroissiens à continuer dans leur retraite, tant que la flotte anglaise demeurera dans les environs de Québec. Les curés pourront dire la messe dans des



cabanes, à la façon des missionnaires des sauvages, sans lumière et sans servant s'il le faut¹⁹. » Ces ordres sont alors exécutés. Ici, à Berthier-en-Bas, la croyance veut qu'en 1759, les paroissiens se réfugient avec tous les biens qu'ils peuvent emporter en arrière du grand rocher boisé qui se trouve sur la terre des Lavoie, à un mille environ du chemin du Roi, vers le sud. De là viendrait le nom de « Rocher du Camp ». La terre des Lavoie, qui connaîtra plusieurs propriétaires, se trouve à trois quarts de mille à l'ouest de l'église.

Les Anglais débarquent également à Beaumont et à Saint-Thomas-de-la-Pointe-à-la-Caille. Ils ravagent Saint-Michel et Saint-Thomas, mais épargnent Beaumont et Berthier-en-Bas. Vers 1969, quelques boulets de canon ont été retrouvés près du rivage par des personnes qui préparaient le terrain pour bâtir des maisons de villégiature. Il est possible que ces boulets aient été tirés par les Anglais afin de voir si les habitations étaient évacuées. Comme personne ne réagissait, on en déduisit sans doute que tous étaient partis et qu'ainsi, il serait inutile d'opérer un débarquement pour refaire les provisions²⁰.

Plusieurs habitants de la Côte-du-Sud rejoignent les troupes du général Montcalm mais, à la fin de la guerre

¹⁹ *Mandements des évêques de Québec*, Vol. 2, pp. 137, 140. Cité dans Joseph-Edmond Roy. *Histoire de la seigneurie de Lauzon*, tome 2. (réédition) Lévis, Société d'histoire régionale de Lévis, 1984, pp. 267-268.

²⁰ Il s'agit d'une hypothèse de Robert Lavallée.

de la Conquête, certains d'entre eux sont faits prisonniers. C'est le cas de Joseph Buteau qui, en 1755, servait dans les troupes de Jean-Armand Dieskau contre les Anglais du fort William-Henry. Après la guerre de la Conquête, il est fait prisonnier et meurt avant 1762.

La paroisse de Berthier-en-Bas semble avoir facilement traversé la période de la Conquête. Voici quelques statistiques sur Berthier-en-Bas, tirées du recensement de 1762 : 62 familles, dont quatre familles de réfugiés Acadiens, 430 âmes, 61 maisons, 1064 arpents de terre, 92 chevaux, 54 bœufs, 110 vaches, 79 veaux, 271 moutons et 202 cochons.

◆ **LA BATAILLE DE
SAINT-PIERRE-DE-LA-RIVIÈRE-DU-SUD**

Durant la Révolution américaine et l'invasion du pays par les troupes de Richard Montgomery en 1775, certains de nos ancêtres de Berthier-en-Bas, Saint-François et Saint-Pierre sont fort décidés à garder la neutralité, voire même à forcer leurs concitoyens, si possible, à adopter une ligne de conduite semblable. « Il y a à peine 15 ans, disaient-ils, nous nous battions contre les Anglais et les Américains (ils disaient : « les Bostonnais »)[sic]. Maintenant, laissons-les se battre entre eux. Moins il en restera, le mieux ce sera²¹... »

²¹ Nous ignorons l'origine de cette citation.



En ce qui a trait à la Révolution américaine, les habitants de la Côte-du-Sud sont divisés. Certains veulent rester neutres. D'autres, par contre, se rebellent contre l'Angleterre. Il faut dire que la perspective d'une invasion américaine dans la région est pressentie. Après une longue marche dans la Beauce, une troupe de Bostonnais dirigée par Benedict Arnold tente de prendre Québec. Le gouverneur de Québec, Guy Carleton, rétablit les milices dans les paroisses et demande le soutien des miliciens dans l'éventualité d'une bataille. Or, un petit groupe d'habitants provenant de la Côte-du-Sud et de la rive sud de Québec s'opposent à Carleton et, pour empêcher toute communication avec la ville de Québec, ils réussissent à établir un « corps de garde » dans plusieurs paroisses de la Côte-du-Sud. À Berthier-en-Bas, c'est Joseph Morency qui est chargé de constituer cette garde. Informé par le meunier de Saint-Michel, Jean-Baptiste Chasseur, qu'une résistance se met en place sur la Côte-du-Sud, Guy Carleton demande à Louis Liénard de Beaujeu de Villemonde de former une compagnie de miliciens prête à marcher contre les Américains.

Habitant de Berthier-en-Bas, Joseph Morency forme alors une garde pour empêcher Louis Liénard de Beaujeu de se rendre à Lévis. Le 25 mars 1776, une cinquantaine d'éclaireurs sous les ordres de Louis Liénard de Beaujeu rencontrent, à Saint-Pierre, près de la maison de pierre de Michel Blais, 150 habitants alliés

à 80 militaires américains. Une escarmouche éclate et fait trois morts chez les royalistes de la région. En apprenant cette aventure, le seigneur de Beaujeu fait reculer ses hommes et retourne alors à l'Île-aux-Grues. Criblé de dettes, il passe ses dernières années dans sa seigneurie de l'Île-aux-Grues. Il tente par deux fois de vendre sa seigneurie, mais sans succès. Il meurt à Cap-Saint-Ignace, le 5 juin 1802. Le seul souvenir de lui qui reste en ces lieux est le nom donné à un banc de sable dans le chenal au sud de l'île : le banc de Beaujeu. Ce nom sera utilisé après 1760.

Après cette bataille qui fait annales dans l'histoire du Québec, le gouverneur Guy Carleton crée une commission d'enquête sur le comportement des habitants du pays durant l'invasion des Bostonnais. L'enquête démontre alors que « la paroisse [de Berthier-en-Bas] a toujours marqué beaucoup d'affection pour le party des rebels [sic] et notamment le bout d'en haut²² ».

◆ LA PRÉSENCE ALLEMANDE À BERTHIER-EN-BAS

En 1778, une nouvelle menace plane et le gouverneur Frederick Haldimand craint une diversion de la part des Américains qui pourraient être tentés

²² FAUTEUX, Aegidius. « Journal de MM. Baby, Taschereau, Williams, 1776 », dans *Rapport de l'archiviste de la province de Québec*, (1927-1928), p. 216.



d'envahir le Canada. Le gouverneur fait alors venir des troupes de mercenaires allemands et 600 recrues des régiments de Brunswick et de Hanau vont cantonner dans diverses paroisses de la Côte-du-Sud. La présence de ces militaires s'explique par la crainte de nouveaux soulèvements dans les environs de Berthier-en-Bas. Le régiment de fusiliers Alt Von Lossberg provenant du comté de Hesse-Cassel est réparti à Saint-Thomas, Saint-François, Saint-Pierre et Berthier-en-Bas. À Berthier-en-Bas, deux divisions se succèdent entre 1778 et 1780. À la suite de cette opération militaire, de nombreux Allemands décident de s'établir au Bas-Canada. C'est le cas de Jean Hoffman. Nous parlerons plus loin de l'ancêtre des Hoffman à Berthier-en-Bas.

◆ LES INSURRECTIONS DE 1837-1838

Certains événements politiques importants sur la scène nationale ont leurs répercussions sur la vie des habitants de Berthier-en-Bas. Lors des insurrections de 1837-1838, Louis-Joseph Papineau et ses acolytes organisent une assemblée politique importante à Saint-Thomas-de-la-Pointe-à-la-Caille. En allant vers Saint-Thomas, le 26 juin 1837, ils attirent un bon nombre d'habitants des paroisses environnantes. Il est probable que des hommes de Berthier-en-Bas se joignent à cette assemblée où furent adoptées 11 résolutions dénonçant certaines activités du gouvernement du Bas-Canada.

On m'a dit qu'un jeune homme de Berthier-en-Bas alla prendre part à la rébellion de 1837 et y laissa sa vie. C'était un parent d'un ancien, de qui je tiens ce fait.

◆ L'ÉMIGRATION

Vers 1820, les gens de Berthier-en-Bas, resserrés sur leurs terres, commencent à s'établir ailleurs au Québec et même aux États-Unis. Certains vont habiter Sainte-Hénédine et Saint-Lambert près de Lévis. Un assez grand nombre de navigateurs vont à Québec, Lévis et même Montréal et Sorel tout en continuant de naviguer, surtout sur des vapeurs qui, il faut le dire, supplanteront bientôt les goélettes à voile. Certaines familles originaires de Berthier-en-Bas, comme celle d'Alfred Mercier, quittent la Côte-Nord pour s'établir à Saint-Joseph de la Pointe-Lévy.

D'autres vont aux États-Unis, mais pour une période limitée. C'est le cas d'Ernest Hoffman. En 1892, il quitte Berthier-en-Bas avec son épouse, mais le couple revient en décembre 1912. Plusieurs familles de marins émigrent à Détroit ou à Chicago. Ils exercent leur métier sur les Grands Lacs. D'autres préfèrent travailler dans les filatures de la Nouvelle-Angleterre. Poussés par la ruée vers l'or, quelques-uns gagnent le Yukon. Tel est le cas de Louis Boilard qui y travaillera de 1898 à 1911.

La Côte-Nord en attire plusieurs et il n'est pas exagéré d'affirmer que les premiers habitants blancs à s'établir



dans cette région proviennent de Berthier-en-Bas. Ceux-ci pratiquent la pêche et la chasse. D'autres, partis temporairement, retournent à Berthier-en-Bas en raison du manque « de moyens et de pêche²³ ». Voyageant sur la goélette de Narcisse Blais jusqu'à la Côte-Nord, l'historien Jean-Baptiste-Antoine Ferland remarque plusieurs de ces familles provenant de Berthier-en-Bas. En 1821, Michel Blais établit une station de pêche à Rivière Etamamiu et Charles Bilodeau installe la sienne, en 1828, au Lac Salé.

De 1840 à 1860, quelques familles de Québec et de Berthier-en-Bas viennent coloniser la Basse et la Moyenne Côte-Nord. Ils s'établissent entre Kegaska et La Tabatière. En 1848, dix hommes de Berthier-en-Bas sont déjà installés dans la région²⁴. D'autres descendants de Berthier-en-Bas, qui vont à Saint-Augustin-du-Labrador, se marient avec des Irlandaises de Terre-Neuve et adoptent alors la langue anglaise. Il en est autrement des Berthelets établis à Blanc-Sablon et à Natashquan.

²³ Archives de la paroisse et de la fabrique de Berthier-sur-Mer, Lettre du curé Joseph Bonenfant à l'évêque, le 2 septembre 1865.

²⁴ FRENETTE, Pierre. Dir. *Histoire de la Côte-Nord*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture / Presses de l'Université Laval, 1996, pp. 238, 239, 250.

Les communications

◆ LES NAVIGATEURS DE BERTHIER-SUR-MER

RECONNUE aujourd'hui sous le titre de « Capitale de la Voile » en raison de l'importance des activités reliées à la navigation de plaisance, la municipalité de Berthier-sur-Mer possède un riche passé en ce qui a trait à la navigation. On commence très tôt à identifier Berthier-en-Bas à un petit port. En dressant une carte de la seigneurie de Bellechasse-Berthier en 1798, l'arpenteur Jeremiah McCarthy n'hésite pas à désigner le « port » de Berthier-en-Bas, appelé auparavant Trou à Courville²⁵. Le marchand Louis Dunière n'est pas étranger au développement du petit port de Berthier-en-Bas.

²⁵ Ce toponyme, dont nous ignorons l'origine, apparaît sur une carte dressée par James Murray entre 1760 et 1761.



Il y a un lien à établir entre le développement de la navigation à Berthier-en-Bas, la colonisation blanche et l'augmentation du commerce sur la Côte-Nord. Il faut dire que la présence de nouveaux arrivants sur la Côte-Nord favorise des commerçants de Berthier-en-Bas qui n'hésitent pas à y vendre des « boissons fortes », ce qui déplaît aux missionnaires de cette région²⁶. Ces commerçants, appelés « traders » parce qu'ils échangent des marchandises de toutes sortes contre des produits de la pêche du bas Labrador ou de la Côte-Nord, transforment leurs bateaux en magasin. Des membres de la famille Hoffman, Thomas Coulombe, Édouard Fortier, Cyrille Fortier, Narcisse Coulombe, Antoine Joncas, Victor Hamel et Narcisse Blais font la navette entre Québec, Berthier-en-Bas et la Côte-Nord et profitent de ce commerce lucratif²⁷.

Originaire de Berthier-en-Bas, Narcisse Blais fait partie de ces commerçants, mais on ne sait pas s'il vend de l'alcool. Né vers 1833, il est probablement le plus célèbre de ces « traders ». Dès 1856, il navigue sur la *Marie-Louise* et, avec son frère, sur la *Jane Ann* ; à sa manière, Narcisse Blais contribue au développement de la Côte-Nord. Il faut dire aussi qu'il fait toujours un peu

²⁶ Archives du diocèse de Québec, Registres des lettres, AAQ-210-A, vol. 31, folio 6.

²⁷ RUEL, L. Robert. « Les trois capitaines Blais, des marins pionniers de la Côte-Nord », *La seigneurie de Lauzon*, n° 42 (été 1991), p. 4.

de traite lorsqu'il se rend là-bas. Le 7 juin 1860, il épouse Philomène Buteau. À partir de 1880, Narcisse Blais navigue sur la *Stadacona*, connue aussi sous le nom de *La Blanche*. En 1890, il navigue sur le *Celix*. À 64 ans, il laisse à son fils, Joseph, le commandement de son navire et son commerce²⁸. Mais cela ne l'empêche pas de naviguer sur *La Daisy*, une nouvelle goélette acquise en 1900. Un autre de ses fils, le capitaine Louis-Télesphore Blais devient un important commerçant de loup-marin et de morue séchée. Établi à La Tabatière, il y ouvre une fonderie en 1941²⁹.

Narcisse Blais est reconnu comme un homme pieux et généreux. La cabine d'une de ses goélettes est d'ailleurs ornée d'images pieuses et d'un crucifix. En 1883, lui et sa famille donnent à la paroisse un tableau représentant sainte Anne. Il est marguillier de la paroisse entre 1891 et 1897. En 1897, il offre une cloche pour le nouveau clocher de l'église. L'année suivante, il fait le don d'un chemin de croix à la sacristie. Ce marchand est en mesure d'aider la fabrique de Notre-Dame-de-l'Assomption-de-Bellechasse en raison de la fortune qu'il a accumulée au cours des ans. Enfin, il faut noter que Narcisse Blais habite au centre du village, près du presbytère, dans une maison de style victorien.

²⁸ HUARD, V.-A. *Labrador et Anticosti*. Montréal, réimpression Leméac, 1972. (première édition Montréal, C.-O. Beauchemin et fils, 1897), pp. 472,474-476.

²⁹ FRENETTE, Pierre. *Op.cit.*, pp. 272-273.



Entre 1828 et 1870, Berthier-en-Bas compte 18 familles d'anglophones reliées à la pêche. Les familles de James Connell, de Louis Lloyd Jones, de Samuel Robertson, de Joseph Mondina et de Benjamin Scott sont parmi les plus importantes. Ces anglophones sont probablement des Irlandais, des Anglais, des Écossais et des Néo-Écossais (Nouvelle-Écosse) provenant de Terre-Neuve et des provinces maritimes qui viennent exploiter la pêche sur la Basse Côte-Nord. Ils sont probablement invités à s'établir à Berthier-en-Bas par les familles de cette paroisse qui exploitent la pêche sur la Basse Côte-Nord.

Il est reconnu que la navigation ne peut se faire sans marins. Le plus célèbre d'entre eux, à Berthier-en-Bas, au XIX^e siècle, est sans doute Jean-Baptiste Mercier. Fils de Louis Mercier et d'Élizabeth Bilodeau, Jean-Baptiste naît le 29 janvier 1859. On sait peu de sa jeunesse. Ce qui est certain, c'est qu'en 1885, il participe à une expédition commandée par A. R. Gordon, sur le bateau *Alert*. Gordon veut étudier les conditions de navigation dans le détroit d'Hudson et il souhaite en savoir davantage sur les courants, les marées, le mouvement des glaces et la météorologie. Jean-Baptiste Mercier écrit alors un journal dans lequel on retrouve de précieuses informations sur les conditions particulières de cette expédition au nord du Québec³⁰.

³⁰ AUBÉ, Suzanne. *C'était hier à Berthier, 1897-1978*. Québec, Éditeur officiel du Québec, Service des impressions en régie, 1979, p. 218.

Une année passe et le voyage se termine en 1886. Jean-Baptiste Mercier revient alors à Berthier-en-Bas puis épouse, le 10 février 1890, Flora Bilodeau. Il décède le 27 août 1934.

Au XIX^e siècle, un grand nombre d'habitants se tournent vers la navigation. Ils commercent entre autres avec les gens de la Côte-Nord, pratiquent la pêche dans les bancs de Terre-Neuve et, il faut bien le dire, certains d'entre eux pratiquent la contrebande de spiritueux provenant de Saint-Pierre-et-Miquelon. À Berthier-en-Bas, plusieurs se font contrebandiers, mais pour une courte période. Les deux plus connus et les plus audacieux aussi, bien qu'opérant ordinairement avec la collaboration de marins de Berthier-en-Bas, ne sont pas de notre paroisse, mais ils ont des liens de parenté avec des familles de la paroisse et de Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud.

Un jour, un navigateur de Berthier-en-Bas rencontre un capucin qui avait exercé son ministère à Saint-Pierre. Le capucin, entendant le nom et la profession de ce marin, lui demande s'il connaît un tel, marin aussi et portant le même nom de famille. La réponse fut : « C'est mon cousin. » Le capucin lui réplique alors : « Je l'ai beaucoup connu ; c'est un honnête contrebandier... Je crois qu'il ne fera jamais d'autre métier. » Ses descendants jouissent d'une notoriété de bon aloi à Montmagny³¹.

³¹ Ici, il faut comprendre que l'auteur a voulu cacher les noms véritables de ces contrebandiers.



J'ai eu connaissance d'une aventure assez cocasse arrivée à un complice occasionnel de ces deux célébrités locales. Par une nuit pas trop claire, ils déchargèrent leur marchandise sur la côte de Montmagny, à l'endroit nommé la Basse-Bretagne, à l'est du bassin de la rivière du Sud. Avec la permission du propriétaire d'une grange, ils cachèrent cette marchandise dans son fenil. Quelques jours plus tard, aussi sous les ombres discrètes de la nuit, ils enlevèrent leur propriété et gratifièrent le fermier complaisant d'une grande bouteille d'eau-de-vie. Fier de cette manne liquide, notre homme la cacha soigneusement dans son foin en attendant les fêtes.

Tout aurait été pour le mieux, si le fermier n'avait pas eu un grand fils trop curieux. Sans être vu, le fiston avait eu connaissance de tout. À la première occasion, le contenu de la belle bouteille fut transvasé dans une autre et remplacé par de la bonne eau du ruisseau. Notre drôle se paya une petite fête avec ses amis. Il avait pris la précaution de ne pas fermer la bouteille après son opération clandestine. Le temps des fêtes arrivé, le père va chercher son nectar de Saint-Pierre-et-Miquelon. Voyant le bouchon hors du goulot, il estima que cet accident était dû à la chaleur du foin. Quand il en goûta le contenu, il s'écria : « Mais, c'est éventé ; j'aurais pas dû laisser ma bouteille icitte. » Le fils ne fit rien pour dissiper l'erreur paternelle.

On m'a raconté une autre aventure arrivée à nos deux compères contrebandiers. Par une nuit sombre, ils étaient en train de décharger un lot de leur marchandise, à l'anse des Pêcheurs à Berthier-en-Bas³². Voyant les flots quelque peu agités, l'un d'eux crut bon d'intéresser la bonne sainte Anne au succès de l'opération. Il lui promit la valeur d'un de ses tonneaux de rhum, si tout se passait sans anicroche. Malheureusement, un tonneau tomba à l'eau et fut emporté par le courant et il devint impossible de le rattraper. Notre homme s'écria : « Bonne sainte Anne, sauvez-le ; c'est votre tonneau qui s'en va ! »

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'anse des Pêcheurs, aussi appelée l'anse Verte, est un lieu de grande activité, aussi bien en été qu'en hiver. Pendant la saison estivale, une poignée de pêcheurs tendent leurs filets dans l'anse Verte à proximité de petits rochers³³. Durant la saison froide, des petits ateliers établis dans des hangars servent aux navigateurs pour réparer leurs bateaux. Durant sa jeunesse, mon père a bien connu ces lieux.

³² Probablement à l'anse Verte.

³³ ANQ-Q. Cartes et plans, Plan et rapport dans une cause, Michel Brochu, Joseph Buteau, Michel Blais contre Jean-Baptiste Bourg et fils, 17 juillet 1811.



La tradition reliée à la vie maritime se perpétue, puisqu'on retrouve encore aujourd'hui d'anciens navigateurs résidant sur la Côte-du-Sud. Ceux-ci ont dragué le fleuve Saint-Laurent, en 1924, pratiqué la pêche et navigué sur des brise-glaces ou des navires de la garde côtière. Dans une étude sur les navigateurs de Berthier-sur-Mer déposée au ministère de la Culture, l'ethno-archéologue Philippe Picard décrit les savoirs et les savoir-faire d'une vingtaine de ces hommes qui ont sillonné le Saint-Laurent.

Avec les années, les goélettes quittent le havre de Berthier-en-Bas pour être remplacées par des caboteurs à moteur. En 1853, on y construit un quai au coût de 37 723,14 \$ qui, au cours des ans, nécessitera plusieurs réparations. On ne peut le considérer comme un quai à eau profonde. Néanmoins, il est utilisé pendant plusieurs années pour le cabotage du bois.

Dans mon enfance, il y avait encore beaucoup de navigateurs dans la paroisse et plusieurs capitaines. Ils naviguaient tous sur de petits vaisseaux au service du gouvernement fédéral, sur des dragueurs et de petits cargos, comme le *Guide d'Anticosti*. Parmi les anciens résidants de la paroisse, il en est bien peu qui n'ont pas fait l'expérience de la navigation, au moins durant quelques années.

Les marins de notre paroisse ont toujours eu la réputation d'être courageux, travailleurs adroits de leurs

mains et disposés à aider leurs compagnons, mais difficiles à commander et attachés à leurs idées d'une façon tenace. C'est pour cela qu'ils ont mérité le surnom de « Casques de fer », surnom dont nous sommes assez fiers, sans trop oser l'avouer. La vie de nos marins, surtout du temps de la navigation à voiles, a été assombrie par des tragédies. Il n'est guère de famille qui n'ait eu un ou plusieurs noyés. Le Saint-Laurent a aussi été témoin de nombreux naufrages. J'ai entendu parler de deux de ces naufrages survenus dans la dernière partie du siècle dernier, où périrent plusieurs marins de Berthier-en-Bas. Je pourrais citer nombre de victimes de ces noyades – il y en a eu dans ma famille – mais à quoi bon ; j'en oublierais nécessairement le plus grand nombre.

À l'époque du Régime français, les communications se font généralement par bateau, l'accès au fleuve est donc important. C'est à partir d'une anse appelée « trou de Berthier » qu'il est possible de se rendre à Québec. Durant le Régime français, les paroisses de Saint-François, Saint-Pierre, Saint-Thomas, Saint-Vallier et Berthier-en-Bas produisent d'importantes quantités de froment et on préfère le havre de Berthier-en-Bas à celui de la rivière du Sud, situé à Saint-Thomas, pour acheminer le grain à Québec. Mais après le décès de l'important marchand Louis Dunière, on délaisse le havre de Berthier-en-Bas pour celui de Saint-Thomas. Il faut attendre quelques années pour que le havre de Berthier-en-Bas reprenne vie.



◆ LES COMMUNICATIONS TERRESTRES

Entre 1709 et 1713, le grand voyer Pierre Robineau de Bécancour trace le premier chemin du Roi, près du fleuve. Une fois aménagé, les censitaires doivent l'entretenir et réparer les ponts. À la fin du XVIII^e siècle, il est possible de voyager de la Pointe-Lévy à Rivière-du-Loup. Chacune des paroisses possède un arrêt ou maison de poste où l'on peut changer de chevaux. À Berthier-en-Bas, vers 1786, la maison de poste est probablement tenue par Joseph Blais. Vers les années 1850, on délaisse le chemin du Roi pour un autre qui est plus haut, moins sinueux et moins sujet aux éboulis. L'actuelle route 132 comprend des segments de l'ancien chemin du Roi. La route est aussi nommée chemin des Roy pour rappeler la famille Roy qui donna plusieurs prêtres à la paroisse. En 1940, le gouvernement provincial effectue d'importants travaux à l'ancien chemin du Roi qui devient alors la route n° 2. Cette année-là, la fabrique de Berthier-en-Bas se fait exproprier un terrain de 80 pieds de large au sud du presbytère. Après l'expropriation, le gouvernement remettra une somme de 383,39 \$ à la fabrique. À partir des années 1970, une partie de la route 132 sera nommée boulevard Est et boulevard Ouest. La route n° 2 qui traverse le village est alors appelée chemin du Village, mais elle prend le nom de rue Principale, le 5 avril 1971³⁴.

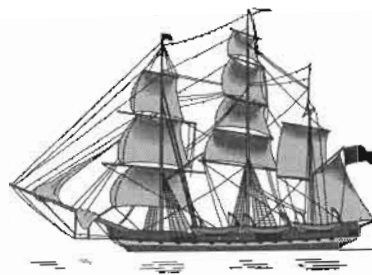
³⁴ Archives de la municipalité de Berthier-sur-Mer, Procès-verbaux du conseil municipal, le 5 avril 1971.

À l'époque, les habitants de Saint-Pierre contribuent à l'entretien du chemin entre Saint-Thomas et Saint-François. D'autres doivent entretenir la route qui part de la desserte de Saint-François jusqu'au havre de Berthier-en-Bas. Il s'agit de l'actuelle route de Saint-François. Cette route monte le coteau par une pente assez prononcée, nommée côte du Fourneau. Ce nom tire son origine d'une briqueterie qui, semble-t-il, existe au XIX^e siècle. Reliant toujours Berthier-en-Bas à Saint-François, cette route est bordée par des boisés et des terres cultivées.

Deux autres petites routes relient l'église et le manoir au chemin du Roi. À l'est du village, l'ancienne route du manoir est aussi appelée route du Quai. Il s'agit de l'actuelle rue de la Marina, qui conduit au Havre de Berthier-sur-Mer. Cette route communique avec le chemin d'Éthiopie qui, lui, est parallèle au fleuve jusqu'à l'anse Verte. Le chemin d'Éthiopie rejoint une route ouverte par Edmond Buteau en 1925 qui est à l'origine du développement de la villégiature à Berthier-en-Bas. Il s'agit de l'actuel chemin des Peupliers. Pour ma part, je ne vois pas pourquoi on ne la nommerait pas route Edmond Buteau. On a fait cela pour d'autres routes en les appelant du nom de ceux qui les ont ouvertes pour développer un endroit ou l'autre. Mais alors, pourquoi faire une exception pour celui qui, justement, a été à l'origine du plus grand développement de la paroisse ?



Puis, il y a la rue Pascal-Mercier qui relie la grande route à l'ancien presbytère. Appelée auparavant route de l'École Apostolique, elle permet d'atteindre une ferme et quelques résidences d'été par le chemin des Grèves. La rue Pascal-Mercier tire son nom d'un des premiers habitants de la seigneurie, Paschal Mercier (le prénom Paschal a été modernisé avec les années pour celui de Pascal). Avec les années, d'autres nouvelles rues se sont ouvertes à Berthier-sur-Mer. Dans les années 1970, on ouvre les rues Forgues, Morin et Guillemette. Les rues du Beausite, de la Chanterelle, Chalifour, Pierre-Lavallée, des Voiliers, complètent le réseau des rues de Berthier-sur-Mer.



L'instruction publique

Sous le Régime français, on ne compte pas encore d'écoles à Berthier-en-Bas. Les écoles les plus proches se retrouvent à Saint-Thomas-de-la-Pointe-à-la-Caille, à Saint-Joseph-de-Lévis, à La Durantaye et à Pointe-Lévy. À Saint-François-de-Sales-de-la-Rivière-du-Sud, les religieuses de la congrégation Notre-Dame de Montréal ouvrent un couvent dès 1764. Après la Conquête, l'instituteur le mieux connu de la Côte-du-Sud est sans doute Louis Labadie. En 1787, il fonde d'abord une école à Rivière-Ouelle, puis, en 1791-1792, il vient enseigner aux enfants de Berthier-en-Bas.

Ce n'est qu'au début du XIX^e siècle qu'on voit apparaître des établissements scolaires dans la région. La première organisation scolaire, qu'on nomme alors l'Institution royale, connaît un certain succès. Deux écoles de l'Institution royale, l'une anglaise et l'autre française, sont ouvertes à Saint-Thomas-de-la-Pointe-à-la-Caille en 1808. On en retrouve aussi une autre à Cap-Saint-Ignace. Bien que Berthier-en-Bas ne possède pas une telle école, sa population demeure assez scolarisée.



En 1824, l'Assemblée législative vote une loi pour la création d'écoles de fabrique. À la suite de cette loi, la fabrique de Berthier-en-Bas ouvre sa petite école. L'engagement d'un nouvel instituteur, en 1829, coïncide avec l'adoption de la loi des écoles de l'Assemblée législative. En 1831, Berthier-en-Bas compte une population de 793 habitants et une seule école permet à 48 élèves d'accéder à l'instruction. En 1838, on compte déjà deux écoles à Berthier-en-Bas. Dans les années 1830, il faut dire que les écoles créées par le gouvernement provoquent la méfiance des curés. Le curé Louis Raby ne se gêne pas pour signifier son mécontentement à M^{gr} Joseph Signay. Avec la confessionnalisation du système scolaire, cette méfiance va s'éteindre graduellement.

Le 18 septembre 1841, le parlement de la province de Québec vote une loi sur la structuration du système scolaire qui entraîne la création de 22 districts municipaux. Le 10 avril 1842, la fabrique de Berthier-en-Bas commence à remplacer les syndics par des commissaires chargés d'appliquer cette loi. Ceux-ci rédigent des programmes d'étude et visitent les écoles de leur district respectif. En 1845, une nouvelle loi permet la création de commissions scolaires, distinctes des pouvoirs politiques municipaux ; on assiste alors à la création des taxes scolaires. La population des régions rurales s'oppose à ces taxes et, durant la période de 1846 à 1852, on assiste à un conflit qu'on appellera « la

guerre des éteignoirs ». Cette opposition s'explique par le fait que les cultivateurs perdent une main-d'œuvre qui pourrait être utile lors des travaux aux champs³⁵. Le surintendant de l'éducation, Jean-Baptiste Meilleur, note que la municipalité de Berthier-en-Bas ne fait pas exception à ce mouvement d'opposition. Pour contrer les opposants, le conseil des commissaires adopte, le 10 décembre 1846, la résolution suivante : « Résolu que quiconque troublera les cotisateurs dans l'exécution de leur devoir par paroles ou autrement, leur refusera l'entrée de leur demeure, ou ne leur donnera pas les informations que ces officiers jugeront nécessaires pour s'acquitter de leur charge, sera passible d'une pénalité qui ne sera pas moindre que cinq chelins et qui n'excédera pas cinquante chelins courant suivant la gravité du cas et que le présent règlement soit lu et affiché à la porte de l'église dimanche prochain³⁶. » En 1847, les premiers commissaires d'écoles se plaignent même de l'opposition du curé Joseph Bonenfant³⁷.

³⁵ La plupart de ces renseignements sont tirés de la thèse de Pierre Hamelin. *L'alphabétisation de la Côte-du-Sud, 1680-1869*. (Histoire), Université Laval, 1982.

³⁶ Archives scolaires de la Commission scolaire de la Côte-du-Sud, Procès-verbaux des commissaires, 10 décembre 1846.

³⁷ Archives de la paroisse et de la fabrique de Berthier-sur-Mer, Requête des commissaires d'écoles, le 25 novembre 1847 (copie de l'original conservée aux Archives du diocèse de La Pocatière).



La première commission scolaire de Berthier-en-Bas est établie le 3 décembre 1846. Voici les noms de ses premiers commissaires : Jacques Laverdière, Hubert Fraser, A. J. Ruel, Thomas Lemieux et Jean-Baptiste Guillemette (écuyers), Jacques Olivier Carbonneau, François Guillemette et Michel Guillemette (cotisateurs). Il est intéressant d'apprendre que les premiers commissaires savent lire ; ce ne sera pas toujours le cas pour leurs successeurs.

Le 10 décembre 1846, à la première assemblée, Jacques Laverdière est élu président et Victor Migneault, instituteur, est nommé secrétaire-trésorier de la commission scolaire. Après la mise en place de cette nouvelle organisation, la fabrique remet à la commission scolaire l'école qu'elle avait ouverte après 1824. Après cette cession, le curé conserve toujours son droit de regard sur le maintien de la moralité des maîtres et des maîtresses. Cette résolution est signée par Jean-Baptiste Guillemette, Étienne Mercier et Hubert Fraser, marguilliers.

En 1846, trois écoles existent à Berthier-en-Bas ou sont en bonne voie d'établissement. Au village, c'est l'école n° 1. Dans le bas de la paroisse, l'école n° 2 et enfin l'école n° 3 se retrouve dans la première concession. L'école centrale actuelle occuperait l'emplacement de l'ancienne école de la fabrique et de l'école du village.

◆ LES COMMISSAIRES

Les procès-verbaux des commissaires d'écoles nous en apprennent beaucoup sur les écoles de rang, les conditions d'engagement des institutrices et le programme des écoles en milieu rural.

La première question qui préoccupe les commissaires est celle du chauffage des écoles. Au début, c'est la commission scolaire qui défraie le coût du chauffage. Dans les années qui suivent, cependant, on demande aux institutrices de payer le bois de chauffage, à même leur salaire. La même situation se présente à Montmagny où les institutrices payent le bois destiné au chauffage des écoles. À l'époque, les prix sont fixés en fonction des essences de bois. On paye alors dix chelins³⁸ la corde pour l'érable et le merisier ; huit chelins la corde pour le chêne, le hêtre et la plène ; cinq chelins la corde pour l'épinette et la pruche³⁹. En plus de payer le bois de chauffage, en 1849 les institutrices entretiennent les clôtures qui entourent les écoles. En 1890, elles doivent même assumer l'entretien du chemin en face de l'école. Cette année-là, l'inspecteur du Conseil de l'Instruction publique ordonnera d'abolir ces obligations et le salaire des institutrices restera tel quel.

³⁸ Voir annexe VII p. 259.

³⁹ Dans le langage populaire, la plène désigne l'érable pourpre. La pruche, c'est le *tsuga* du Canada



La question des salaires préoccupe les commissaires et, bien évidemment, les institutrices. Au début, ils sont assez élevés. Mais, au cours des ans, les commissaires préfèrent les diminuer. Le 7 juin 1849, les commissaires accordent un « salaire égal » aux instituteurs et institutrices des trois écoles : 28 livres sterling pour une année de huit mois de classe. En 1858, les salaires payés aux maîtres sont différents selon le « sexe ». À l'école n° 1, l'instituteur A. M. Langlois bénéficie de 45 livres⁴⁰, soit le double du salaire d'une institutrice. Cette année-là, Geneviève Robin et Éliza Robin reçoivent chacune 22 livres. En 1866, les institutrices des trois écoles gagnent un salaire différent. À l'école n° 1, Hélène Boulet reçoit 160 dollars. À l'école n° 2, Geneviève Robin obtient 23 livres. Philomène Lavallée, qui enseigne à l'école n° 3, a pour sa part 25 livres. En 1905, le salaire annuel des institutrices est fixé à 125 dollars, puis il est augmenté à 150 dollars par année en 1913.

L'engagement des maîtres et maîtresses est une question importante à Berthier-en-Bas. Il faut dire que peu d'hommes enseignent dans la paroisse. Au début, Charles Baillargeon est engagé comme instituteur pour l'école d'en haut. En juillet 1848, Michel McKenley enseigne à l'école du village. Le 1^{er} septembre 1847, on engage Caroline Caseault, une ancienne institutrice de Montmagny, pour enseigner à l'école n° 2. Première

⁴⁰ Voir annexe VI! p. 259.

institutrice de cette école, elle reçoit un salaire de 28 livres par année. Cette école se trouve chez Hyacinthe Picard et, le 13 septembre 1847, celui-ci s'engage à fournir une salle de classe et une chambre pour l'institutrice ; il s'engage également à préparer le bois de chauffage, le tout pour 26 piastres. Dans cette école, Caroline Caseault enseigne la lecture, l'écriture, l'arithmétique jusqu'à la règle de trois, la grammaire française et la géographie.

Les commissaires déterminent aussi l'horaire et le calendrier scolaire des écoles. Le 6 mars 1847, les heures de classe sont fixées comme suit : l'été, en avant-midi, de huit heures à dix heures et demie ; en après-midi : de une heure et demie à quatre heures. L'hiver, le matin, les classes se font entre neuf heures et onze heures et quart ; l'après-midi, c'est entre une heure et quatre heures. En 1913, les commissaires d'écoles accordent une somme de 25 dollars pour l'achat de récompenses aux écoliers méritants.

◆ LES ÉCOLES DE BERTHIER-EN-BAS

La construction des écoles et leur réparation est un autre chapitre de l'histoire scolaire de Berthier-en-Bas. Le 28 février 1848, les commissaires recherchent des maisons qui pourraient servir d'écoles dans les arrondissements n°2 et n°3. On consacre 140 livres sterling à l'achat de ces deux maisons. L'année suivante,



le régisseur de la seigneurie de Bellechasse-Berthier, Antoine-Ambroise Parent, réclame le paiement des lods et ventes⁴¹, pour les deux maisons acquises par la commission scolaire et il fait tenir au trésorier le compte dû aux seigneuses. Durant la nuit du 28 mai 1859, l'école n° 3 est incendiée. Il est alors décidé d'acheter de Ludger Blais une propriété au coût de 58 livres sterling. Celle-ci a été incendiée. En 1909, il est question de reconstruire la propriété de Ludger Blais, mais les commissaires la feront réparer par Wilfrid Brochu, au coût de 520 dollars. L'école du troisième arrondissement servira jusqu'en 1962.

Avec le temps, les écoles font l'objet de réparations et d'améliorations. En 1905, l'inspecteur des écoles demandera qu'on rehausse le plancher des écoles n° 2 et n° 3. Deux ans plus tard, les commissaires décident finalement de reconstruire l'école n° 2 au coût de 1020 dollars car son état est désuet. La vieille maison d'école est alors vendue pour dix dollars au docteur Fortier, mais celui-ci doit laisser le solage et la cheminée. Transportée à l'est de la maison principale du docteur Fortier, l'ancienne école n° 2 sera transformée en résidence pour son fermier.

⁴¹ Dès qu'un censitaire ou colon vend sa terre, il doit remettre un pourcentage du produit de la vente au seigneur. Celui-ci a un droit sur la valeur de chacune des terres de sa seigneurie.

L'école du village, pour sa part, doit subir des transformations. L'inspecteur Goulet note qu'elle est « trop petite, froide, mal éclairée et mal aérée ». Le 10 février 1913, on décide d'y ajouter une aile.

Au cours du XIX^e siècle, Berthier-en-Bas compte de très bonnes écoles et l'instruction y occupe une place importante. En 1861, on y trouve quatre écoles dans lesquelles on enseigne les matières suivantes : éléments de lecture, lecture courante, lecture aisée et écriture. À cette époque, Berthier-en-Bas est l'une des trois paroisses, après L'Islet et Saint-Thomas, où l'on retrouve le plus de personnes sachant lire et écrire.

L'année 1890 marque l'arrivée d'une première école modèle à Berthier-en-Bas. Pour assurer le cours modèle, en 1902, on engage Létitia Roy, au salaire de 150 dollars par année. Celle-ci est une éducatrice très compétente et possède des manières distinguées. Le 25 août 1903, Laure Galibois enseigne dans la « petite classe » au salaire de 125 dollars par année. Elle demeure peu de temps et quitte pour épouser Edmond Blais, descendant du premier ancêtre de la famille Blais à Berthier-en-Bas. Peu de temps après, elle sera remplacée par Lydia Laflamme, de Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud ; celle-ci demeure en fonction jusqu'à l'arrivée des religieuses de la communauté des Servantes du Saint-Cœur de Marie en 1905.



Au début du siècle, les commissions scolaires semblent avoir plus de pouvoirs qu'aujourd'hui. Le secrétaire-trésorier occupe une place importante et celui qui assume ce poste se comporte parfois comme un « dictateur ». Est-ce parce qu'il est le plus instruit des commissaires que chacun accepte son opinion ? À l'époque, l'horaire et le calendrier scolaire sont déterminés par la commission scolaire locale qui doit quand même fermer les classes avant la fin de juin et les ouvrir au début de septembre. Mais le secrétaire ne semble pas trop apprécier les vacances, « un mal nécessaire » selon lui, qu'il importe de restreindre le plus possible. Un jour, la directrice du couvent, mère Sainte-Blandine, lui demande la date de fermeture des classes ; spontanément, le secrétaire répond : « le 31 courant ». Le 31 juin... c'est plutôt inusité !

Au début du siècle, l'inspecteur du Conseil de l'Instruction publique visite les écoles une fois l'an. À Berthier-en-Bas, l'inspecteur est reçu avec un tel tralala et de si grands signes de respect, que nous, les enfants, étions intimement convaincus que cet être supérieur se situait entre le commun des mortels et le bon Dieu, mais plus près de Dieu que du reste de l'humanité⁴².

⁴² Commentaire de Robert Lavallée.

◆ **L'ÉCOLE MODÈLE DE BERTHIER-EN-BAS,
LE COUVENT ET LES SERVANTES
DU SAINT-CŒUR DE MARIE.**

L'idée de confier les cours de l'école modèle à des religieuses remonte à 1900. Mais ce projet ne fait pas l'unanimité à la commission scolaire. Ce n'est qu'en 1905 que les Servantes du Saint-Cœur de Marie acceptent la responsabilité de cette école. Fondée à Paris en 1860, cette communauté s'établit d'abord aux États-Unis puis elle arrive au Québec en 1892. Les sœurs de cette communauté ont, entre autres, la responsabilité des écoles et du Sanatorium Bégin à Lac-Etchemin⁴³.

Le curé Philippe-Auguste-Robert Lagueux n'est certainement pas étranger à l'arrivée des religieuses à Berthier-en-Bas. Ordonné prêtre en 1890, il enseigne au Grand Séminaire de Québec de 1891 à 1899. Dans les années qui suivent, il devient d'abord curé à Pintendre, ensuite à Berthier-en-Bas et enfin à Fraserville.

Supérieure provinciale des Servantes du Saint-Cœur de Marie, la révérende mère Saint-Paul accepte la fondation et la confie alors à mère Sainte-Blandine, une solide bretonne très instruite. Elle est secondée par les sœurs Saint-Léonard et Marie-Zélie. Cette dernière sera remplacée l'année suivante par sœur Marie de Saint-Pierre.

⁴³ LÉVEILLÉ, Élizabeth. s.s.c.m. « Sœurs servantes du Saint-Cœur de Marie », *Cap-aux-Diamants*, n° 31 (automne 1992), p. 49.



Le 28 août 1905, les religieuses prennent possession du très modeste couvent de Berthier-en-Bas. Ce jour-là, les paroissiens réservent aux arrivantes un accueil chaleureux. Humbles autant que dévouées, les sœurs gagnent très vite la sympathie générale. Chacun veut contribuer par quelques dons au perfectionnement de leur œuvre.

À l'époque, la supérieure, sœur Sainte-Blandine, fait parler d'elle. Pour dormir, rapporte le curé Philippe-Auguste-Robert Lagueux, elle a besoin du bruit régulier d'un réveille-matin.

« Mes bonnes sœurs, dit-il, en apportant la précieuse mécanique, d'ordinaire on donne un réveille-matin pour réveiller les gens, moi j'apporte celui-ci pour endormir votre supérieure⁴⁴. »

En 1911, mère Sainte-Blandine est toujours supérieure du petit couvent et elle le restera encore plusieurs années. Sœur Marie de Saint-Pierre dispense le cours moyen et sœur Saint-Charles enseigne aux débutants. Durant plusieurs années, trois religieuses assument l'enseignement. Le nombre de classes et la grandeur des locaux ne permettent pas d'expansion à cet établissement.

⁴⁴ Cette citation provient de l'ouvrage suivant : « *Cinquante ans de vie canadienne* ». *L'Institut des Sœurs Servantes du Saint-Cœur de Marie effeuille ses souvenirs aux rayons d'un jubilé d'or*. S.I., s. éd., 1944, p. 90.

Ce petit couvent comprend une cave assez élevée et un étage. Deux classes séparées par un petit corridor et un escalier occupent le premier plancher. À l'étage, on retrouve une classe pour le cours modèle, où enseigne mère Sainte-Blandine, et le minuscule logement des sœurs qui comprend une cuisine, une salle à manger et un dortoir. Les religieuses qui résident dans ce couvent plutôt exigu font preuve de beaucoup d'abnégation.

Une plus grande école est construite à proximité du couvent dès 1914. On l'appelle « la villa des courants d'air », parce que le froid d'hiver s'infiltré par plusieurs endroits, notamment près des fenêtres. En dépit de la bonne chaleur diffusée par la fournaise, les élèves ont souvent froid. La construction du nouveau couvent en 1914 est entreprise par Sigfroid Boucher, pour la somme de 5645 dollars. À la suite de ces travaux, une quatrième religieuse est engagée.

Les religieuses conservent alors l'ancienne maison d'école et disposent d'une ancienne classe pour des réunions. Avec l'aide du curé Charles-Clément Lévesque, elles érigent à l'étage une chapelle où une messe est célébrée une fois la semaine. C'est là que j'ai célébré ma première basse messe⁴⁵.

⁴⁵ Commentaire de Robert Lavallée.



L'année 1955 marque le cinquantenaire de l'arrivée des Servantes du Saint-Cœur de Marie et une fête spéciale, organisée le 10 juillet, souligne l'événement. Lors de cette journée, plusieurs religieuses de la communauté sont présentes : la très révérende mère Sainte-Eugénie, supérieure générale, sa secrétaire et les sœurs originaires de la paroisse ainsi que celles qui ont enseigné au couvent. À cette occasion, une messe est célébrée par l'abbé Joseph Boutin, curé de Notre-Dame des Victoires à Québec. Graziella Mercier est à l'orgue et le chant est assuré par les élèves du couvent.

Le sermon de circonstance est alors prononcé par l'abbé Boutin qui se fait très éloquent. À son auditoire, il rappelle le souvenir de mère Sainte-Blandine de laquelle il fait un touchant éloge. Il offre aussi ses remerciements aux religieuses qui se sont dévouées à l'instruction des jeunes de Berthier-en-Bas. Dans l'après-midi, on sert une collation pour les anciens et anciennes élèves dans une salle du couvent. Le soir, on se réunit à la salle paroissiale. Le curé Jean-Baptiste Bélanger clôture la journée par une courte allocution pleine d'esprit ; l'assistance se disperse sur une note de gaieté.

◆ LA CONSTRUCTION DE L'ÉCOLE CENTRALE

Dès 1960, on commence à faire des démarches pour obtenir une école centrale. L'ancien terrain du couvent est insuffisant pour une telle construction et,

en septembre 1960, la commission scolaire achète un terrain d'Edmond Blais pour la somme de 1800 \$. En outre, elle acquiert une propriété d'Eugène Tanguay sur laquelle se trouve une maison. Cette maison, où habitera encore quelque temps Eugène Tanguay, sera vendue à l'encan pour la modique somme de 0,50 \$. Personne, semble-t-il, ne voulait l'acheter parce qu'on estimait que les matériaux rapporteraient très peu.

L'école centrale de Berthier-sur-Mer est construite au coût de 140 000 \$ par Charles Gourgues, de Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud. Cette école comprend huit classes et une résidence pour le personnel enseignant. Le 12 décembre 1961, l'entrepreneur s'engage à terminer les travaux de construction pour le 15 août 1962. S'il ne respecte pas son échéancier, il devra payer 100 \$ par jour de retard. Voici le détail des dépenses effectuées pour l'organisation de cette école : achat de terrain : 3300 \$; ameublement complet : 15 500 \$; salaire du surveillant des travaux : 3000 \$; dépenses non prévues : 5000 \$; frais d'impression et de vente d'obligations : 6700 \$. Grand total : 173 500 \$.

Au Québec, d'une façon générale, la construction d'écoles centrales entraîne la disparition des écoles de rang. Le 8 mai 1962, les commissaires vendent à l'enchère les trois écoles de Berthier-sur-Mer avec leurs terrains, mais leurs meubles sont vendus séparément. Les enchères sont fixées le 14 juillet 1962. L'école du



village est achetée par Wilfrid Baron, au coût de 1700 \$.
Il déménage alors la maison des religieuses et la rénove
pour en faire une résidence qu'il vendra. Il acquiert
l'ancien couvent et le démolit pour la vente des
matériaux. L'école d'en haut est acquise par Georges
Pelletier, fils de Joseph Pelletier et gendre de Michel Blais,
pour la somme de 1000 \$. Enfin, l'école du bas de la
paroisse est achetée par Henri Miville-Deschênes, de
Montmagny, au coût de 2025 \$.

**LA LISTE DES SECRÉTAIRES
DE LA COMMISSION SCOLAIRE
DE BERTHIER-SUR-MER**

1. *Victor Mignault, de 1846 à 1848*
2. *N. Faribault, en 1848*
3. *J. Olivier Carbonneau
(secrétaire temporaire), en 1848*
4. *J. David Blouin, de 1849 à 1858*
5. *André Léonard Bélanger, de 1858 à 1881*
6. *Georges Roy, de 1881 à 1904*
7. *Amable Mercier, de 1904 à 1927*
8. *Ludger Roy, de 1927 à 1960*
9. *Oscar Guillemette, de 1960 à 1972*

**LA LISTE DES PRÉSIDENTS
DE LA COMMISSION SCOLAIRE
DE BERTHIER-SUR-MER**

1. *Jacques Laverdière, de 1846 à 1847*
2. *Thomas Lemieux, de 1847 à 1849*
3. *Félix Fortier, de 1849 à 1855*
4. *Adolphe Giroux, de 1855 à 1856*
5. *Nazaire Blais, de 1856 à 1864*
6. *Étienne Mercier, fils, de 1864 à 1867*
7. *Benjamin Roy, de 1867 à 1868*
8. *Honoré Buteau, de 1868 à 1870*
9. *P.S. Joncas, de 1870 à 1872*
10. *Nazaire Guillemette, de 1872 à 1873*
11. *Joseph Boucher, de 1873 à 1874*
12. *Augustin Mercier (président temporaire),
de 1874 à 1876*
13. *Joseph Allard, de 1876 à 1877*
14. *Joseph Boucher (président temporaire),
de 1877 à 1879*
15. *Édouard Mercier, de 1879 à 1880*
16. *Grégoire Boutin, en 1880*
17. *Télesphore Corriveau, de 1880 à 1881*
18. *Nazaire Blais, de 1881 à 1884*
19. *Napoléon Bilodeau, de 1884 à 1886*
20. *John Talbot, de 1886 à 1892*
21. *Élisée Pelletier, de 1892 à 1894*
22. *Joseph Mercier, de 1894 à 1897*
23. *Alphonse Lemieux, de 1897 à 1901*



24. *Joseph Lessard, de 1901 à 1902*
25. *Georges Roy, en 1902*
26. *Joseph Chrétien, de 1902 à 1903*
27. *Samuel Gaumond, de 1903 à 1904*
28. *John Gagné, de 1904 à 1908*
29. *Alfred Dumas, de 1908 à 1910*
30. *Urbain Roy, de 1910 à 1911*
31. *Joseph Mercier, de 1911 à 1916*
32. *Eugène Mercier, de 1916 à 1917*
33. *Anselme Gagné, de 1917 à 1919*
34. *Aristide Guillemette, de 1919 à 1920*
35. *François Guillemette, de 1920 à 1922*
36. *Émile Galibois, de 1922 à 1924*
37. *Joseph Mercier, de 1924 à 1925*
38. *Joseph Blais, de 1925 à 1932*
39. *Adolphe Boucher, de 1932 à 1933*
40. *Joseph Blais, de 1933 à 1946*
41. *Thomas Blais, de 1946 à 1948*
42. *Rosario Bilodeau, de 1948 à 1949*
43. *Delphis Guillemette, de 1949 à 1956*
44. *Jean-Baptiste Talbot, en 1956*
45. *Robert Bossé, de 1956 à 1960*
46. *Robert Buteau, de 1960 à 1961*
47. *Ovila Boucher, de 1961 à 1970*
48. *Émilien Lessard, de 1970 à 1972*

Histoire municipale de Berthier-sur-Arler

Sous le Régime français, Berthier-en-Bas ne possède pas encore d'administration locale. La paroisse et la seigneurie dépendent essentiellement du pouvoir colonial. Les gouverneurs, les intendants et les grands voyers⁴⁶ ont le pouvoir de réglementer la vie et la conduite des habitants de la colonie. Dans plusieurs seigneuries de la vallée du Saint-Laurent, le capitaine de milice exerce des fonctions qui, plus tard, seront attribuées aux membres des conseils municipaux. Le gouverneur n'hésite pas à recourir aux services du capitaine de milice comme huissier ou comme inspecteur des chemins.

⁴⁶ Le grand voyer est le responsable de la voirie dans la colonie.



◆ LES DÉBUTS DE L'ADMINISTRATION MUNICIPALE

Au Bas-Canada, les premières tentatives d'administration locale remontent au début des années 1820. En 1818, une loi est adoptée pour créer dans les bourgs une police qui veillera à la sécurité des propriétés⁴⁷. Sept années plus tard, au moment où une enquête est ouverte sur l'état des chemins, on recommande de réglementer la formation des villages⁴⁸. Dès lors, tout groupe de trente maisons « rassemblées près les unes des autres » sera désormais appelé village et l'on devra dessiner les plans de ces villages. Ainsi prend forme Berthier-en-Bas au début du XIX^e siècle. Au centre du village, bien sûr, c'est l'église. Quarante habitants constituent alors le noyau villageois. Vingt ans plus tard, ce nombre augmentera à 258 habitants.

Au lendemain de l'insurrection de 1837-1838, le gouvernement britannique charge Lord John George Lambton Durham d'examiner l'état de sa colonie et de rédiger un rapport qui sera plus tard très controversé. Durham déplore l'absence d'institutions municipales. Selon lui, les habitants du pays, qui connaissent la

⁴⁷ À cette époque, la police est un ensemble de règlements imposés dans les bourgs et villages par l'État ou un conseil municipal.

⁴⁸ Journaux de l'Assemblée législative, (1825), appendice X, cité dans Serge Courville. *Entre ville et campagne, l'essor du village dans les seigneuries du Bas-Canada*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1990, p. 74.

démocratie depuis 1791, n'ont pas les qualités requises pour gouverner et diriger leur destinée. Lord Durham croit que l'échec du gouvernement représentatif repose sur l'absence d'institutions municipales⁴⁹.

L'adoption des premières lois municipales tient compte de certaines remarques de Lord Durham. À la suite d'une série de projets de lois présentés devant l'Assemblée législative et devant le Parlement de Londres par Lord Sydenham, deux lois sont finalement adoptées. En 1840, la première loi entend créer des corporations municipales avec les paroisses et cantons qui comptent plus de 300 habitants. La seconde, adoptée en 1841, divise le territoire en 22 districts municipaux. Chaque district doit comprendre un conseil régional qui devrait se réunir quatre fois l'an. Berthier-en-Bas fait alors partie du district de Saint-Thomas, actuellement Montmagny. Puisque c'est le gouverneur qui contrôle ces conseils, il ne faut pas se surprendre de voir s'affirmer une certaine opposition. Le projet de Sydenham sera compromis sérieusement et finalement abandonné.

L'adoption, en 1845, d'une loi créant des municipalités locales : de paroisse, de canton, de village et de corporation municipale de ville, annule les législations précédentes, et on crée pour la première fois des conseils

⁴⁹ SAINT-PIERRE, Diane. *L'évolution municipale du Québec des régions, un bilan historique*. Sainte-Foy, UMRCQ, 1994, p. 41.



municipaux. Ces conseils ont plus de pouvoir que n'en possédaient les conseils de districts qui, d'ailleurs, ont été abolis. Après dix années de discussions sur les législations municipales, une loi est enfin adoptée : l'Acte des municipalités et des chemins du Bas-Canada de 1855. À la suggestion de Louis-Hippolyte Lafontaine, cette loi prévoit l'instauration de deux structures municipales : la municipalité locale et la municipalité de comté⁵⁰.

◆ LE CONSEIL MUNICIPAL DE BERTHIER-EN-BAS

Le premier conseil municipal de Berthier-en-Bas est créé le 3 novembre 1845 par le gouverneur Charles Theophilus Metcalfe et ce conseil est formé de sept personnes : David Blouin, David Roy (père de Benjamin Roy), François Guillemette, Jacques Laverdière, Olivier Carbonneau (père), Thomas Lemieux et François Blais. L'assermentation se fait devant notaire à Saint-François-de-Sales-de-la-Rivière-du-Sud et la première séance du conseil a lieu le 11 décembre suivant. Le cordonnier Jacques Laverdière devient premier maire de Berthier-en-Bas. Frédéric Bolduc, pour sa part, devient le premier secrétaire-trésorier de la municipalité. Le 11 mai 1846, il est remplacé par le maître d'école Victor Migneault. Fait intéressant à noter, le poste de secrétaire-trésorier

⁵⁰ SAINT-PIERRE, Diane. *L'évolution municipale du Québec des régions, un bilan historique*. Sainte-Foy, UMRCQ, 1994, pp. 44-49.

à la municipalité et celui de la commission scolaire sont assumés la plupart du temps par la même personne.

Le conseil municipal de Berthier-en-Bas se préoccupe d'abord de la route qui mène à Saint-François et d'un pont à construire sur le ruisseau Camut. Les échevins de Berthier-en-Bas estiment que ces travaux doivent être entrepris par les habitants de Saint-François. Mais, après discussion avec le conseil de cette municipalité, il est décidé que les gens de Berthier-en-Bas prennent la responsabilité de l'entretien du pont et de la route jusqu'aux limites de la paroisse.

En juillet 1855, les conseillers et le maire sont élus par les contribuables de Berthier-en-Bas. Avec l'appui des électeurs, le premier maire, Jacques Laverdière, entreprend un second mandat.

Dans toute municipalité locale, le conseil municipal doit remplir des obligations de toutes sortes et veiller au bien-être des gens. La première réunion de ses membres se déroule à l'école n° 1, le 13 septembre 1855. Les conseillers municipaux imposent une taxe de deux chelins et six deniers sur les chiens mesurant deux pieds de longueur ou plus, tandis que pour les chiens n'excédant pas deux pieds, les propriétaires doivent payer un chelin et trois deniers⁵¹. Cette taxe plutôt inusitée tombe vite en désuétude.

⁵¹ Archives municipales de Berthier-sur-Mer, Livre de procès-verbaux de 1845 à 1860.

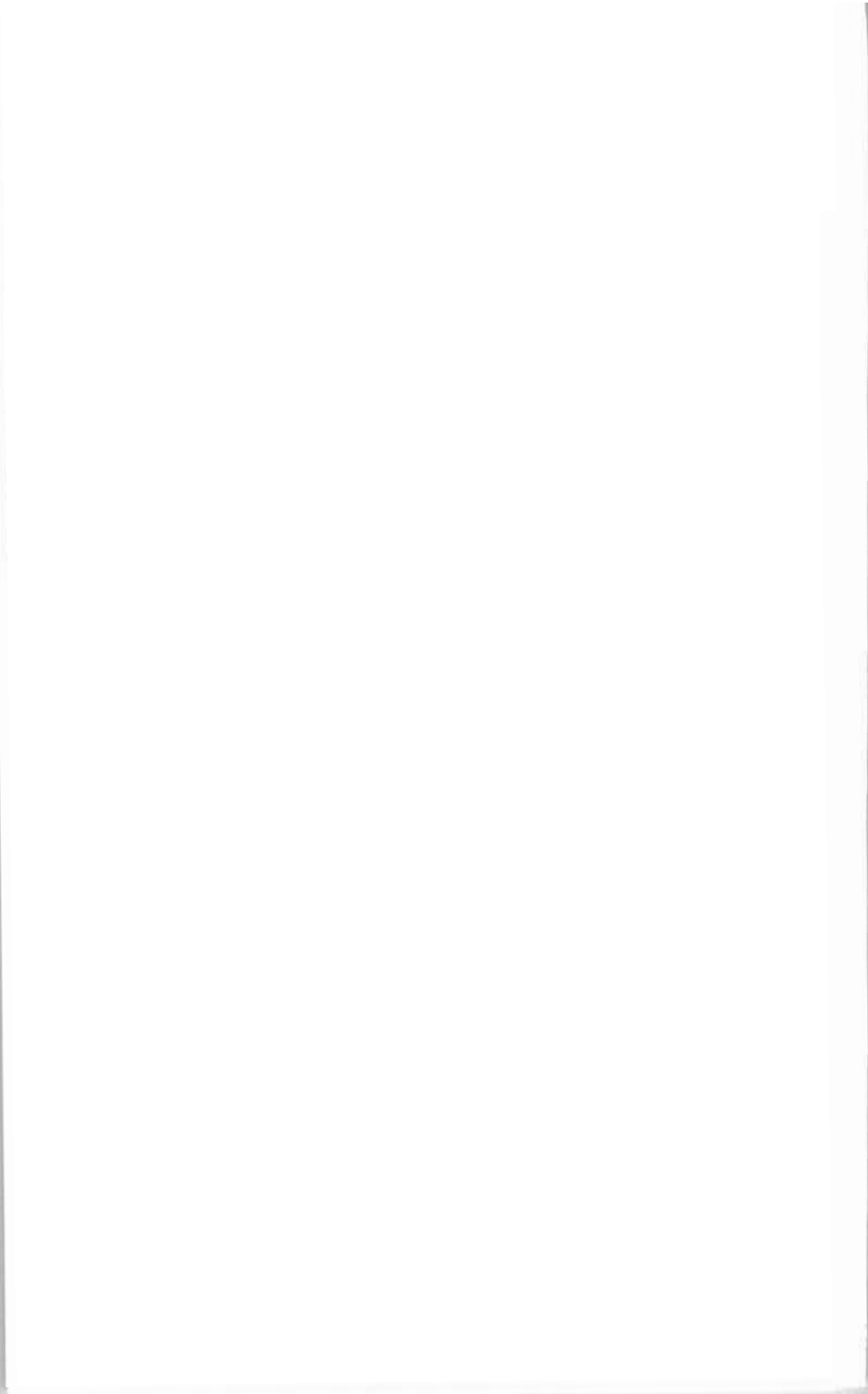


Le conseil municipal reçoit des plaintes des habitants. Lors de la réunion du conseil, le 20 octobre 1855, plusieurs propriétaires se plaignent du fait que la construction du chemin de fer sur leurs terres a entraîné des inondations. Il est alors décidé de transmettre les plaintes et les rapports des inspecteurs au conseil de comté de Montmagny. Nous ignorons le dénouement de cette affaire.

Au XIX^e siècle, les comtés sont différents d'aujourd'hui. En 1791, Berthier-en-Bas fait partie du comté de Devon qui, en 1829, sera remplacé par le comté de L'Islet. En 1853, on forme le comté de Montmagny à partir des anciens comtés de L'Islet et de Bellechasse. Après la Confédération, le territoire du comté de Montmagny, au fédéral, reste le même jusqu'en 1933. Cette année-là, on forme le comté de Montmagny-L'Islet qui, en 1965, deviendra le comté de Bellechasse actuel. Au niveau provincial, le comté de Montmagny, créé en 1867, est modifié en 1972 et devient le comté de Montmagny-L'Islet.

**LA LISTE DES MAIRES
DE BERTHIER-SUR-MER**

1. *Jacques Laverdière, de 1845 à 1855*
2. *Jacques Laverdière, de 1855 à 1858*
3. *Jean-Baptiste Beaudoin, de 1858 à 1860*
4. *Jacques-Olivier Carbonneau, de 1860 à 1862*
5. *Jean-Baptiste Tremblay, de 1862 à 1864*
6. *Jacques-Olivier Carbonneau, de 1864 à 1868*
7. *Antoine Joncas (suppléant), en 1868*
8. *Félix Fortin, de 1868 à 1870*
9. *Benjamin Roy, de 1870 à 1872*
10. *Olivier Carbonneau, fils, de 1872 à 1899*
11. *Edmond Blais, de 1899 à 1900*
12. *Urbain Roy (suppléant), en 1900*
13. *Alphonse Lemieux, de 1900 à 1910*
14. *Onésiphore Boucher, de 1910 à 1912*
15. *Alfred Roy, de 1912 à 1915*
16. *Alfred Dumas, de 1915 à 1918*
17. *Alfred Roy, de 1918 à 1919*
18. *Urbain Roy, de 1919 à 1925*
19. *Cléophas Guillemette, de 1925 à 1927*
20. *Edmond Mercier, de 1927 à 1937*
21. *Joseph N. Blais, de 1937 à 1945*
22. *Jean-Baptiste Talbot, de 1945 à 1955*
23. *Ovila Boucher, de 1955 à 1961*
24. *Delphis Guillemette, de 1961 à 1969*
25. *André Lévesque, de 1969 à 1973*
26. *Marius Dion, de 1973 à 1979*
27. *Oscar Guillemette, de 1979 à 1987*
28. *Guy Paré, de 1987 à 1989*
29. *Rosario Bossé 1989-*



L'organisation religieuse

En 1679, la seigneurie de Bellechasse-Berthier est érigée en desserte avec chapelle par M^{gr} François de Laval, évêque de Québec. Le premier desservant en titre est l'abbé Louis-Pierre Thury. Né en 1652, à Notre-Dame-de-Breuil, dans le diocèse de Bayeux, Louis-Pierre Thury est ordonné prêtre le 21 décembre 1677. Il est probablement missionnaire sur la Côte-du-Sud entre 1677 et 1683. Par la suite, il devient missionnaire en Acadie puis, curé fondateur de Miramichi entre 1684 et 1687.

◆ LA DESSERTÉ DE BERTHIER-EN-BAS

Au cours des années, plusieurs desservants se succèdent et on confie alors la desserte de Berthier-en-Bas tantôt à des Récollets, tantôt à des Jésuites. Ces desservants sont également chargés d'autres chapelles, de sorte qu'ils ne résident ici que très peu de temps.

En 1710, l'organisation religieuse de la seigneurie est encore à ses débuts. On y compte une petite chapelle de bois près de l'actuel chemin du Havre. Il



semble que le premier prêtre à résider assez longtemps soit Charles Hazeur-Desauneaux. Celui-ci est né le 17 avril 1683 du mariage de Léonard Hazeur-Desauneaux et de Marianne Pinguet. Il réside à Berthier-en-Bas de novembre 1710 jusqu'au mois d'août 1712. Il dessert, en plus de sa paroisse, celle de Saint-Thomas et celle de Cap-Saint-Ignace. Charles Hazeur-Desauneaux dessert Berthier-en-Bas de 1710 à 1714, année où il accepte la cure de Saint-Thomas-de-la-Pointe-à-la-Caille. Il décède le 6 juin 1715, à l'âge de 32 ans.

Les premiers registres de Berthier-en-Bas débutent en 1710; ils sont conservés au presbytère de la paroisse. Néanmoins, les actes de 1713 à 1726 se retrouvent à Saint-Vallier. Aucun acte religieux n'est entré pour l'année 1724. Le seul que nous connaissons est le baptême de Charles-Régis de Rigauville, le 24 septembre 1724, consigné dans les registres de la paroisse Notre-Dame de Québec.

Le 17 mars 1721, les notables de la seigneurie de Bellechasse-Berthier signent une requête dans le but d'obtenir un curé résidant. L'évêque acquiesce à leur demande et Pierre Leclair accepte la cure de l'Assomption de Berthier. Ce document porte les noms suivants : Nicolas de Rigauville, Louis Baudoin (Beaudoin), Joseph Lemieux, capitaine de milice, Pierre Blais, Antoine Blais, Paschal Mercier, Pierre Mercier, Jacques Bilodeau, Antoine Bilodeau, Jacques Baudoin (Beaudoin), Jean Boutin.

**LA LISTE DES DESSERVANTS
DE BERTHIER-EN-BAS**

Louis-Pierre Thury, en 1679

Thomas Morel, vers avril - octobre 1679

Louis Aubert, (?)

Jean Pinguet, vers 1684 à 1692

Claude Moireau, (?)

Père Élie Audry, Récollet, en 1688

Pierre de Francheville, vers 1692 à 1694

Père Onufre Godefroy, Récollet, (?)

Père Lazare Parizet, Récollet, de 1696 à 1698

(?) Hilaire, (?)

Louis Mathieu, vers 1699 à 1700

Rodolphe Du Bus, Récollet, de 1701 à 1704

Bertin Mullet, (?)

Goulven Calvarin, vers 1704 à 1707

Jean-Baptiste Menage, vers 1707 à (?)

Charles Plante, de (?) à 1710

Charles Hazeur-Desauneaux, de 1710 à 1714

Charles Plante, de 1714 à 1720

Joseph Voyer, de 1720 à 1722



◆ **UNE CONTROVERSE**
SUR LE NOM DE LA PAROISSE

Le 20 septembre 1721, la paroisse de Notre-Dame-de-l'Assomption de la Sainte Vierge Marie est érigée canoniquement. Ce décret entre en vigueur le 3 mars 1722 ; il s'agit là d'une première dénomination religieuse.

En raison d'activités jugées immorales qui se font dans la paroisse le 15 août de chaque année, lors de la fête de l'Assomption, certains habitants de Berthier-en-Bas souhaitent que la paroisse soit désignée sous un autre patronyme⁵². Voici un extrait de leur requête :

« Le 29 avril 1775. À Mgr l'illustrissime et révérendissime Jean-Olivier Briand, évêque de Québec. Supplie humblement : Eloi Mercier, capitaine de milices, André Blais et Michel Lacombe, marguilliers, Elzéar Mercier, Baudoin, Jean-François Chretien, Guillaume Lemieux, Pierre Boutin, Ignace Izabel, Pascal Corriveau, Marcoux, Jacques Carbonneau, Jean-Bpt Carbonneau, Joseph Mercier, Joseph Lemieux, Joseph Laprise, Gabriel Drouin, Joseph Boucher, tous habitants de la paroisse de Berthier, assemblés à l'effet de délibérer entre eux, si l'on devait changer le titre de la patronne de la paroisse, en sont tous convenus, et en conséquence ont l'honneur de représenter à votre grandeur, que leurs

⁵² En Nouvelle-France, il n'est pas rare de remarquer des désordres lors de fêtes locales. La fête de l'Assomption est d'ailleurs l'une des plus fêtées. Le cas de Berthier-en Bas n'est donc pas unique.

pères remplis de zèle pour le culte de la Très Ste-Vierge [sic], avaient autrefois obtenu que la paroisse fût dédiée à cette reine des anges, sous le titre de l'assomption. Qu'ils n'auraient alors pu prévoir que cette fête deviendrait l'occasion d'une infinité de débauches et de désordres. En effet, la belle saison où se célèbre cette fête et la proximité de sept ou huit paroisses y attireraient un concours extraordinaire de peuple. Que sous le vain prétexte d'honorer cette mère de Dieu, ils déshonoreraient son fils et l'offenseraient de la manière la plus scandaleuse par l'ivrognerie qui y règne et les querelles qui s'y font. Que le plus grand nombre n'y entendrait même pas la messe.

Désirant avoir toujours cette digne mère de Dieu conçue sans tache originelle, pour patronne principale de leur paroisse, sans prétendre pour cela cesser d'honorer sa glorieuse Assomption, conjointement avec M. Bédard, curé, demandent de vouloir seulement changer le titre. Ce considéré, qu'il plaise à votre grandeur, vu le consentement unanime des habitants de la paroisse de Berthier, d'accorder que la patronne titulaire de la paroisse soit toujours la Très Ste-Vierge, mais sous le titre de l'Immaculée Conception, en une saison où les mêmes désordres et scandales ne peuvent arriver. C'est la grâce qu'exigent les suppliants. »



Le 21 août 1776, M^{gr} Jean-Olivier Briand accepte de remplacer le titre de la paroisse par celui de « Conception immaculée de la Très Ste-Vierge de Dieu ». La fête correspondant à ce titre est célébrée le 8 décembre de chaque année et, à cette occasion, l'on ne craint pas de désordres. Mais, en 1831, ce nom sera changé encore une fois et on reviendra au titre d'origine par un nouveau décret d'érection canonique, émis le 28 juillet⁵³. La paroisse porte alors le nom de Notre-Dame-de-l'Assomption-de-Bellechasse.

LES PATRONYMES DE BERTHIER-EN-BAS

Du 20 septembre 1721 au 20 août 1776 :

*Notre-Dame de l'Assomption
de la Sainte Vierge Marie*

Du 21 août 1776 au 27 juillet 1831 :

*Conception immaculée
de la Très Sainte Vierge de Dieu*

Du 28 juillet 1831 – à nos jours :

*Notre-Dame-de-
l'Assomption-de-Bellechasse.*

⁵³ ADQ, AAQ, Registre des lettres des évêques, 12A, vol. C, folio 300 ro. (21 août 1776) ; Registre des requêtes, registre E, folio 165 ro. (28 juillet 1831). Le décret d'érection canonique du 28 juillet 1831 se retrouve dans le registre des requêtes.

◆ **LES ÉGLISES DE BERTHIER-EN-BAS**

Dans la seigneurie, il est question d'ériger une première église au tout début du XVIII^e siècle. Le 8 avril 1706, Alexandre Berthier réserve un terrain de deux arpents de front sur un arpent de profondeur pour la construction du temple. Le 8 novembre 1710, Marie-Françoise Viennay-Pachot, veuve d'Alexandre Berthier II, confirme la réservation du terrain pour une église, un presbytère et un cimetière. À cette donation s'ajoute une terre d'un arpent par quarante arpents⁵⁴.

« Le 8 novembre 1710, dame Marie-Françoise Viennay-Pachot, veuve d'Alexandre Berthier de Villemur, a baillé, délaissé et concédé un terrain, situé dans la seigneurie de Bellechasse, à la fabrique de l'église paroissiale Notre-Dame-de-l'Assomption. Messire Charles Plante, prêtre, faisant les fonctions curiales en ladite paroisse, et Pierre Buteau, habitant et marguillier en charge d'icelle paroisse, furent les témoins⁵⁵. »

En 1718, on décide de bâtir une église en pierre, de dimension suffisante pour les fidèles, et M^{gr} Jean-Baptiste de la Croix de Chevières de Saint-Vallier fait alors une donation de 800 francs pour sa réalisation.

⁵⁴ Alexandre Berthier II est le fils d'Isaac (Alexandre) Berthier. Il est le deuxième seigneur de la seigneurie de Berthier-en-Bas.

⁵⁵ ANQ-Québec. Minutier de Louis Chambalon. Acte de concession d'un terrain de la fabrique de Notre-Dame-de-l'Assomption de Marie-Françoise Viennay-Pachot, le 8 novembre 1710.



Le premier temple de Berthier-en-Bas est construit en 1719 par le charpentier René Pruneau et par un dénommé Chabot, lui aussi charpentier. Plusieurs habitants contribuent au parachèvement de l'église et, en 1720, le seigneur Nicolas Blaise Des Bergères de Rigauville offre 3000 « clous de planches » pour ces travaux⁵⁶. Avec les années, la petite église fait l'objet d'améliorations. En 1767, Noël Levasseur et son fils Stanislas réalisent le retable du temple, qui doit comprendre deux statues : l'une de saint Jean et l'autre de saint Pierre, de cinq pieds de hauteur chacune, et deux anges de trois pieds, soutenant une couronne de quatre pieds et demi de long. La nouvelle église, d'allure simple et belle, mesurant 70 pieds de longueur sur 32 pieds de largeur, est complétée par une petite sacristie. En 1780, la fabrique achète un « œil-de-bouc » garni de vitres pour la façade de l'église⁵⁷.

Vingt ans plus tard, la première église de Berthier-en-Bas a besoin de réparations à l'intérieur et à la sacristie. Thomas Fournier s'engage à exécuter ces rénovations. En 1800, c'est le jubé et la sacristie qu'il faut réparer. François Collet, père, se charge alors des travaux. En 1821, l'église de Berthier-en-Bas subit de nouveaux changements. Son clocher est en si mauvais

⁵⁶ Archives de la paroisse et de la fabrique de Berthier-sur-Mer, Livres de comptes de la fabrique, 1720-1721.

⁵⁷ L'œil-de-bouc est une petite fenêtre ovale.

état qu'on décide de le raser. Les charpentiers Paul Beaudoin et Jacques Mercier construisent alors un nouveau clocher.

Avec l'arrivée du curé Joseph Bonenfant, en 1843, plusieurs améliorations sont apportées à l'église de Berthier-en-Bas. D'abord, en 1844, il fait ériger un chemin de croix à l'intérieur de l'église puis, en 1848, c'est un poêle à tuyaux qu'il fait installer, au coût de 16 livres et 15 shillings. Le bois qu'on utilise pour le chauffage coûte dix shillings la corde. Auparavant, le temple était chauffé par des « réchauds » semblables à des braseros où se consumaient des tisons. Au tout début, et pendant plusieurs années, il n'y avait pas de chauffage dans l'église de Berthier-en-Bas. Le 11 mai 1899, on améliore le chauffage en donnant à l'église sa première fournaise.

Au début des années 1850, il devient nécessaire de construire une nouvelle église, car la population de Berthier-en-Bas augmente de façon spectaculaire. Le 1^{er} mai 1855, les marguilliers et le curé Joseph Bonenfant demandent à l'évêque la permission de construire une nouvelle église avec sacristie et un nouveau presbytère. Une pétition en ce sens est adressée à l'évêque, le 6 mai 1855. L'autorisation accordée, on procède à la construction. La fabrique possède toujours un terrain qui lui a été donné par le deuxième seigneur de Bellechasse-Berthier, Alexandre Berthier. C'est sur ce terrain qu'on choisit un site pour



la construction du temple. Les paroissiens propriétaires s'engagent à fournir volontairement les matériaux nécessaires et à donner dix shillings par année, sur une période de dix ans, pour chaque arpent de terre de front qu'ils possèdent. Le 22 juillet 1855, des syndics sont choisis pour gérer les travaux. Les élus sont le curé Joseph Bonenfant, Charles Bouffard, Benjamin Roy, Jacques Mercier et Pascal Bilodeau.

En mai 1855, le curé Joseph Bonenfant dirige la construction de l'église de Berthier-en-Bas. Il utilise un plan dont l'architecte nous est inconnu. Ce plan coûte, semble-t-il, trois livres sterling. Le temple doit avoir 115 pieds de longueur sur 45 pieds de largeur et 28 pieds de hauteur avec des chapelles latérales.

Mais, le 6 juillet 1856, on modifie ce plan de façon à gagner six bancs : au lieu de placer les portes latérales sur les côtés, comme dans l'ancienne église, on les dispose de part et d'autre du portail. Le 5 décembre 1858, les marguilliers décident de recouvrir de plâtre la voûte de l'église. À l'extérieur, les travaux de maçonnerie entrepris par Michel Gagné dit Bellavance sont achevés en 1859. Le 5 juin de la même année, la fabrique emprunte une somme de 500 louis pour parachever l'intérieur de l'église. Joseph Morin, de Saint-Raphaël, accepte d'entreprendre les travaux pour la somme de 800 livres. Compte tenu de ses dépenses importantes, la fabrique s'engage à payer les intérêts et à remettre le

capital à même ses revenus ordinaires. L'actuelle église de Berthier-sur-Mer est bénite par le curé Joseph Bonenfant, le 11 octobre 1859. La première messe y est célébrée le 20 novembre de la même année.

L'église est construite par contributions volontaires, « sans aucune formalité légale, sans aucune chicane, sans aucune mésintelligence⁵⁸ ». Le curé conduit « toutes les opérations et [il dirige] les travaux au milieu de ses paroissiens, unis de cœur et de bonne volonté. Jamais église ne sera bâtie avec plus de paix, d'union et d'accord [raconte Joseph Bonenfant]. Dieu a béni nos travaux, car pas un seul accident n'est arrivé pendant la construction⁵⁹. »

Voici un aperçu des dépenses effectuées lors de la construction. Le coût de l'église et de la sacristie, pour l'extérieur, est de 480 louis, excluant la valeur des matériaux apportés volontairement. Les fenêtres et les portes coûtent 105 livres. La couverture en planches et bardeaux, le clocher, les planchers de l'église, du jubé et de la sacristie : 275 livres. L'intérieur demande des dépenses plus importantes : 812 livres. La nouvelle église de Berthier-en-Bas mesure 120 pieds de longueur

⁵⁸ Archives de la paroisse et de la fabrique de Berthier-sur-Mer, Livres de comptes et de délibérations de la fabrique, 1840-1894, « notes de M. le curé Bonenfant ».

⁵⁹ *Ibid.*



sur 50 pieds de largeur. « La hauteur des murs est de 28 pieds. La cloche pèse 264 livres⁶⁰. »

Érigée au nord de l'actuelle rue Principale (Est), l'église de Berthier-sur-Mer est entourée par un vaste terrain de stationnement. En 1860, des poteaux avec des barres horizontales sont installés pour attacher les chevaux. Ces barres font la joie de plusieurs générations d'enfants. On s'en sert pour faire toutes sortes de tours d'adresse et d'équilibre, qui se terminent souvent dans la poussière. Après la disparition des voitures à chevaux, le stationnement sert aux véhicules motorisés. Tout près, à une quinzaine de pieds au sud de la rue Principale (Est), le presbytère nous présente son architecture de style monumental avec son balcon à l'étage et sa double lucarne.

En 1859, le curé habite encore quelque temps l'ancien presbytère alors que l'ancienne église sert pour certaines activités. Avant la fermeture du temple, on y célèbre quelques baptêmes. En voici quelques-uns : Marie-Amélie Buteau est baptisée le 17 octobre 1859 ; elle est la fille de Honoré Buteau. Marie-Sophie Le Monnier, fille de François Le Monnier, navigateur, est baptisée le 23 octobre 1859. Fils de Benjamin Roy, Paul-Eugène Roy, futur archevêque de Québec, est baptisé

⁶⁰ Archives de la paroisse et de la fabrique de Berthier-sur-Mer, Livres de comptes et de délibérations de la fabrique, 1840-1894, « notes de M. le curé Bonenfant ».

le 9 novembre 1859. Fils de Ferdinand Blais, Georges-Ernest Blais est baptisé le 9 novembre 1859. Fille de Jean-Baptiste Carbonneau, Clémentine Cléopée Carbonneau est baptisée le 21 novembre 1859. Marie Rosanne Mercier, fille de Thomas Mercier, journalier, est née et baptisée le 24 novembre 1859. Le dernier mariage qu'on y célèbre est celui de Charles Bouffard et de Caroline Lemieux, le 8 novembre 1859.

En 1859, il est question de vendre le terrain de l'ancienne église de Berthier-en-Bas. Alex Comeau, agent de la compagnie de la Baie d'Hudson, est d'abord intéressé à acquérir le terrain pour, semble-t-il, y établir un moulin. Le 23 octobre 1859 suivant, les marguilliers consentent à vendre l'emplacement de l'ancienne église avec le presbytère et la grange à Pierre Turgeon, pour une somme de 700 \$. En fait, la fabrique vend surtout la structure de pierre de l'ancienne église et récupère les autres matériaux qui ont servi à sa construction. Ces murs devront être démolis par l'acquéreur. Après la démolition du temple, les sculptures qui l'ornaient sont dispersées, probablement parce qu'à l'époque la mode est aux statues de plâtre. Malgré leurs imperfections, ces vieilles statues de bois sont des souvenirs qu'il faut garder. Dans mon enfance, j'ai vu deux de ces statues : elles avaient perdu presque toute apparence de sculpture et servaient de bornes à une entrée de terrain⁶¹. L'abbé Arthur Douville

⁶¹ Commentaire de Robert Lavallée.



a récupéré une statue représentant Notre-Dame portant l'Enfant-Jésus sur les genoux et il l'a fait restaurer. Elle ornait l'autel principal de l'ancienne église. Maintenant, elle se trouve à la chapelle actuelle de la grève. Du vieux cimetière, il subsiste le mur nord, près de la chapelle.

Les premiers baptêmes célébrés dans la nouvelle église sont les suivants : Joseph-Olivier Bilodeau, fils de Jean-Baptiste Bilodeau, cultivateur, baptisé le 12 décembre 1859 ; Michel Laflamme, fils de Charles Laflamme, journalier et de Zoé Mercier, né le 15 décembre 1859. Le premier mariage est celui d'Édouard Roy et d'Eulalie Brochu, le 9 janvier 1860. La première sépulture est celle de Jean-Baptiste Carbonneau, le 21 novembre 1859.

Le 29 mai 1864, les syndics pour la construction de l'église de Berthier-en-Bas présentent leur compte rendu.

RECETTES

1. *Souscription des paroissiens : 566 louis*
 2. *Une quête faite à Saint-François et à Saint-Pierre : 28 livres, 10 shillings*
 3. *Dons reçus à la bénédiction de la première pierre : 62 livres, 10 shillings*
 4. *Dons de personnes charitables : 42 livres, 7 shillings*
 5. *Emprunté de Béloni Paré, de Saint-François : 125 livres*
 6. *Emprunté de Narcisse Guillemette : 75 livres*
 7. *Vente du terrain de l'ancienne église : 150 livres*
- Total : 1049 livres et 7 shillings.*
-

DÉPENSES

1. Plan de l'église : 3 livres
2. Bois : 5 livres et 19 shillings
3. Pierre de taille achetée de Pierre Garneau de Deschambault, 103 livres
4. Ouvrage de fer, Guillaume Langlois : 8 livres et 14 shillings
5. Maçonnerie exécutée par Michel Gagné dit Bellavance : 45 livres
6. Peinture, huile et clous : 15 livres, 18 shillings, 8½ deniers
7. Fenêtres, portes, clocher et couverture : 421 livres, 15 shillings et 1 denier⁶²
8. Divers : 167 livres, 14 shillings et 8 deniers
9. Main-d'œuvre pour maçonnerie : 535 livres et 6 shillings

Total : 1296 livres, 14 shillings, 5½ deniers.

Dette que doivent les paroissiens :
247 livres et 5½ deniers.

Les comptes de l'église sont signés :
J.-Olivier Carbonneau, Thomas Lemieux,
Augustin Mercier, Joseph Bonenfant, curé.

⁶² Dans le registre des comptes et délibérations, on ne parle pas de fenêtres mais de « chapis ». Nous ignorons la signification de ce mot.



En 1883, on procède à des réparations et à des changements importants dans l'église. Les planchers sont refaits avec du meilleur bois. Voici le coût de ces travaux : le maître menuisier est payé 1,50 \$ par jour ; son premier aide, 1,20 \$ et son second, 1,00 \$. Le bois est acheté au prix suivant : payé au marchand de bois Léandre Méthot, de Cap-Saint-Ignace, pour 1200 planches blanchies, 120 \$; pour 600 madriers, 108 \$; pour 200 planches de pin, 40 \$; pour 100 madriers de pin, 36 \$; payé à E. Bélanger, pour 200 planches de pin et de frêne, 49 \$. Le transport du bois provenant de Cap-Saint-Ignace, qui se fait alors par caboteur, coûte 16 \$. Notons que la fabrique achète également 400 planches d'épinette de William Price de Chicoutimi.

D'autres améliorations sont apportées à l'église à la fin du XIX^e siècle. En 1897, le clocher est entièrement reconstruit avec un carillon de trois cloches. Le 12 septembre 1897, M^{re} Louis-Nazaire Bégin bénit les nouvelles cloches en présence d'une foule importante. Pesant 1239 livres et coûtant 384 \$, la première cloche est alors présentée par l'abbé Maxime Hudon, curé de Berthier-en-Bas, de 1884 à 1896. La deuxième cloche, pesant 934 livres et coûtant 289,50 \$, est présentée par le capitaine Narcisse Blais. D'une valeur de 244,25 \$, la troisième cloche est offerte et présentée par John Jones Ross, sénateur, par Pierre Gauvreau, conseiller législatif, par Philippe-Auguste Choquette, député fédéral

du comté de Montmagny et par Joseph Couillard Lislois, ancien maire de Montmagny, de 1890 à 1895.

Au début du XX^e siècle, l'église fait à nouveau l'objet de réparations extérieures. En 1908, les marguilliers décident de faire recouvrir les toits de l'église et de la sacristie en tôle galvanisée au coût de 1001,46 \$ et de construire un perron en ciment au coût de 225 \$. Lors de sa visite pastorale de 1909, M^{re} Louis-Nazaire Bégin constate, à la lumière d'un rapport déposé par l'architecte David Ouellet, que des réparations s'imposent à l'intérieur comme à l'extérieur de l'église. À la suite des recommandations de l'archevêque en titre, il est décidé, le 30 janvier 1910, de faire les travaux nécessaires à l'église. Le 17 avril de la même année, les syndics Alphonse Lemieux, Joseph Lessard et Elzéar Boucher, ce dernier sera remplacé par Eugène Mercier, sont chargés de diriger ces réparations. En 1911, de nouveaux bancs sont installés dans le temple. L'église de Berthier-en-Bas sera bénite le 28 novembre 1911 par M^{re} Paul-Eugène Roy.

Le 8 février 1914, les syndics nommés pour effectuer les réparations de l'église déposent leur bilan final que voici.



RECETTES

1. *Montant perçu de la répartition* : 3429,20 \$
 2. *Intérêts sur dépôts en banque* : 78,03 \$
 3. *Emprunts à 4%* : 10 050 \$
 4. *Reçu de la fabrique* : 2000 \$
 5. *Reçu de diverses sources* : 680 \$
- Total* : 16 237,23 \$

DÉPENSES

1. *Payé l'emprunt de Joseph Talbot* : 1000 \$
 2. *Payé à Paquet et Godbout, entrepreneurs* :
13 244,72 \$
 3. *Payé à l'architecte Talbot* : 673,95 \$
 4. *Payé les intérêts échus* : 749,80 \$
- Total* : 15 668,47 \$
- Argent à recouvrer de la répartition* : 6 577,68 \$
- Emprunts à payer* : 9050 \$
- Montant total de la répartition* : 10 000,88 \$
-

L'année 1919 marque le deuxième centenaire de la construction de la première église de Berthier-en-Bas. Cette année-là, le 17 août, on souligne l'événement de façon particulière. Sous la responsabilité du curé Charles-Clément Lévesque, les fêtes débutent par une messe pontificale célébrée par M^{gr} Paul-Eugène Roy, archevêque de Séleucie. Le sermon de circonstance est prononcé par son frère, le père Arsène Roy, (Ordre prêcheur, Dominicain). Dans l'après-midi, à deux heures, M^{gr} Roy bénit le monument du Sacré-Cœur, ex-voto des jeunes conscrits de la paroisse.

Le soir, à sept heures, après une réunion à l'église, une procession en l'honneur de la Sainte Vierge se met en marche pour se rendre à l'ancienne église. Une ancienne sculpture de la Sainte Vierge, qui avait orné la première église de Berthier-en-Bas, est portée solennellement jusqu'au site de la première église, à l'endroit où les prêtres de l'École Apostolique Notre-Dame érigeront une petite chapelle commémorative. M^{gr} Roy préside alors la cérémonie. Parmi ceux qui assistent à cette cérémonie, plusieurs d'entre les plus âgés se rappellent encore cette première église. Le temps est aussi de la fête. Cette journée laissera à tous un excellent souvenir. Remarquons que M^{gr} Paul-Eugène Roy est l'un des derniers baptisés dans l'ancienne église.

Avec les années, l'église de Berthier-en-Bas fait toujours l'objet de réparations ou d'améliorations. Le 20 mai 1925, on installe l'électricité. Au printemps de



1954, des vents forts et violents renversent le clocher qui, dans sa chute, fait quelques dégâts à la partie sud du toit de l'église. Une anecdote locale veut que le coq surplombant le clocher, fatigué de sa solitude, souhaitait bien retrouver ses semblables. La preuve en est, selon certains, qu'on le retrouva dans le poulailler du voisin !

À la suite des dégâts, le curé Jean-Baptiste Bélianger confie la réalisation du nouveau clocher à Gérard Morisset. L'un des principaux artisans du musée du Québec, Gérard Morisset, aurait, semble-t-il, fait dresser les plans du clocher par les architectes Jean et Roland Dupéré. Le musée du Québec aurait assumé gratuitement la surveillance des travaux de construction du clocher.

Le 29 août 1954, les marguilliers acceptent la soumission présentée par les constructeurs Deslauriers et Fils de Québec pour la construction du nouveau clocher et les réparations au toit de l'église, le tout pour un montant de 13 087 \$. Comme l'assurance couvre les travaux pour 10 840 \$, la dépense à supporter par la paroisse n'est que de 2247 \$.

◆ **LA MUSIQUE RELIGIEUSE**
À L'ÉGLISE DE BERTHIER-EN-BAS

La musique religieuse occupe une place importante à l'église. En 1881, on décide d'installer au jubé un petit orgue ou harmonium et, pour cet achat, on procède

à une souscription volontaire. En 1885, on construit une tribune pour un orgue au coût de 98 \$. On engage alors un organiste à qui on verse un petit salaire. En 1887, l'organiste reçoit 10 \$ par année pour atteindre 15 \$ en 1900 et enfin, 50 \$ en 1910. Après l'acquisition d'un orgue Casavant, en 1929, le salaire de l'organiste fait un bond, puisqu'il est porté à 180 \$ pour atteindre 480 \$ en 1951. Le souffleur de l'orgue, quant à lui, est payé 4 \$ pour l'année, en 1887 et, treize ans plus tard, il recevra 9 \$.

Il est difficile de savoir ce que l'on chante dans les églises rurales. Les anciennes partitions musicales sont plutôt rares, mais la paroisse de Berthier-en-Bas détient une partition musicale qui mérite attention. Il s'agit d'une transcription manuscrite, datée de 1789, de l'office « de la Ste-Famille à la messe et à vespre [sic] avec la messe Royal [sic] à Québec ». Nous ignorons si cette œuvre musicale fut exécutée à Berthier-en-Bas.

◆ **L'ÉGLISE DE BERTHIER-SUR-MER ET SES ŒUVRES D'ART**

L'église de Berthier-sur-Mer possède un héritage particulier relié à la navigation et aux activités du culte. Quand on entre dans l'église de Berthier-sur-Mer, le regard est attiré par un bateau miniature, suspendu au-dessus de l'allée principale. En 1871, plusieurs navigateurs de Berthier-en-Bas se cotisent pour faire construire ce petit navire « qu'ils désirent vouer à saint



Joseph et voir suspendu » dans l'église⁶³. Par ce geste, les navigateurs souhaitent la protection de saint Joseph lors de leurs voyages en mer. On peut lire l'inscription « St-Joseph » derrière le bateau.

Témoin du passé relié à la navigation, ce voilier est construit en 1871 par Alfred Tremblay, menuisier et propriétaire d'un bateau à vapeur de 135 tonneaux, le *Portneuf*. Après la construction du bateau miniature, quatre navigateurs de Berthier-en-Bas l'achètent au coût de 60 piastres pour l'offrir à l'église paroissiale en ex-voto. Il s'agit des capitaines Jean-Baptiste Mercier, Narcisse Blais, Édouard Mercier et Nazaire Blais. Comme le petit navire n'est pas gréé, Thomas Godbout et Ferdinand Bilodeau acceptent de le compléter avec ses voiles avant de le suspendre dans l'église. Lors des réparations de la voûte, en 1910, les ouvriers sont obligés de l'enlever. Le petit navire est remisé dans la sacristie. En 1929, le curé Omer Fortin décide de le réinstaller, après quelques petites réparations aux cordages et aux mâts, effectuées par l'ex-capitaine Charles Lavallée, assisté d'Eugène Bilodeau. Soulignons que Charles Lavallée a alors 81 ans. Il a passé une partie de sa vie à naviguer sur des navires semblables à ce petit vaisseau

⁶³ Archives de la paroisse et de la fabrique de Berthier-sur-Mer. Cahier de transcription de documents historiques, n° 2 (lettre du curé Joseph Bonenfant à l'évêque, le 28 mars 1871).

dédié à saint Joseph. Le 7 mars 1929, le bateau Saint-Joseph reprend donc sa place et vogue de nouveau au-dessus des paroissiens, à leur grande satisfaction.

Le 12 décembre 1952, le marguillier en charge, Joseph Lessard, fait installer une lumière électrique dans le petit navire. Le coût du travail et de l'installation est défrayé par Freddy Boucher ; l'électricien Roger Proulx est chargé de réaliser le projet. Pour descendre le navire et le remettre en place, il est aidé par Joseph Lessard, Jules Morency et Albert Roy. À l'occasion des travaux de peinture exécutés à l'intérieur de l'église, en 1964, le navire est redescendu, réparé et repeint par Armand Bilodeau, puis remis en place.

L'église possède un certain nombre d'œuvres d'art qui ont été, soit achetées, soit offertes par des paroissiens. Une huile sur toile représentant l'Assomption de la Vierge domine le maître-autel. Vêtue de rose, portant un châle vert foncé, la Vierge Marie est entourée d'anges. L'auteur de ce tableau nous est inconnu. Cette œuvre est achetée en 1881 à l'aide d'une souscription populaire, au montant de 110 \$.

De part et d'autre du maître-autel, on installe, en 1883, deux autels latéraux au coût de 35 \$ chacun. Ces autels sont faits de bois peint, sculpté et doré. Sur chacun de ces autels prennent place, à gauche, une sculpture de sainte Anne et, à droite, une de saint Joseph.



Au-dessus de l'autel latéral gauche dédié à sainte Anne, on suspend une huile sur toile représentant « l'Éducation de la Vierge ». Cette peinture est un don fait à l'église en 1883 par la famille du navigateur Narcisse Blais. Dominant l'autel latéral droit consacré à saint Joseph, une peinture représentant la mort de saint Joseph s'offre à la dévotion. Ce tableau est acquis grâce au produit d'une quête qui rapporte 130 \$.

Le chemin de croix, mis en place en 1898, est probablement un autre don du navigateur Narcisse Blais.

Au jubé, l'orgue s'harmonise avec la forme de la voûte. En 1929, l'église de Berthier-en-Bas accueille cet orgue fabriqué chez Casavant et Frères de Saint-Hyacinthe. Cet orgue à tuyaux comprend dix jeux : trois pour le grand orgue, six pour le récit et un jeu pour la pédale. Il coûte alors 4600 \$ et il est béni par M^{gr} Camille Roy le 20 octobre 1929. Lors de cette journée célébrée de façon particulière, l'abbé Léon Destroismaisons donne un concert d'orgue d'une grande richesse musicale.

Parmi les œuvres qui attirent l'attention, citons la chaire avec son bas relief représentant les tables de la Loi ; le maître-autel orné du motif de l'Agneau Mystique et d'un bas relief du Sacré-Cœur de Jésus qui est réalisé par la compagnie Paquet et Godbout, d'après les plans de l'architecte Thomas Raymond. En 1911, il est question de restaurer l'ancien maître-autel, mais les marguilliers décident de le remplacer par un neuf⁶⁴. Sur ce nouvel autel,

mentionnons la sculpture de la Vierge à l'Enfant exécutée en 1942 par Médard Bourgault. En ce qui a trait à l'orfèvrerie, on sait peu de choses sur les artistes qui ont fabriqué les pièces conservées à l'église de Berthier-sur-Mer.

◆ LE PRESBYTÈRE

Les habitants de Berthier-en-Bas ont connu trois presbytères. Le premier est construit à la fin des années 1720. Le 18 juillet 1728, Pierre Blais et son épouse, Françoise Beaudoin, donnent un terrain pour « l'établissement et Commodité du Curé desservant ». Le même jour, Pierre Blais, Guillaume Lemieux et Jean Mercier promettent au curé J. B. François Grenet de lui construire un presbytère en pierre. La croyance veut que le presbytère ait été la proie des flammes en 1747. Ce qui est certain, c'est qu'il a besoin de réparations en 1799.

Plus tard, le 30 juillet 1827, les habitants de Berthier-en-Bas signent une requête pour demander la construction d'un nouveau presbytère. À la suite d'un examen des lieux effectué par le curé de Saint-Michel, Thomas Maguire, les marguilliers décident, avec l'accord de l'évêque, d'ériger pour le curé une résidence qui aurait 40 pieds français de longueur sur 33 pieds de largeur⁶⁵. Les travaux débutent

⁶⁴ Archives de la paroisse et de la fabrique de Berthier-sur-Mer, Lettre de Paquet et Godbout au curé Pierre-Philéas Leclerc, le 13 mars 1911.

⁶⁵ Archives du diocèse de Québec, 211 A. Registre des requêtes, vo. C, Folio 165.



probablement en novembre 1827 et sont complétés vers 1830. Cette année-là, Joseph Morin réalise la maçonnerie du presbytère. En 1844, le nouveau curé, Joseph Bonenfant, y effectue des réparations qui totalisent 10 livres, 8 shillings et 6 deniers. L'année suivante, c'est la cheminée qui est refaite au coût de 14 livres.

Dans ce presbytère, on aménage une salle publique qui permet aux paroissiens de se rencontrer pour diverses réunions. Les marguilliers décident d'utiliser la partie sud de la cave pour cette salle publique. Le deuxième presbytère de Berthier-en-Bas, qui existe toujours, est vendu en 1858 à Pierre Turgeon pour la somme de 150 livres.

La propriété de l'ancien presbytère et de l'ancien cimetière passe aux mains de Pierre Turgeon. Elle appartient ensuite à la famille Angers, puis à la famille Taché qui l'habite l'été. Mes frères et moi, nous leur vendions des framboises en saison⁶⁶.

Vers 1919, l'École Apostolique Notre-Dame acquiert le presbytère et le terrain pour en faire un chalet d'été pour ses élèves. L'École apostolique Notre-Dame est ouverte à Québec le 5 septembre 1913 par l'abbé Georges Miville. À ses débuts, elle se retrouve dans une maison appartenant aux Sœurs de la Charité de Québec, près de la côte des Glacis. En 1916, cette école déménage sur la

⁶⁶ Commentaire de Robert Lavallée.

rue Saint-Louis. Elle compte une trentaine d'élèves et se fait incorporer le 9 juin 1918, sous le nom d'École Apostolique Notre-Dame. En 1920, son directeur, Arthur Douville, fait construire une petite chapelle, selon les plans de l'architecte J. Albert Larue, de Montréal, afin de commémorer la première église de Berthier-en-Bas⁶⁷. Grâce à des dons et au travail de ses élèves, Arthur Douville réussit à ériger une chapelle semblable à la première, mais plus petite. On se sert alors des pierres de l'ancienne église⁶⁸. Mais le besoin d'agrandir cette chapelle se fait très tôt sentir. On la fait donc reconstruire en suivant les plans de l'architecte René Blanchet. Mesurant 60 pieds de long, la chapelle est faite de granit provenant de Berthier-en-Bas. Le petit temple, placé sous

⁶⁷ Albert Larue est l'architecte du monastère des Pères Dominicains ou Frères Prêcheurs de Montréal.

⁶⁸ En 1924, l'École Apostolique déménage à Sillery au domaine Beauvoir. En raison des locaux trop exigus, les élèves de syntaxe et de méthode étudient au collège de Sainte-Anne. En 1929, l'École Apostolique Notre-Dame déménage à Lévis, dans l'ancien Hôtel-Dieu. Elle poursuit ses activités jusqu'à sa fermeture en 1981. L'ancien presbytère devient la propriété de l'œuvre Déziel du Collège de Lévis puis il sera vendu à un particulier. Archives de la paroisse et de la fabrique de Berthier-sur-Mer, copie d'une lettre de J. Albert Larue datée du 10 juin 1920. L'original est conservé aux archives du diocèse de Sainte-Anne-de-la-Pocatière ; Lucien Dumas. *L'École Apostolique Notre-Dame (Lévis)*. Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1931, p. 7 ; Georges-Étienne Proulx. « La résidence Déziel : une troisième vocation », *La Seigneurie de Lauzon Bulletin de la Société d'histoire régionale de Lévis*, n° 20 (hiver 1986), pp. 6-8.



le vocable de Notre-Dame-de-Liesse, est béni par le cardinal Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve, le 4 août 1936.

Au début du siècle, il existe une peinture d'environ un pied par huit pouces, représentant cette ancienne église bâtie en 1720. J'ai vu cette peinture maintes fois sur le mur nord du bureau de la fabrique, au presbytère. Je ne sais ce qu'elle est devenue⁶⁹.

En 1855, la décision de construire un nouveau presbytère, le troisième, coïncide avec celle de la construction d'une nouvelle église qu'on veut établir au centre du village. Le projet initial est d'ériger un bâtiment de 62 pieds de longueur, mais, en raison du coût des travaux, on préfère construire un presbytère de 40 pieds de longueur sur 32 pieds de largeur. Les travaux débutent en juillet 1859, grâce à des contributions volontaires, et sont achevés en 1860 par l'entrepreneur Edmond Carbonneau. Le curé Joseph Bonenfant raconte que, durant ces travaux, « l'accord parfait et la bonne intelligence » règnent chez les paroissiens. Le financement de cette construction est également assuré par les cultivateurs de Berthier-en-Bas qui acceptent de verser annuellement, pour une période de dix ans, une somme de dix shillings par arpent de terre de front qu'ils possèdent. En 1859, la paroisse compte 65 cultivateurs. Elle s'étend

⁶⁹ Commentaire de Robert Lavallée.

sur 180 arpents en superficie, et 12 arpents appartiennent alors à la famille Casault. Il faut dire que les locataires d'emplacements, les journaliers, les navigateurs et les gens de métier contribuent aussi selon leurs moyens. Plusieurs paroissiens fournissent le bois de charpente, les planches pour la couverture, les planchers et les lambris. Le coût total du presbytère se chiffre à 200 livres.

Avec les années, le presbytère a besoin d'entretien, et, en 1904, le curé Robert Lagueux fait installer un chauffage à eau chaude, au coût de 495 \$. En 1926, des réparations sont entreprises au coût de 3551,32 \$ et, pendant leur exécution, le curé J.-Omer Fortin réside à la demeure d'Edmond Boutin.

Près du presbytère, d'autres travaux sont entrepris, et, le 8 mars 1942, on décide de démolir l'ancienne grange du curé et les dépendances pour bâtir un hangar de 60 pieds de longueur sur 30 pieds de largeur, plus à l'ouest et plus près de l'actuel presbytère. Mais, lors d'une assemblée, le 25 avril 1948, il est décidé de transformer le hangar de la cure en salle paroissiale. Les travaux sont alors dirigés par le curé Jean-Baptiste Bélanger⁷⁰. Les frais encourus sont payés par

⁷⁰ Le curé Jean-Baptiste Bélanger décède le 8 janvier 1959, âgé de 63 ans. Il souffre de troubles cardiaques depuis longtemps, mais rien ne laissait présager une disparition aussi rapide. Il est inhumé au milieu du cimetière paroissial, dans un lot réservé pour l'inhumation des prêtres. Ce curé sera très regretté des paroissiens de qui il a su se faire aimer.



souscription volontaire et la fabrique reste propriétaire de la nouvelle salle paroissiale.

D'autres travaux sont effectués sur le terrain de la fabrique. Le 19 février 1956, celle-ci permet à la municipalité d'installer, sur son terrain à l'ouest du presbytère, un réservoir d'eau pour combattre les incendies. En 1965, les marguilliers vendent le haut de la terre de la fabrique à Antoine Guillemette pour la somme de 1400 \$.

◆ LE CIMETIÈRE

En 1859, la fabrique doit déménager l'ancien cimetière et, par conséquent, les défunts enterrés sous la vieille église. Dans les années qui suivent, il semble que l'on continue à enterrer les notables sous l'église. Le prix des fosses est de 6 louis et 5 shillings et ce prix est de moitié pour les enfants qui n'ont pas encore fait leur première communion. Pour ceux qui n'habitent plus la paroisse depuis un an, le prix est de 10 louis.

Le 29 mai 1864, les marguilliers présentent une requête à l'archevêque et au juge du comté de Montmagny, Félix-Odilon Gauthier, pour obtenir l'autorisation d'exhumer les corps de l'ancien cimetière et sous l'ancienne église pour les inhumer dans le nouveau cimetière situé au nord de l'église, ou sous la nouvelle église. Ils obtiennent cette autorisation au mois

de juin de la même année et les travaux sont faits rapidement, par corvée.

◆ **LE CONSTABLE**

Pour empêcher tout désordre à l'extérieur comme à l'intérieur de l'église, la fabrique engage un premier constable, le 13 janvier 1861, au salaire de 5 louis par année. Cette année-là, il s'agit de Jean Isai Pruneau. Les comptes de la fabrique nous montrent que le salaire du constable augmente graduellement avec les années. En 1881, le constable Charles Langlois reçoit un salaire de 12 \$ par année. En 1883, ce salaire est de 14 \$. Quatre années plus tard, il passe à 15 \$ pour atteindre, en 1951, une somme de 60 \$ par année.

◆ **LE BEDEAU OU LE SACRISTAIN**

Dans la fabrique, le bedeau, ou sacristain, occupe une place importante : il veille à l'entretien de l'église, du presbytère, du cimetière et de la propriété de la fabrique. Le salaire du bedeau n'est pas excessif. Cependant, celui-ci profite d'autres revenus qui l'aident à vivre, comme ceux recueillis lors de la quête faite à la suite de la visite pastorale du curé. Le bedeau est aussi le fermier de la fabrique. Il reçoit quelques petits casuels lors des services, des baptêmes et des mariages. Cependant, il doit creuser les fosses du cimetière gratuitement.



Personne ne peut s'enrichir en exerçant le métier de bedeau. En 1872, le salaire du bedeau Louis Fortier est de 30 \$ par année, plus les avantages dits ordinaires. Le 2 décembre 1876, on engage le bedeau Elzéar Pelletier au salaire de 30 \$ par année. Après le départ du curé Joseph Bonenfant, en 1879, le bedeau reçoit une augmentation de salaire considérable, lequel passe de 30 \$ à 84 \$ par année, plus les avantages ordinaires. En 1883, le salaire du bedeau est fixé à 100 \$ par année. Sept ans plus tard, ce salaire est de 125 \$. En 1907, le bedeau reçoit 150 \$ pour atteindre, en 1917, la somme de 240 \$. En 1955, le salaire du sacristain est augmenté à 1200 \$ pour un an.

Voici quelques notes sur le sacristain Edmond Boucher. Après avoir occupé son poste pendant plusieurs années, il décède en octobre 1928 à la suite de circonstances particulières. On retrouve son corps dans un fossé le long de la route. La fabrique lui accorde un service solennel en reconnaissance de ses 36 années au service de l'église.

**LA LISTE DES CURÉS
DE BERTHIER-EN-BAS**

1. *Pierre Leclair, de 1722 à 1726*
2. *J.-B. François Grenet, de 1726 à 1736*
3. *Pierre Leclair, de 1736 à 1739*
4. *Louis-Bernard Castonguay, de 1739 à 1741*
5. *Roger-Chrétien Lechasseur, de 1741 à 1742*
6. *André Jorian, de 1742 à 1748*
7. *Thomas Blondeau, de 1749 à 1761*
8. *Jean-Baptiste Gatién, de 1762 à 1764*
9. *André Lacroix, l'année 1765*
10. *Pierre Laurent Bédard, l'année 1766*
11. *Jean-Laurent Parent, de 1766 à 1769*
12. *Charles Garault-Saint-Onge, de 1769 à 1770*
13. *Pierre-Laurent Bédard, de 1770 à 1783*
14. *Charles Garault-Saint-Onge, de 1783 à 1785*
15. *Pierre-Laurent Bédard, de 1785 à 1786*
16. *Robert de la Pommeraye, de 1786 à 1787*
17. *Chs.-J. Lefebvre-Duchouquet, de 1787 à 1788*
18. *Paul-Louis Landriaux, de 1788 à 1801*
19. *Chs.-J. Lefebvre-Duchouquet, de 1801 à 1805*
20. *Thomas Maguire, de 1805 à 1806*
21. *Pierre-Laurent Bédard, de 1806 à 1810*
22. *Jos.-Marie Vézina, de 1810 à 1811*
23. *Urbain Orfroy, de 1811 à 1812*
24. *Hubert Cornelier, de 1812 à 1815*
25. *Amable Pichard, de 1815 à 1819*
26. *Urbain Orfroy, (curé de Saint-Vallier),
de 1820 à 1822*



27. *Jos.-Antoine Cécil, de 1822 à 1826*
28. *Chs.-Joseph Primeaux, de 1826 à 1832*
29. *Jean-Marie Madran, de 1832 à 1834*
30. *Pierre Villeneuve, de 1834 à 1837*
31. *Louis Raby, de 1837 à 1838*
32. *Jos.-Antoine Cécil, de 1838 à 1840*
33. *François-Hilaire Bellisle, de 1840 à 1841*
34. *Paul Pouliot, de 1841 à 1843*
35. *Joseph Bonenfant, de 1843 à 1879*
36. *Charles Bacon, de 1879 à 1881*
37. *Jules Mailley, de 1881 à 1884*
38. *Maxime Hudon, de 1884 à 1896*
39. *Jos.-Fernand Dupuis, de 1896 à 1903*
40. *Philippe-Auguste-Robert Lagueux, de 1903 à 1907*
41. *Pierre-Philius Leclerc, de 1907 à 1911*
42. *Chs.-Clément Lévesque, de 1911 à 1922*
43. *J. Omer Fortin, de 1922 à 1934*
44. *J. Hermyle Barabé, de 1934 à 1942*
45. *J.-Baptiste Bélanger, de 1942 à 1959*
46. *Gérard Gariépy, de 1959 à 1970*
47. *Gérard Labbé, de 1970 à 1974*
48. *Alban Lord, de 1974 à 1992*
49. *Marcel Lainesse, de 1992 à*

◆ LES COMPTES DE LA FABRIQUE

Les livres de comptes et de délibérations des marguilliers fournissent une quantité impressionnante d'informations sur l'histoire de la paroisse et de la fabrique. On y apprend comment on gère une fabrique. Dans ces livres, on retrouve le détail des revenus et des dépenses, les résolutions des marguilliers et des renseignements sur les marguilliers et les syndics chargés d'entreprendre des travaux à l'église.

Voici comment se présentent les comptes de la fabrique pour différentes années. En 1839, la recette de la fabrique est de 82 livres, 19 shillings et 10½ deniers. Cette année-là, les dépenses s'élèvent à 47 livres et 1 denier. Elles totalisent le salaire du bedeau, 7 livres et 10 shillings ; le salaire des femmes chargées du lavage des vêtements, 5 livres ; les dépenses diverses de l'école, 6 livres, 17 shillings et 6 deniers. La même année, le surplus accumulé dans le coffre-fort est de 119 livres, 15 shillings et 13 deniers. En 1843, les dépenses extraordinaires suivantes sont approuvées : pour l'achat d'un ornement violet : 9 livres, 12 shillings et 8 deniers ; pour une robe de bedeau : 3 livres, 15 shillings et 4 deniers ; pour un nouveau tabernacle : 50 livres. En 1849, le curé Joseph Bonenfant achète un ciboire au coût de 7 livres sterling et 10 sols.

Quand on analyse les comptes de la fabrique, on s'aperçoit de la diversité des monnaies utilisées. Avant l'adoption d'une première monnaie canadienne en 1858,



On utilise toutes sortes de pièces de monnaie. Durant le Régime français, la livre, le sol et le denier sont les plus utilisés. En 1719, la métropole française abolit la monnaie de cartes et, dans les années suivantes, la Compagnie des Indes occidentales introduit une très grande quantité de pièces en argent pur, frappées et émises au taux surévalué d'une livre⁷¹. Au XIX^e siècle, on utilise le plus souvent la livre, le penny et le shilling. Ce n'est qu'à partir de 1872, à Berthier-en-Bas, qu'on commence à utiliser les dollars.

En 1882, le vin de messe coûte 2 dollars le gallon. On peut faire dire une messe basse pour la modique somme de 25 sous.

Les comptes des marguilliers montrent que le coût des sépultures n'est pas le même pour tous. Il varie probablement en fonction de la profession qu'on exerce, de 5 shillings et 10 deniers à 1 livre et 19 shillings.

Le 30 avril 1882, les marguilliers décident d'entreprendre les démarches nécessaires pour inscrire la paroisse à l'Assurance mutuelle des fabriques. Benjamin Roy et le curé Jules Mailley sont alors chargés d'agir comme experts pour évaluer l'église, la sacristie et le presbytère. L'église est évaluée à 10 000 \$, la sacristie, à 2000 \$ et le presbytère, à 3000 \$. Le 7 mai 1882, il

⁷¹ Je remercie la Société numismatique de Québec et Claude Bernard pour ces informations.

est résolu d'assurer l'église pour 7000 \$, la sacristie pour 1000 \$ et le presbytère pour 2000 \$.

En 1917, au cours de sa visite pastorale, M^{gr} Paul-Eugène Roy recommande à la fabrique d'acquérir un coffre-fort. La fabrique de Berthier-en-Bas possède en effet des registres datant de 1710 et d'autres pièces qu'il serait malheureux de perdre. Il constate aussi que la rente des bancs ne rapporte pas suffisamment.

La fabrique contribue également à certaines œuvres. Le 28 septembre 1948, elle souscrit un montant de 100 \$ pour l'Université Laval.

En 1962, Robert Després, de Montmagny, est chargé d'estimer la valeur actuelle de l'église et le coût de son remplacement. D'après son rapport, la valeur de l'église est de 185 000 \$ et le coût de remplacement serait de 325 000 \$. Les marguilliers acceptent donc de porter le montant des assurances à 80 % du coût total de remplacement.

◆ LA DETTE DE LA FABRIQUE

Pour réaliser d'importants travaux de réparation ou pour construire un nouveau temple, les fabriques n'ont pas le choix de s'endetter. Voici quelques notes tirées des registres des comptes des marguilliers. En 1872, la fabrique a une reconnaissance de dette de 2950 \$ à 6 % d'intérêt. Les créanciers sont : Jean-Baptiste Talbot



(400 \$), Georges Roy (1100 \$) et Narcisse Blais (1450 \$). En 1875, le capital prêté par Jean-Baptiste Talbot lui est rendu. Cette année-là, le capitaine Narcisse Blais acquiert une créance de Georges Roy et reste le seul créancier de la fabrique pour la somme de 2 50 \$ à 6 % d'intérêt annuel.

Avec les réparations et les ajouts apportés à l'église, la dette de la fabrique augmente nécessairement. Après l'achat d'une fournaise, en 1899, elle passe à 4325 \$. Mais, en 1908, la fabrique réussit à la réduire à 3435 \$. Les travaux de rénovation exécutés à l'église en 1911, hausse la dette de la fabrique à 4628,82 \$. Enfin ce montant grimpe à 10 250 \$ en 1916, pour redescendre à 4900 \$ en 1929.

Lors de sa visite pastorale, le 8 juin 1913, M^{gr} Paul-Eugène Roy constate que, depuis 1909, la fabrique a fait des dépenses extraordinaires pour environ 2800 \$. Il conseille alors aux marguilliers de décharger les syndics, d'assurer eux-mêmes la tâche de retirer la répartition et de payer la dette. Il félicite alors les paroissiens pour la restauration de leur église, de même que pour l'ordre parfait qui règne dans les affaires de la fabrique.

En 1958, la dette subsistante de la fabrique se chiffre à 4562,49 \$. Un an plus tard, ce montant descend à 614,56 \$. En 1964, la dette de la fabrique est éteinte ; il y a même en banque un surplus de 5418,25 \$.

◆ **LES QUÊTES**

Au cours des ans, les quêtes rapportent un revenu complémentaire à la fabrique. Voici le détail de certaines d'entre elles. En 1880, la quête du dimanche donne 37,63 \$ pour l'année. Celle de l'Enfant-Jésus, faite à l'occasion de la visite paroissiale, rapporte 140,37 \$. En 1916, la quête dominicale se chiffre, pour l'année, à 34,50 \$, et celle de l'Enfant-Jésus, à 80,50 \$. En 1929, la quête des dimanches et de l'Enfant-Jésus totalise 516,49 \$. En 1964, la quête rapporte 4513,73 \$.

◆ **JOSEPH BONENFANT**
curé de Berthier-en-Bas

Joseph Bonenfant est le curé qui exerce le plus long ministère à Berthier-en-Bas. Né le 19 mars 1812, du mariage de Vincent Bonenfant et de Marie Moreau, Joseph Bonenfant poursuit ses études à Québec avant d'être ordonné prêtre le 17 septembre 1837. Il est assistant-directeur des élèves au Séminaire de Québec jusqu'en 1840. Cette année-là, on le nomme vicaire à la Cathédrale de Québec puis curé de Sainte-Anne-de-Beaupré de 1841 à 1843. Il accepte la cure de Notre-Dame-de-l'Assomption-de-Bellechasse en 1843 où il exercera son ministère jusqu'en 1879. Six ans après son arrivée à Berthier-en-Bas, M^{gr} Joseph Signay lui demande d'administrer religieusement la mission du Labrador (Côte-Nord). Malgré certaines réticences, Joseph Bonenfant accepte de desservir cette région en



1849. Il est le deuxième prêtre à desservir le Labrador inférieur, c'est-à-dire, le territoire entre Natashquan et Blanc-Sablon.

Après son expérience de missionnaire au Labrador, Joseph Bonenfant conserve la cure de Notre-Dame-de-l'Assomption-de-Bellechasse. Malgré sa sévérité, ce curé est non seulement respecté mais aimé et très estimé. Il s'est même acquis une réputation de thaumaturge, tant il inspire confiance aux malades. Il relève leur moral, et la tradition attribue à ses prières la guérison de certains malades. Après 36 ans de ministère, il se retire à Berthier-en-Bas, dans une maison qu'il acquiert à l'ouest du village. Le curé Bonenfant décède le 3 septembre 1882.

Voici l'acte de sa sépulture présidée par M^{gr} Elzéar-Alexandre Taschereau. « Le 7 septembre 1882, nous soussigné, archevêque de Québec, avons inhumé dans l'église de cette paroisse, du côté de l'épître, le corps de Joseph Bonenfant, ancien curé de Berthier-en-Bas, décédé dans la paix du Seigneur, le 3 septembre dernier, âgé de 71 ans. Étaient présents : MM. [Frédéric] Oliva, curé de St-François, [J.A.] Rainville, curé de St-Vallier [Jean-François-Léon] Rousseau, curé de St-Thomas, [Narcisse] Beaubien, curé de St-Pierre, [Jules] Mailley, curé de Berthier-en-Bas et un grand nombre d'autres prêtres du diocèse. Signé : Elzéar-Alexandre, archevêque de Québec⁷². »

⁷² Cette citation provient du registre des baptêmes, mariages et sépultures, de 1872 à 1884.

Par testament, Joseph Bonenfant fait don à la fabrique d'une somme de 1200 \$ et demande qu'on célèbre deux messes par année pour le repos de son âme. Le conseil de fabrique accepte ce don et, en témoignage de reconnaissance, renonce aux droits qui lui sont accordés par le tarif des sépultures. L'église conservera les ornements de deuil durant quinze jours.

◆ **SOUVENIRS ET PROPOS SUR
l'abbé Ariste Blais et
l'abbé Maxime Hudon**

En 1910, une cérémonie mémorable en l'église paroissiale m'a laissé une profonde impression, malgré ma jeunesse : celle de la première messe célébrée par l'abbé Ariste Blais. Ce prêtre, nouvellement ordonné, était le fils du capitaine Joseph Blais et le frère cadet du père Albert Blais des pères de Sainte-Croix et de l'abbé Philippe, professeur au Séminaire de Québec. Lors de cette cérémonie, M^{gr} Adolphe Paquet prononce le sermon. Ma mère, dont le désir le plus grand et l'objet de ses prières était d'avoir un fils prêtre, m'avait amené à la cérémonie, malgré mon jeune âge⁷³.

L'abbé Maxime Hudon est né à Saint-Denis-de-Kamouraska, le 19 décembre 1841. Il est le fils de Maxime Hudon et de Rosalie Lavoie. Il fait ses études

⁷³ Commentaire de Robert Lavallée



au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, puis à Rimouski, à Nicolet et à Québec. Ordonné à Mont-Carmel (Kamouraska), le 11 juillet 1869, il est professeur au Collège de Sainte-Anne, de 1869 à 1870, et vicaire à Rivière-Ouelle. Après avoir exercé le ministère à Saint-Narcisse-de-Beaurivage, de 1877 à 1884, il devient curé de Berthier-en-Bas de 1884 à 1896. En 1896, il donne sa démission pour des raisons de santé. Il est alors remplacé par l'abbé Fernand Dupuis, lequel deviendra curé de Plessisville et prélat. L'abbé Hudon se retire dans une maison de Berthier-en-Bas qu'il acquiert près de l'église et il y réside durant 16 ans. Sa sœur prend soin de son ménage. Il mène une vie digne et retirée, ne sortant guère que pour prier dans son jardin ou à l'église et consacre ses loisirs à la poésie. En 1907, il publie *Sentiments et souvenirs*, un recueil de poèmes plutôt profanes, dans lesquels il chante les beautés de la nature. Avec le temps, sa santé plutôt chancelante se détériore et, le 6 octobre 1914, à l'âge de soixante-douze ans et neuf mois, il rend l'âme. Maxime Hudon est inhumé au milieu du cimetière, là où s'élève la grande croix et où se trouve le lot réservé à la sépulture des prêtres.

◆ LES MARGUILLIERS DE LA PAROISSE

On sait peu de choses sur les premiers marguilliers de la paroisse. Le premier est Pierre Buteau, en 1710. Dans les livres de comptes et de délibérations de la fabrique, on retrouve des informations sur l'élection des

marguilliers et sur les marguilliers en charge d'administrer la fabrique. En 1764, les marguilliers de la paroisse sont : le marchand Louis Dunière, Gabriel Blouin, Augustin Mercier, Pierre Mercier, François Chrétien et Gabriel Blouin, fils.

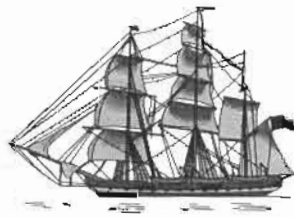
**LISTE DES MARGUILLIERS ÉLUS
À BERTHIER-EN-BAS**

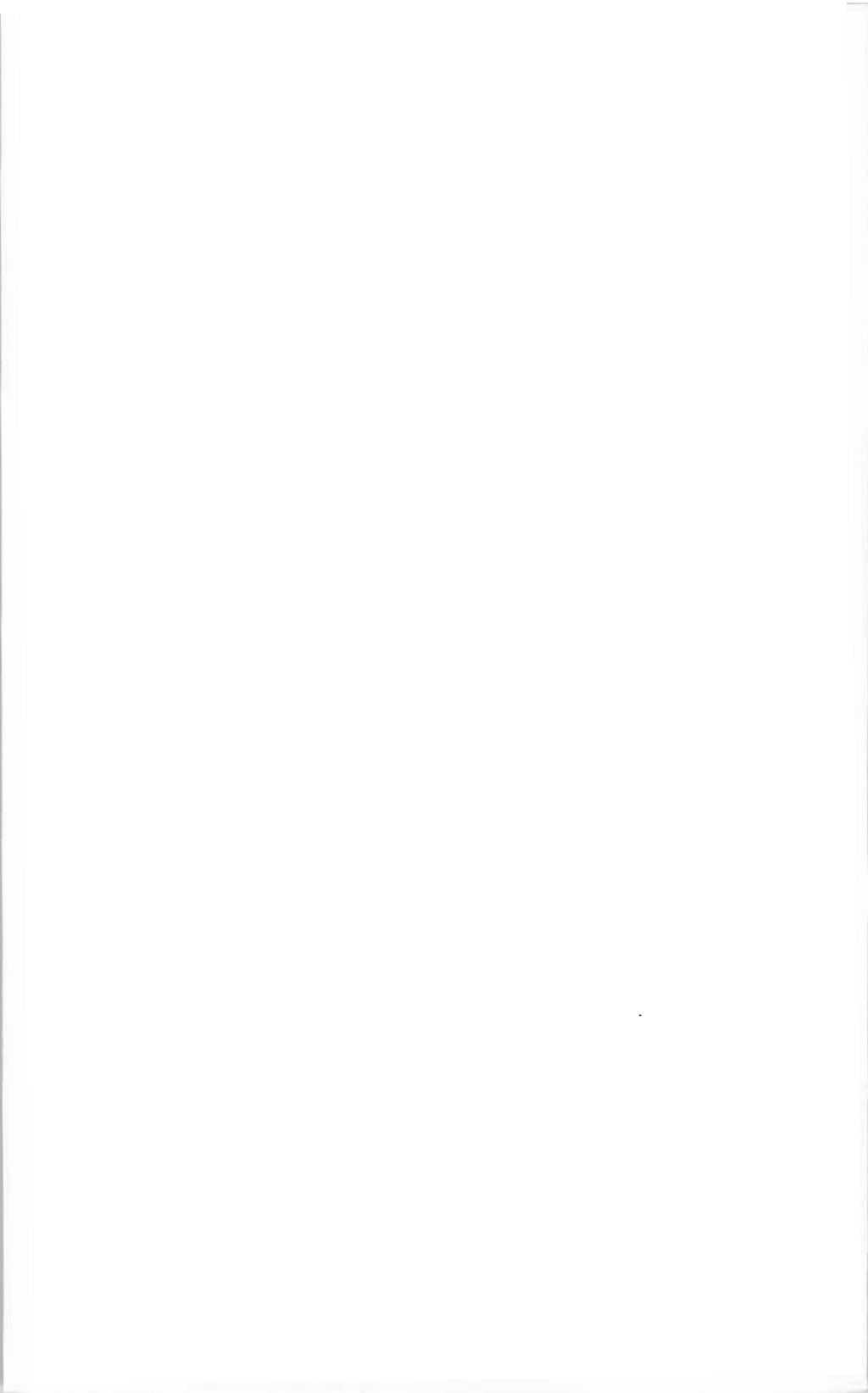
1844 Étienne Mercier	1863 Louis Mercier
1845 Augustin Buteau	1864 Jean-Baptiste Talbot
1846 Jean Hoffman	1865 Ludger Lemieux
1847 David Roy	1866 Étienne Mercier
1848 Thomas Coulombe	1867 Xavier Guillemette
1849 Charles Bouffard	1868 Olivier Bilodeau
1850 Michel Guillemette	1869 Félix Fortin
1851 Étienne Dion	1870 Nazaire Guillemette
1852 Olivier Carbonneau	1871 Antoine Gagnon
1853 Thomas Dion	1872 Édouard Mercier
1854 Antoine Blais	1873 Joseph Carbonneau
1855 Simon Lessard	1874 Samuel Gaumont
1856 Augustin Mercier	1875 Nazaire Blais
1857 Xavier Hoffman	1876 Sam. Guillemette
1858 Jean Beaudoin	1877 Charles Lavallée
1859 Augustin Blais	1878 Romain Corriveau
1860 Édouard Mercier et Joseph Mercier	1879 J. B. Carbonneau
1861 Augustin Lessard	1880 J. B. Guillemette
1862 Benjamin Roy	1881 Fabien Chrétien
	1882 Elzéar Hoffman



1883 <i>Joseph Mercier</i>	1912 <i>Joseph Aubert</i>
1884 <i>Léandre Blais</i>	1913 <i>Joseph Blouin</i>
1885 <i>Charles Bouffard</i>	1914 <i>Joseph Talbot</i>
1886 <i>Adolphe Blais</i>	1915 <i>Omer Carbonneau</i>
1887 <i>Jean-Baptiste Mercier</i>	1916 <i>Urbain Roy</i>
1888 <i>Cyprien Gaumond</i>	1917 <i>John Gagné</i>
1889 <i>Jean-Baptiste Lessard</i>	1918 <i>Aristide Guillemette</i>
1890 <i>Narcisse Blais</i>	1919 <i>Joseph Gaumond</i>
1891 <i>Geo. Guillemette</i>	1920 <i>Anselme Gagné</i>
1892 <i>Théophile Blouin</i>	1921 <i>Joseph Bouffard</i>
1893 <i>Olivier Carbonneau</i>	1922 <i>Hilaire Lemieux</i>
1894 <i>Xavier Coulombe</i>	1923 <i>Ovide Blouin</i>
1895 <i>Joseph Bélanger</i>	1924 <i>Eugène Guillemette</i>
1896 <i>Napoléon Bilodeau</i>	1925 <i>Samuel Gaumond</i>
1897 <i>Joseph Lessard</i>	1926 <i>Eugène Mercier</i>
1898 <i>Alfred Blais</i>	1927 <i>Hilaire Carbonneau</i>
1899 <i>Godefroy Laflamme</i>	1928 <i>Pierre Bilodeau</i>
1900 <i>Norbert Blais</i>	1929 <i>Alphonse Hoffman</i>
1901 <i>Édouard Mercier</i>	1930 <i>Évariste Hoffman</i>
1902 <i>Elzéar Boucher</i>	1931 <i>Alexandre Mercier</i>
1903 <i>Alfred Dumas</i>	1932 <i>Émile Galibois</i>
1904 <i>Alphonse Lemieux</i>	1933 <i>Joseph Coulombe</i>
1905 <i>Joseph Gagnon</i>	1934 <i>Edmond Mercier</i>
1906 <i>Ignace Hébert</i>	1935 <i>Alphonse Mercier</i>
1907 <i>Alfred Roy</i>	1936 <i>Ovila Clavet</i>
1908 <i>Johrny Lavallée</i>	1937 <i>Louis Beaulieu</i>
1909 <i>Alfred Blais</i>	1938 <i>Hector Buteau</i>
1910 <i>Joseph Bilodeau</i>	1939 <i>Arthur Galibois</i>
1911 <i>Georges Roy</i>	1940 <i>Léopold Lemieux</i>
	1941 <i>Eliud Hoffman</i>
	1942 <i>Albert Bilodeau</i>

1943 <i>Thomas Blais</i>	1954 <i>Roméo Blais</i>
1944 <i>Joseph Pelletier</i>	1955 <i>Joseph Lessard</i>
1945 <i>Rosario Bilodeau</i>	1956 <i>Élisée Dufour</i>
1946 <i>Arthur Lacroix</i>	1957 <i>Roland Lemieux</i>
1947 <i>Maurice Talbot</i>	1958 <i>André Laterreur</i>
1948 <i>Georges Dufour</i>	1959 <i>Rosaire Barabé</i>
1949 <i>Ludger Roy</i> <i>et Joseph Lessard</i>	1960 <i>Chs.-H. Pelletier</i>
1950 <i>Henri Coulombe</i>	1961 <i>Gilles-H.</i> <i>Lamontagne</i>
1951 <i>Armand Roy</i>	1962 <i>Robert Bossé</i>
1952 <i>Delphis Guillemette</i>	1963 <i>Raymond Blais</i>
1953 <i>Télesphore</i> <i>Laverdière</i>	1964 <i>François Fleury</i>







*La famille de Johnny Blais
et d'Alexandrine Talbot vers 1910.*



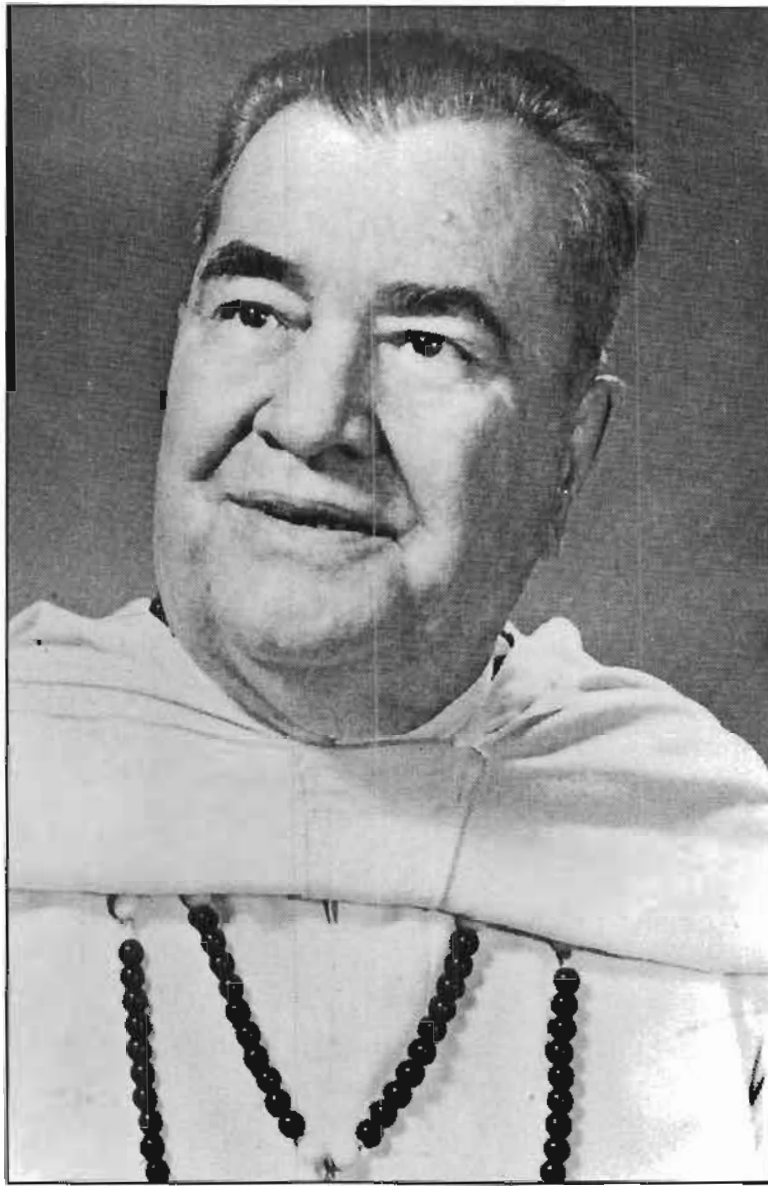
*Sœur Sainte-Blandine
et deux petites filles du village.*



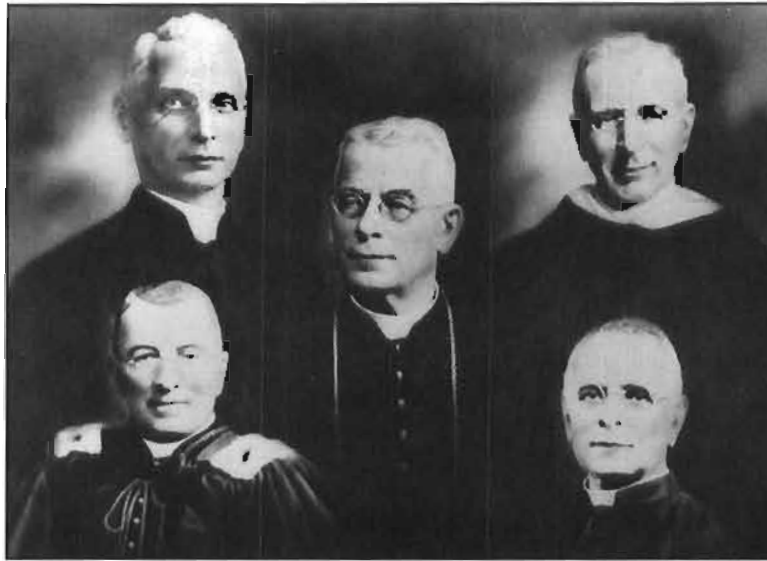
Le couvent de Berthier-sur-Mer, ca 1920.



Classes dirigées par les religieuses en 1911.



*M. Robert Lavallée, Père blanc,
auteur de la Petite histoire de Berthier-sur-Mer.*



*Les cinq frères Roy, vers 1922.
1^{re} rangée de gauche à droite :
M^{gr} Camille Roy, Alexandre Roy ;
2^e rangée de gauche à droite : M^{gr} Philius Roy,
Paul-Eugène Roy, père Arsène Roy.*



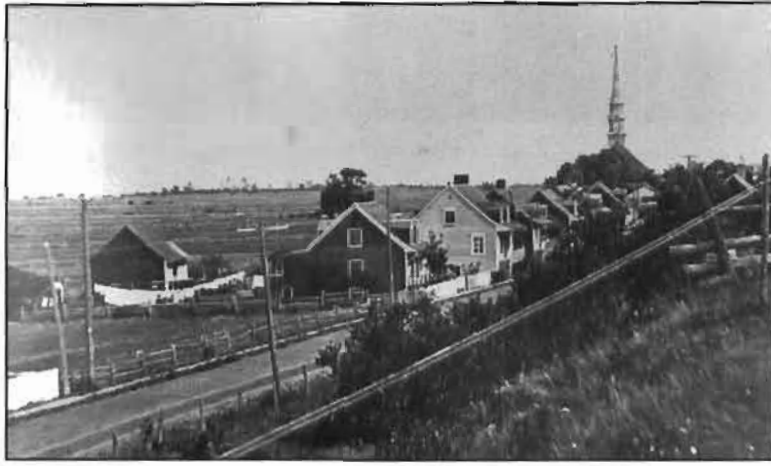
*Enterrement de M. le curé Bilodeau,
décédé le 14 juillet 1952.*



*Vue du village (centre).
Magasin général de M. Jos Hoffman, 1940.*



Vue du village, 1954.



Vue du village, côté ouest, 1930.



Vue du village, côté est.



*L'Hôtel Joffre (propriétaire M. Jos Labadie).
Hôtel-restaurant de 1910 – 1936.
Les propriétaires et les touristes.*



*Le « petit Eaton », magasin de trouvaillles, vers 1920.
Maintenant c'est la maison de M. Léo Dumais.*



*Le temps des foins
chez M. Camille Morency, vers 1940.*



*Une scène campagnarde
de Berthier-sur-Mer.*



*M. Oscar Morency
transporte le lait avec son chien.*



*Le transport du bois, en 1956.
MM. Bertrand, Ubald et Raynald Galibois.*

La vie à Berthier-en-Bas

◆ LA MICAMIE

LES navigateurs sont très présents dans l'histoire de Berthier-en-Bas. Ils résident surtout dans la partie ouest de la paroisse, y formant une sorte de village de marins. On y mène, dit-on, une vie très joyeuse, surtout en hiver, dans ce petit coin appelé la Micamie.

Plusieurs de ces anciens marins possèdent des chaloupes grées d'un petit mât amovible portant une voile triangulaire, du modèle nommé « en patte de chien ». Qu'elles sont belles à voir ces petites embarcations quand elles glissent gracieusement sur l'eau, dans l'anse, à marée haute, pour aller pêcher le bar au bout de la pointe Rouge ou près des Islets.

À Berthier-en-Bas, il ne manque pas de braves qui traversent le fleuve pour aller pêcher entre l'Île d'Orléans et l'Île Madame. Il y a là un endroit fameux appelé « le



boeux », renommé, dit-on, pour les prises magnifiques qu'on peut y faire. Cet endroit n'est pas touché, semble-t-il, par la pollution qui gagne de plus en plus les cours d'eau en ce XX^e siècle. Plusieurs profitent des expéditions de pêche dans ces îles pour visiter parents et amis à Saint-François de l'île d'Orléans. À l'automne, on en profite pour rapporter une bonne provision de pommes toujours succulentes.

Vers la fin du XIX^e siècle, durant l'hiver, après avoir tout mis en ordre et fait des provisions, les marins de Berthier-en-Bas profitent de loisirs de toutes sortes. À l'occasion, ils organisent des veillées où les anciennes danses carrées et les « reels » écossais ont leurs fervents, soutenus par plusieurs violoneux. Le « swing and back ease » devient après déformation : « swing la bacaise dans l'coin d'la boîte à bois », transposition acceptée un peu partout. Le soir on joue aux cartes et on gage des pommes, des noisettes, des glands et même des allumettes. Les plus vieux sont de fameux joueurs de dames difficiles à battre. Tous ces divertissements sont arrosés d'un peu de « Miquelon » ou de « bagosse » de fabrication locale⁷⁴. Cependant, à Berthier-en-Bas, on ne trouve pas d'ivrognes ; loin de moi l'idée même de le suggérer. Personne n'a la réputation de « cracher dedans », comme on dit, et si certaines

⁷⁴ Le Miquelon est une eau-de-vie importée illégalement des îles Saint-Pierre-et-Miquelon. La bagosse, c'est probablement de l'alcool distillé localement.

personnes s'échauffent un peu, tout reste ordinairement dans des limites acceptables.

Les conteurs d'histoires, plus ou moins véridiques, sont nombreux à Berthier-en-Bas. Certains membres des familles Bilodeau, Morency et Beaulieu brillent particulièrement dans cet art. Parmi les Beaulieu, il y a Angéla Beaulieu qui habitait la maison occupée en 1973 par Roméo Blais. Elle meurt presque centenaire, vers 1915. Un membre de cette famille, Johnny, chasseur de profession sur la Côte-Nord, y va un peu fort, dit-on. Il a la réputation d'être le plus grand menteur de la Micamie et des environs. Néanmoins, Johnny est un honnête homme. Je m'en voudrais de porter atteinte à sa réputation, d'autant plus qu'il est le frère de ma grand-mère paternelle⁷⁵.

◆ LES INDUSTRIES DE BERTHIER-EN-BAS

Le mot industrie est peut-être un peu exagéré. Tout de même, la population de notre paroisse a toujours été industrielle et n'a jamais eu peur du travail. Combinée à l'élevage, l'agriculture constitue la principale source de subsistance des Berthelets. Au bas de la pointe de Bellechasse, le sol est fertile. À Berthier-en-Bas, il se cultive un excellent blé et d'autres céréales comme le seigle. Quand le blé se fait plus rare, on utilise le seigle pour faire

⁷⁵ Commentaire de Robert Lavallée.



de la farine. Les maîtresses de maison boulangent elles-mêmes le pain de la famille. Au début du siècle, plusieurs continuent à fabriquer leur pain de ménage. Les fours à pain de cette époque sont maintenant disparus. Le sarrasin est aussi cultivé. On l'emploie pour faire d'excellentes galettes qui, dégustées avec du sirop d'érable, sont un régal.

Vers la fin du XIX^e siècle, l'industrie laitière occupe une place importante. Les fermes de Berthier-en-Bas produisent le lait nécessaire à la fabrication de la crème et du beurre. On voit apparaître une fromagerie, puis, un peu plus tard, une beurrerie, dirigée entre autres par Onésiphore Boucher. Après la disparition de cette beurrerie, le bâtiment qui l'abrite est transformé en résidence, puis, habité par Philippe Tanguay. En 1917, un dénommé Simard ouvre une nouvelle beurrerie.

Le lin est cultivé par tous. Je me souviens des dernières cultures de cette plante. À l'époque de mon enfance, ma mère parlait souvent des assemblées joyeuses entre voisins, où l'on faisait le décorticage de la fibre de lin. Il m'est arrivé de voir ces machines utilisées pour broyer le lin, machines appelées « brayeuses⁷⁶ ».

⁷⁶ Commentaire de Robert Lavallée.

Chaque fermier possède aussi un troupeau de moutons qui fournit la laine. Tout comme le lin, la laine filée par les femmes, puis tissée, sert à la confection de vêtements chauds. Pour les dimanches et les jours fériés, on se procure, en ville, des étoffes plus fines et même des habits.

◆ LA CULTURE DES PETITS FRUITS

À Berthier-en-Bas, comme dans plusieurs paroisses de la Côte-du-Sud, chaque terre possède un verger. On y récolte des pommes, des prunes et des cerises en bonne quantité. Au début du siècle, on remarque encore des restes de ces anciens vergers. Ils ne sont plus entretenus. Seuls les pommiers subsistent malgré l'effet nuisible de certains insectes. Quand on les exploite, le surplus des récoltes est amené en ville et la vente procure un peu d'argent. Il faut remarquer que la culture des petits fruits est l'une des caractéristiques de l'agriculture de la Côte-du-Sud⁷⁷. Entre 1931 et 1951, la culture de la pomme connaît une croissance remarquable. Il en est ainsi pour la fraise. Par contre, la culture des prunes connaît des revers malgré un réel potentiel dans la région⁷⁸.

⁷⁷ Pour en savoir davantage, on pourra lire avec profit l'article de Paul-Louis Martin, « Une histoire de fruits, sur les traces des saveurs anciennes dans l'est du Québec », dans *Cap-aux-Diamants*, n° 46 (été 1996), pp. 10-14.

⁷⁸ LABERGE, Alain. *Op.cit.*, p. 411. VOIR NOTE RÉFÉRENCE.



◆ MÉDECINE ET SAVOIR POPULAIRE

On dit que les gens de Berthier-en-Bas consultent rarement les médecins. En fait, certains habitants utilisent de simples racines et des plantes médicinales pour se guérir de certains maux. Il semble que ce soient les femmes qui en sachent le plus sur les vertus curatives de ces plantes. En étudiant la botanique, je fus fort étonné de trouver que les noms et les propriétés des plantes, dont ma mère me parlait et faisait usage, étaient exacts. Au cours de sa jeunesse, elle a appris de sa tante et de ses voisines une foule de choses sur la médecine populaire⁷⁹.

◆ LA PÊCHE

Depuis le début du peuplement, la pêche constitue un revenu d'appoint pour les cultivateurs. Cependant, au début du XIX^e siècle, la pêche devient une véritable manne pour les navigateurs et ceux qui possèdent des embarcations. Plusieurs cultivateurs pêchent l'anguille. D'ailleurs, le phénomène n'est pas unique à Berthier-en-Bas : on la pêche partout sur la Côte-du-Sud. À la fin de l'été et au début de l'automne, les prises sont importantes et procurent un bon revenu. À l'aide de piquets enfoncés dans le sol, on installe une pêche en fascines (un filet fait en broche) qui oblige l'anguille à se diriger vers un coffre. Les prises se font lors des hautes marées d'automne. Trois

⁷⁹ Commentaire de Robert Lavallée.

heures après la marée haute, les pêcheurs commencent à visiter les coffres et ramènent leurs prises aussi vite que possible, pour éviter de perdre leur pêche avec le retour de la marée⁸⁰. En période favorable, on peut prendre, dans les filets ou les coffres, des centaines d'anguilles. En plus de l'anguille, on trouve maintes espèces de poissons : l'alose, le poisson blanc, l'esturgeon et la sardine. Notons que la pêche commerciale de l'anguille en amont de Rivière-Ouelle est actuellement interdite, en raison de la pollution.

Dans le bas de la paroisse, sur les bancs de sable éloignés du rivage, plusieurs pratiquent la pêche au gros esturgeon. Je ne saurais nommer tous ceux qui se livrent à cette pêche ; il n'est pas rare de lever des esturgeons de 100 livres et plus. Cette pêche ne se fait pas sans danger. Trois membres de la famille Lessard ont perdu la vie lors d'une telle pêche : il s'agit de John, Téléphore et Ernest, fils d'Alphonse Lessard. Notons que les principaux pêcheurs d'esturgeon appartiennent aux familles Guillemette et Lessard.

◆ LES GENS DE MÉTIER

Au XIX^e siècle, les gens de métier prennent une place toute particulière à Berthier-en-Bas. Le charron tient sa

⁸⁰ MARTIN, Roger. *L'anguille*, Montréal, Leméac, 1980, pp. 71-85.



boutique dans un hangar, derrière sa maison⁸¹. Au début du siècle, le charron Arthur Bélanger travaille avec son frère. Mais, après son décès, il n'a pas de successeur. Le village compte une forge et elle est tenue par Eugène Mercier. C'est là que les rentiers de la paroisse se rencontrent. Que de peurs et d'histoires y sont contées ! Si les murs pouvaient parler... Puis, Émile Talbot succède à Eugène Mercier. Voyant sa pratique diminuer en raison de la mécanisation des fermes, il quittera Berthier-en-Bas. Dans le bas de la paroisse, on trouve une autre très ancienne forge, opérée par Joseph Lessard.

À Berthier-en-Bas, deux menuisiers de profession se partagent la clientèle : Godefroy Boucher et Alfred Boucher, son cousin. Godefroy construit des maisons et, dans son atelier, il fabrique des portes, des fenêtres, des tables et d'autres objets qui lui sont commandés. Alfred, lui, se spécialise dans diverses réparations, mais c'est le travail de maçon qui lui plaît le plus.

Dans le haut de la paroisse, au début du siècle, il y a trois cordonniers. Le premier, Damase Bilodeau, habite sur la côte, au nord-ouest de la minuscule maison Morency. Il vit avec son frère Augustin, appelé par tous « Gustin ». Ce dernier est infirme, mais il marche très bien à l'aide d'une béquille qu'il appelle sa « bétille ». Son travail de prédilection est d'aider aux récoltes et de fouler les voyages de foin.

⁸¹ La plupart des souvenirs de Robert Lavallée se situent durant la Belle Époque, c'est-à-dire vers 1890-1914.

Le deuxième cordonnier, Hilaire Bilodeau, est un ancien navigateur. Il est le père de Pierre et d'Eugène. Avant d'effectuer toute réparation, il exige que les chaussures apportées soient propres. « Va me laver ça à la grève », dit-il à ceux qui ont l'audace de lui apporter des chaussures boueuses.

Le troisième cordonnier, Charles Lavallée, exerce son métier en hiver. L'été, il navigue. Il n'aime pas trop faire des réparations, mais il excelle dans la confection de chaussures et de bottes de chasse. Sa jovialité fait que sa boutique est un lieu de rencontre pour les « vieux » d'en haut qui se racontent des histoires. Charles Lavallée exerce son métier jusqu'à son décès, en septembre 1932. Il est alors âgé de 85 ans.

Au début du siècle, une photographe, connue sous le nom de « demoiselle Mercier », offre ses services à la population de Berthier-en-Bas. Ce métier lui procure un petit revenu. Elle vit dans une petite maison avec sa demi-sœur, une demoiselle Michon, affligée de la « danse de Saint-Guy⁸² ». Cette dernière sera plus tard hospitalisée à l'Hôtel-Dieu-du-Sacré-Cœur de Québec.

⁸² La danse de Saint-Guy est une expression populaire qui désigne la maladie de la chorée. La chorée se caractérise par des mouvements involontaires et continuels des organes liés au système musculaire. On l'appelle aussi danse de Saint-Witt. Pour la guérir, on invoque saint Guy ou saint Witt.



◆ LES MARCHANDS

Au début du siècle, la municipalité de Berthier-en-Bas compte un certain nombre de marchands qui répondent aux besoins de la population. Au village, le marchand Olivier Carbonneau tient son magasin sur le site actuel du marché Alimentation Michel inc., près de la rue Pascal-Mercier. Georges Roy, frère de Paul-Eugène Roy, tient un magasin général prospère et il assume la fonction de shérif du comté. Il décède au printemps de 1919 et, peu de temps après, son commerce est vendu. Mme Josée Boucher, qui occupe une maison en face de chez Émile Brochu, tient une petite épicerie et vend du matériel scolaire. Mme Richard, elle, vend des denrées de toutes sortes et des bonbons. Deux autres marchands tiennent boutique dans le bas de la paroisse. Dans la Micamie, une demoiselle Nadeau vend des denrées dans une petite épicerie. Grégoire Boutin, père d'Alphonse et de Stanislas, dit « Tâles », vend surtout de la viande. Sans doute la plus importante de la paroisse, l'épicerie de Joseph Bilodeau offre un service de livraison à Berthier-en-Bas et au Rocher de Saint-Vallier où il compte un bon nombre de clients et d'amis.

◆ LES COCHERS

Durant la Belle Époque, deux cochers assurent le transport des passagers et celui de marchandises de toutes sortes. Ils se rendent deux fois par jour à la station de

chemin de fer, près de Saint-François, et au quai, deux fois par semaine.

Le plus vieux de nos cochers est Baptiste Beaudoin, un personnage pittoresque, dévoué, mais dont la propreté est douteuse. Il transporte souvent du charbon ce qui, indirectement, nuit aux passagers. Malgré les inconvénients qu'il crée à ses passagers, ce cocher se fait un devoir de ne jamais manquer un train et de n'oublier personne. Rattrapé par la vieillesse, n'ayant pas d'enfant, Baptiste Beaudoin vendra son commerce à Émile « pit » Brochu.

Au début du siècle, jusqu'aux années 1930, on associe le téléphone au service du cocher. En 1932, la municipalité compte deux abonnés au service de téléphone : le curé J. Omer Fortin et Émile « pit » Brochu.

Émile « pit » Brochu est un cocher qui transporte des passagers dans des voitures de marque Victoria. Puis, il délaisse graduellement les chevaux pour l'automobile, une *Studebaker*, et deviendra le premier à faire du taxi à Berthier-en-Bas. L'hiver, cependant, il utilise les chevaux puisque les routes sont fermées. Les gens qui désirent utiliser le téléphone se rendent alors chez le « cocher-taxi ». Celui-ci utilise son service de taxi pour transmettre les informations destinées aux gens de la place. Le cocher porte alors les messages et ramène ensuite les habitants à son téléphone.



Le cocher Émile Gallibois, quant à lui, exerce quelque temps, puis il abandonne ce travail pour devenir cultivateur. Il vend son matériel de cocher à Eugène Tanguay qui le remplace comme postillon.

◆ LES QUÊTEUX

Dans les années 1920, plusieurs quêteux parcourent la Côte-du-Sud. À Berthier-en-Bas, on en retrouve quelques-uns qui viennent de façon irrégulière. Le plus ancien est « le bonhomme de Thé ». On l'appelle ainsi parce qu'il boit beaucoup de thé et qu'on ne connaît pas son véritable nom. Il parle un drôle de français, mêlé d'anglais. Sa spécialité, dit-il, est de chasser les rats autour des granges. J'ignore s'il a déjà été engagé pour ce genre de travail.

À Berthier-en-Bas, on trouve aussi le quêteux qui marche avec le vent dans le dos. Si le vent est fort, on ne le voit pas pendant plusieurs mois. Si le vent tourne durant la nuit, il revient le lendemain. Joyeux compère, conteur d'histoires, François Poitras, originaire de Cap-Saint-Ignace, fait partie de ces quêteux. Lui, il aiguisé les couteaux, les ciseaux et les rasoirs. Quand il ne travaille pas, il demande l'aumône. Il vaut mieux, dit-on, lui donner l'aumône directement que de lui confier des instruments qui reviennent mal aiguisés. Un autre quêteux, surnommé « le pape », demande seulement à manger et à loger. On l'appelle ainsi parce qu'il parle toujours du pape. Sa

propreté douteuse fait qu'on le loge avec une certaine crainte. Enfin, un dénommé Lebeau, de Lévis, entreprend sa tournée l'été, pour se procurer du tabac et d'autres douceurs du même genre. Propre comme un sou neuf, il est un causeur infatigable et ses histoires plus ou moins véridiques ne font de tort à personne. Ce Lebeau est un brave homme.

Certains quêteux sont indésirables. Un jour, un de ceux-ci profite de l'éloignement du « maître de maison » pour acheter du lait à sa dame. Une fois apporté sur le coin de la table, le quêteux sort un bout de pain qu'il trempe dans le lait et en demande le prix. « Dix cents », lui dit alors la dame. Étonné par le prix, le quêteux retire son pain du contenant, lui répond « c'est trop cher madame » et s'enfuit à l'ombre pour y finir son maigre repas.

Les colporteurs font aussi partie de la société rurale et on en trouve à Berthier-en-Bas. Sur leur dos, ils portent des valises pleines d'objets de toutes sortes. Originaire de Lauzon, l'un d'eux n'apporte que des échantillons ; il prend des commandes et expédie ensuite les objets convoités. Un dénommé Fortin est un colporteur qui vend ce qu'il appelle « le sirop des montagnes *vartes* », destiné à guérir les maux de gorge et de poitrine. Ses bouteilles ne portent pas d'étiquettes et on doute qu'il fabrique lui-même cette potion avec de la bonne mélasse et un tout petit peu de créosote.



◆ LE CONNÉTABLE ENCANTEUR

Autre personnage haut en couleurs, le connétable de l'église, Baptiste Blondeau, occupe une fonction particulière dans la paroisse, celle d'encanteur public. D'une taille impressionnante, bien musclé, il a le physique pour maintenir l'ordre sur la place de l'église. Lorsqu'il dit de sa voix qui porte loin : « Entrez, la messe va commencer », les conversations cessent immédiatement et on lui obéit. Gare à celui qui, dans l'église, ose faire du bruit. Il est rapidement invité à se taire ou à partir tout simplement.

Baptiste Blondeau est reconnu pour ses qualités d'encanteur, particulièrement à la Toussaint lors de la criée pour les âmes, après la grand-messe. En guise de dons, les habitants apportent des produits de la ferme, du jardin et de la pêche, pour la criée. L'argent recueilli sert à célébrer des messes pour les défunts de la paroisse. Avec l'éloquence et les commentaires amusants de cet encanteur, tout prend une valeur insoupçonnée et les prix montent... montent jusqu'à l'adjudication. Avec cet « encanteur⁸³ », tout devient exceptionnel et unique. Il vend la plus belle citrouille, les plus longues anguilles et les meilleurs coqs et ce, à plusieurs reprises. « Si vous ne le croyez pas sur parole, vous allez vous en lécher les babines », dit-il. Alors, comment résister ? Il faut donc

⁸³ Expression populaire désignant le commissaire des ventes aux enchères.

acheter quelque chose. Bref, le moment de « l'encan » est une occasion pour s'amuser et rire à gorge déployée ; aussi, personne ne manque celui dirigé par Baptiste Blondeau.

▲ LA PREMIÈRE CAISSE POPULAIRE DESJARDINS

Le projet de fonder une caisse populaire Desjardins à Berthier-en-Bas se réalise dès 1945. Cette année-là, Joseph Turmel, propagandiste des caisses populaires pour la région, est invité dans la paroisse pour expliquer le fonctionnement de ces caisses. Convaincus de la nécessité d'un tel établissement, les paroissiens ouvrent leur première caisse en 1945 et le premier gérant en est Alphonse-Émile Mercier et Henri Lavallée, le premier président. En 1970, ce dernier sera l'un des invités spéciaux lors des célébrations entourant le 25^e anniversaire de la caisse.

◆ LA VIE POLITIQUE

L'histoire de Berthier-en-Bas n'échappe pas à la vie politique. Il faut dire que nos ancêtres sont de chauds partisans et les élections donnent souvent lieu à des campagnes électorales animées et pittoresques. Les deux premiers députés du comté de Hertford résident à Berthier-en-Bas. Il s'agit de Louis Dunière (père) et de Pierre Marcoux. Né à Québec, le 9 juillet 1731, Pierre Marcoux est le fils de Germain Marcoux et de Geneviève Marchand. Le 8 septembre 1754, il épouse, à Québec, Marie-



Geneviève Lepage. Pierre Marcoux est marchand et, en 1786, il s'associe à Jacques-Nicolas Perrault, John Antrobus et Louis Dunière pour exploiter une traite sur la côte du Labrador et la pêche à la morue, au saumon et au loup-marin. Pierre Marcoux reçoit une commission de capitaine, le 4 avril 1775. Il sera plus tard lieutenant-colonel des Milices du Sud, depuis Berthier-en-Bas jusqu'à Matane. En 1792, il est élu député du comté d'Hertford en même temps que Louis Dunière. Il faut dire que les premiers députés qui siègent au premier parlement de Québec n'ont pas les responsabilités qu'assument aujourd'hui les députés. Leur titre est plutôt symbolique et leur implication, plutôt minime dans la vie politique.

Les premières campagnes électorales dont j'ai entendu parler mettent en scène Narcisse-Henri-Édouard Faucher de Saint-Maurice. Nous parlerons plus loin de cet homme politique qui est aussi un écrivain.

Armand-Renaud Lavergne a laissé un bon souvenir dans la mémoire des habitants de la circonscription électorale de Montmagny. Né le 21 février 1880, à Saint-Christophe-d'Arthabaska, il est le fils de Joseph Lavergne, juriste, et d'Émilie Barthe. Il fréquente le Collège Sacré-Cœur à Arthabaskaville et poursuit ses études à l'Université d'Ottawa et à l'Université Laval de Montréal. Après ses études universitaires en 1903, il est admis au Barreau. Le 1^{er} novembre 1904, il épouse Georgette Roy. En 1904, Wilfrid Laurier lui propose de se porter candidat libéral dans le comté de Montmagny où il gagne rapidement la faveur

populaire. Il l'emporte sur Maurice Rousseau à l'élection partielle du 16 février 1904 et siège aux Communes. Il sera réélu lors de l'élection générale du 3 novembre de la même année. Mais la lune de miel politique entre Laurier et Lavergne est de courte durée. Par la suite, il semble qu'ils soient restés en bons termes.

L'histoire politique du comté de Montmagny est marquée par une autre figure importante, celle de Philippe-Auguste Choquette. Né à Belœil le 6 janvier 1854, Philippe-Auguste Choquette est le fils de Joseph Choquette et de Marie-Thaïs Audet. Après ses études en droit à l'Université Laval, il est admis au Barreau. Le 29 août 1883, il épouse Marie Bender, fille du protonotaire François-Jacques-Albert Bender. Il devient l'un des piliers du Parti libéral dans la circonscription de Montmagny. À la ville de Montmagny, il fonde le Club de Réforme, un club politique qui a pour objectif de contribuer à la formation politique et intellectuelle des citoyens de Montmagny.

Lors des campagnes électorales, il semble que le candidat Choquette utilise des moyens inusités pour déranger ses adversaires. Il engage un forgeron de Berthier-en-Bas, particulièrement musclé et bel homme de surcroît, pour l'accompagner dans ses déplacements. Il le fait alors passer pour un notable de la place dont la poignée de main est tellement forte qu'il en intimide plus d'un. Inutile de dire que ce petit jeu dure peu. L'homme à la poigne de fer est vite repéré. Ce forgeron, dont nous ignorons l'identité, exerce un certain temps à Berthier-en-



Bas puis, il s'établit à Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud. Il est remplacé à Berthier-en-Bas par Eugène Mercier.

Les assemblées publiques, qu'on appelait assemblées contradictoires entre les candidats, sont l'occasion de troubles et d'affrontements. En fait, les orateurs sont souvent interrompus. Un candidat qui commence son discours par « Si je me présente aujourd'hui, c'est pour votre bien, mes chers électeurs » est vite rabroué par un auditeur qui peut lui dire « On l'sait bin que tu veux notre bien, mais tu l'auras pas ». Un commerçant bien connu, probablement Harry Price, se fait aussi dire « Parle nous don d'ton bois de peuple, ça va être plus intéressant ». Aux élections du 3 novembre 1904, contre Armand-Renaud Lavergne, Harry Price menace même de fermer les scieries de Montmagny s'il n'est pas élu. On ne se gêne donc pas pour se moquer des candidats. À un candidat qui se rafraîchit avec de l'eau, une femme n'hésite pas à lancer « Veux-tu une beurrée de sirop itou ? ».

◆ LA GUERRE DE 1914-1918 ET LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE, 1939-1945.

1914-1918. Lors de la Première Guerre mondiale, deux jeunes hommes de Berthier-en-Bas quittent pour le front : un frère de Téléphore Laverdière et « Ti-Cass » Bussière qui n'habite plus la paroisse⁸⁴. La maison de la

⁸⁴ Nous ignorons le prénom du volontaire Bussière.

famille de ce dernier est située à l'endroit où se trouve celle des Beudoin, en face de l'ancienne forge, entre les deux montées de la côte. Son père, Charles Bussière, meurt en tombant du toit de l'église. Il laisse dans le deuil sa femme et plusieurs enfants, mais ces derniers quitteront la paroisse.

Lors des combats au front, le jeune Laverdière est tué dès les premiers engagements. Le jeune Bussière, pour sa part, est grièvement blessé et perd une jambe. Amputé, il marche à l'aide d'une jambe artificielle. Je l'ai rencontré une fois au presbytère de Berthier-en-Bas⁸⁵. Il quitte lui aussi la paroisse. Les témoignages de la Grande Guerre refroidissent sans doute les ardeurs des jeunes de la paroisse car, avant que la conscription ne les y force, aucun autre candidat, à Berthier-en-Bas, ne se présente pour revêtir l'uniforme.

Cependant, trois officiers mariniers s'engagent dans la nouvelle marine militaire canadienne. Ils vont suivre leur entraînement au Collège naval d'Halifax et sur le navire *H.M.C.S. Niobe*. Nous ignorons le nom des volontaires provenant de Berthier-en-Bas. Durant la période de leur entraînement, ils sont témoins d'une des plus grandes catastrophes de l'histoire maritime canadienne. De fait, le 6 décembre 1917, à 9 heures 6 minutes du matin, une terrible explosion se fait entendre dans les eaux du port

⁸⁵ Commentaire de Robert Lavallée.



d'Halifax. Le *Mont-Blanc*, un cargo français chargé d'explosifs, entre en collision avec le *IMO*. L'explosion et l'onde de choc provoquent alors des dommages et des pertes humaines considérables. Bilan : 1963 morts, 9000 blessés, 199 personnes aveuglées et 1600 bâtiments détruits⁸⁶. Il paraît surprenant que les trois aspirants mariniers soient sains et saufs. Après la Première Guerre mondiale, ils reviennent à la marine civile et finissent leur vie comme capitaines de bateau.

1939-1945. La Deuxième Guerre mondiale fait trois victimes parmi nos jeunes hommes de Berthier-en-Bas. Un frère de Georges Morency, Delphis (24 ans), et Charles Gaumond (25 ans), frère de Lauréat et de Siméon Gaumond, sont à bord d'un navire marchand, le *S.S. Mont-Louis*. Le 10 mai 1942, leur bateau est torpillé par les Allemands près de la Guyane hollandaise (Amérique du Sud). Rolland Coulombe, lui, est aviateur et il s'occupe des communications sans-fil. En février 1943, lors d'un raid au-dessus de l'Allemagne, son avion est abattu au-dessus de Hanovre.

De Berthier-en-Bas, Maurice Bilodeau est lieutenant aviateur et son avion est abattu au-dessus de l'Allemagne. Il réussit à sauter en parachute puis, il est fait prisonnier le

⁸⁶ BIRD, Michael. J. *The Town that died*. Toronto, The Ryerson Press, 1967. (Ce livre relate l'histoire de l'explosion du *Mont-Blanc* dans le port d'Halifax.)

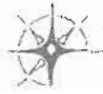
6 janvier 1945. Peu de temps avant la fin de la guerre, il est prisonnier au camp de la ville de Stettin (Szczecin)⁸⁷.

◆ **TOURISME ET VILLÉGIATURE**
À BERTHIER-EN-BAS

À Berthier-en-Bas, le tourisme débute vraisemblablement vers la fin du XIX^e siècle. L'activité touristique est intimement reliée au développement des transports maritime et terrestre. L'arrivée des bateaux à vapeur favorise l'émergence du tourisme. L'ouverture de nouvelles routes et l'amélioration des moyens de transport permettent qu'un plus grand nombre de personnes profitent des vacances estivales.

Au XIX^e siècle, le tourisme est un phénomène essentiellement anglo-saxon qui gagne de plus en plus d'adeptes dans la bourgeoisie canadienne-française. On privilégie d'abord les environs de Kamouraska puis, ensuite, la région de Charlevoix et celle de la Gaspésie. À Berthier-en-Bas, le tourisme est associé à la navigation et l'on profite de petites croisières qu'on peut effectuer jusqu'à Québec. À partir de mai 1901, le bateau *Champion* fait la navette entre Québec et quelques paroisses du bas du fleuve, dont Saint-Vallier et Berthier-en-Bas. Ce bateau est probablement remplacé par le *Champlain* vers 1911. Les

⁸⁷ Szczecin est une ancienne ville allemande annexée à la Pologne en 1945.



croisières se font le dimanche dans l'après-midi. On peut présumer que le curé de Berthier-en-Bas surveille attentivement les allées et venues de ce bateau.

Notons aussi qu'en 1919, le quai de Saint-Vallier subit d'importants dommages lors des grandes marées. Il faut donc aller au quai de Berthier-en-Bas pour s'embarquer sur des navires de croisière. La même année, on part de Berthier-en-Bas en bateau pour se rendre au lieu de pèlerinage de Sainte-Anne-de-Beaupré.

L'attrait pour les plages de Berthier-en-Bas semble avoir commencé au début des années 1900 et peut-être même dans les années précédentes. Dans son petit ouvrage, *Propos canadiens*, Camille Roy nous laisse croire que l'attrait des plages, à Berthier-en-Bas, remonterait au XIX^e siècle et que la fête de la Saint-Jean-Baptiste est alors l'occasion de baignades. Les bains de la Saint-Jean-Baptiste, qui sont en fait les premiers de l'été, sont particulièrement en vogue dans les paroisses riveraines du fleuve. Voici un extrait des propos de Camille Roy à ce sujet :

« Et je sais un coin de paroisse où l'on en profitait pour transformer en une large station balnéaire la plage laurentienne, l'anse ovale et gracieuse, qu'enveloppent dans la caresse de leurs lignes souples les coteaux rouges de Berthier et les plaines vertes, courtes et montantes de Saint-Vallier.

{...}

Lors de la Saint-Jean-Baptiste, la petite baie de Berthier était donc alors très animée, très vivante, très peuplée. C'était comme une sorte de Biarritz dont les princes et les millionnaires étaient absents. De toutes parts partaient les cris joyeux, les appels frémissants et les baigneurs faisaient autour d'eux jaillir l'onde bienfaisante⁸⁸. »

Durant ces mêmes années surgissent de petits hôtels destinés aux estivants. Joseph Labadie ouvre un magasin général dans la paroisse au début des années 1910, commence à héberger des travailleurs de la Compagnie maritime et industrielle de Lévis puis, un peu plus tard, il ouvre un petit hôtel. Destiné aux visiteurs et aux touristes, l'*Hôtel Labadie* est reconnu en 1925 comme l'établissement hôtelier le plus recommandable depuis Lévis. On y trouve un tennis, un parc, des balançoires et une pourvoirie (chasse et pêche). Dans les années 1930, on y construit des « cabines meublées pour touristes ».

C'est alors que Joseph Labadie agrandit son petit hôtel qui compte déjà huit chambres. Il y accueille de nombreux touristes, francophones surtout, provenant de Québec et de Montréal.

Un autre établissement, l'*Hôtel Tourisme*, dispose d'une aire de repos située à proximité de l'anse de Berthier-en-Bas, le parc Aubert. Durant la Belle Époque, les fêtes

⁸⁸ ROY, Camille. *Propos canadiens*. Québec, Imprimerie de l'Action Sociale, 1912, pp. 60-61.



champêtres font la joie de tous et l'hôtelier, Émile Aubert, y attire des visiteurs des paroisses environnantes. *L'Harmonie de Montmagny* y donne même un concert. Voici ce que rapporte le journal *Le Peuple* du 23 juillet 1920 :

« Les ondes musicales de la fanfare remuaient cette foule ambulante et joyeuse, l'écho répétant de roc en cap ces puissantes salves sonores. Mais à un certain moment, c'était le silence sous le beau ciel étoilé ; et seuls, sur les eaux tranquilles, les cornettistes ont troublé la douce quiétude des amoureux. Cette belle anse de Berthier attire déjà nos citadins qui s'y prennent déjà des résidences d'été. »

À partir de 1922, les touristes se font moins discrets. Ils arrivent par un autobus qui fait l'aller-retour jusqu'à Lévis. Ce n'est qu'en 1929 qu'on commence à faire « le tour de la Gaspésie ». En 1932, certaines familles le font en automobile puis reviennent à leur chalet à Berthier-en-Bas. La popularité grandissante de l'automobile permettra au tourisme de se développer.

À partir des années 1920, les villégiateurs manifestent un certain engouement pour Berthier-en-Bas. En 1925, Edmond Buteau acquiert des terrains près de l'anse Verte pour en faire un lieu de villégiature, mais il ne peut achever ce projet qui est repris par d'autres. C'est que l'anse Verte offre une belle plage de sable si agréable aux baigneurs ! À proximité, une bonne cinquantaine de villas ou chalets

d'été forment un quartier d'estivants. Aussi, tout le long du rivage, de nombreuses maisons servent de résidences d'été. Durant la belle saison, la population de Berthier-en-Bas s'accroît de façon significative.

Plusieurs citadins appartenant à la petite bourgeoisie régionale y possèdent leur villa. En 1925, l'hôtelier Philias Brochu, de Québec, en possède une à Berthier. L'ingénieur-électricien Lacasse Rousseau, qui vient d'ouvrir à Montmagny une importante usine, *l'Electrical Manufacturing*, en a une également. Le premier ministre Jean Lesage profite, lui aussi, d'une résidence d'été à Berthier-en-Bas. Le député provincial de Bellechasse, Laurent Lizotte, y a aussi un chalet d'été. Jusqu'au début des années 1970, le plus important centre de villégiature entre Québec et Rivière-Ouelle est sans contredit Berthier-en-Bas.

Après la Deuxième Guerre, plusieurs hôteliers profitent du passage de nombreux touristes en route pour faire « le tour de la Gaspésie ». En fait, le véritable « tour de la Gaspésie », qu'on fait sur la route Trans-Canada, débute sur la Côte-du-Sud. L'industrie touristique connaît un nouveau souffle après 1967. L'exposition universelle de Montréal a un impact majeur sur le développement de nouvelles infrastructures touristiques dans tout le Québec et à Berthier-en-Bas en particulier. Cependant, la construction de la route 20, actuellement l'autoroute Jean-Lesage, aura pendant plusieurs années un impact négatif sur le tourisme régional.



Le développement touristique de Berthier-sur-Mer augmente avec la popularité des sports nautiques. La plage de Berthier est le rendez-vous des amateurs de planche à voile ; on doit bientôt réglementer l'accès à la plage, imposer un tarif pour y accéder et interdire les véhicules tout terrain et les feux de plage. Après 1984, l'engouement pour la voile gagne davantage la population et le moment est venu de mettre en valeur le site du manoir Dénéchaud et l'ancien havre de Berthier-en-Bas : le besoin s'en fait sentir.

◆ LE HAVRE DE BERTHIER-SUR-MER

En 1979, la Corporation du Havre de Berthier-sur-Mer est mise sur pied pour mettre en valeur le secteur du quai et la plage de l'ancien manoir de Berthier. En 1982, la Corporation acquiert un terrain appartenant à Mme Clara Buckley. Celle-ci possède toujours le manoir laissé à l'abandon. On décide même de rénover partiellement ce manoir. Puis, une première marina est organisée pour les bateaux à tangons. Avec les années, on souhaite créer des infrastructures d'accueil plus importantes.

Le développement du Havre de Berthier-sur-Mer se fait en trois phases. La première, de 1987 à 1990, correspond au dragage d'un bassin, à la construction d'un brise-lames et d'une capitainerie, à l'aménagement d'un quai commercial pour les croisières à Grosse-Île et à l'installation d'un service d'essence. Durant cette période,

la marina peut accueillir une cinquantaine de bateaux. La deuxième phase, de 1991 à 1993, est marquée par la consolidation des services et par l'aménagement paysager du site. Porte d'entrée de l'archipel de l'Île-aux-Grues, le Havre de Berthier-sur-Mer se voit décerner, en 1992, le prix du Tourisme québécois dans la catégorie « développement touristique » et le grand prix de l'Excellence 1992 de la Côte-du-Sud dans la catégorie « tourisme ». Enfin, la troisième phase, de 1994 à 1997, correspond également à la consolidation des services. La marina peut accueillir plus de 82 bateaux. Par ailleurs, il faut souligner que les Croisières Lachance organisent des voyages d'agrément vers Grosse-Île et vers d'autres destinations. Enfin, la municipalité de Berthier-sur-Mer contribue à améliorer le Hameau Dunière-Dénéchaud et acquiert également le quai de Berthier.

Le développement de la villégiature contribue grandement à l'économie locale. La place que prennent la villégiature et les activités reliées au fleuve donne un caractère particulier à la communauté. En 1971, la municipalité décide de changer le nom de Berthier-en-Bas pour celui de Berthier-sur-Mer⁸⁹.

⁸⁹ Archives municipales, Procès-verbaux de la municipalité de Berthier-sur-Mer, 1969-1971.



◆ LES LOISIRS ET LES SPORTS

À Berthier-en-Bas, la pratique des sports est surtout reliée aux établissements hôteliers. À partir de 1925, l'Hôtel Labadie offre un terrain de tennis qui attire les estivants et les vacanciers. Lors de son inauguration, en 1925, toute une fête est organisée. On y vient des paroisses environnantes et *l'Harmonie de Montmagny* donne une ambiance toute particulière à l'inauguration de ce tennis.

Gagnés par la popularité du hockey et du base-ball, les jeunes de Berthier-en-Bas ne tardent pas à organiser leurs propres équipes. En 1932, l'équipe de « gouret » de Berthier-en-Bas rencontre celle de Saint-Michel devant une foule de 400 spectateurs. Eugène Brochu est alors entraîneur de la première équipe de hockey de Berthier-en-Bas. L'histoire des loisirs et des sports à Berthier-sur-Mer est marquée par la municipalisation des loisirs à partir des années 1970. La nécessité de se doter d'une politique municipale de loisirs, de former un comité municipal de loisirs et de promouvoir de telles activités prend de plus en plus d'importance. En 1978, une entente entre les municipalités des environs de Berthier-sur-Mer est prise pour mieux coordonner les équipements de loisir. Dans les années 1990, la municipalité de Berthier-sur-Mer contribue à la modernisation et à l'ajout d'équipements au service des loisirs⁹⁰. Elle vise également à conserver des espaces verts au centre du village.

⁹⁰ Archives municipales, Procès-verbaux de la municipalité de Berthier-sur-Mer, 1976-1979.

◆ LA BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE

L'idée de créer une bibliothèque, dans la paroisse, remonte probablement à la fin du XIX^e siècle. Organisée sans doute par le curé, celle de Berthier-en-Bas compte à cette époque plus de 230 volumes. Comme dans plusieurs autres paroisses, on peut les consulter à la sacristie. Cette petite bibliothèque sera peu à peu délaissée.

En 1980, la municipalité de Berthier-sur-Mer se dote d'une bibliothèque publique gratuite, régie par la bibliothèque centrale de prêt de Québec. En novembre 1996, la bibliothèque Camille-Roy voit le jour, à la suite d'une entente intervenue entre la municipalité, la Commission scolaire de la Côte-du-Sud et le Centre régional de services aux bibliothèques publiques (C.R.S.B.P.). À l'instar d'autres municipalités rurales, Berthier-sur-Mer se donne une bibliothèque dont le contenu sera principalement fourni par la population locale. Maintenant située dans l'école centrale, la bibliothèque de Berthier-sur-Mer fait peau neuve et ses locaux, de même que ceux de la municipalité de Berthier-sur-Mer, sont inaugurés le 30 janvier 1997.



Depuis mon enfance, la population de la paroisse a bien changé et cela est normal. Maintenant, je ne connais plus qu'une minorité des habitants de la paroisse. Beaucoup ne sont pas nés à Berthier-sur-Mer. C'est au



cimetière que se retrouvent mes connaissances et, bien sûr, mes parents. Les nouvelles familles s'intègrent parfaitement aux anciennes et les résidants de Berthier-sur-Mer forment une communauté unie.

Voilà un précis imparfait, je le sais plus que quiconque, de la petite histoire de notre coin de pays. J'espère que le plaisir que j'ai eu à rédiger ce texte sera partagé par ceux qui, comme moi, descendent des premiers défricheurs de cette partie du pays. La belle paroisse que nous connaissons est le produit de l'amour, des peines et des sueurs de nos ancêtres : *Et haec olim meminisse juvabit*⁹¹.

Le prochain chapitre brosse un portrait géographique des environs de Berthier-sur-Mer.

⁹¹ Commentaire de Robert Lavallée.

An portrait géographique de Berthier-sur-Mer

Le territoire de Berthier-sur-Mer occupe le front du fleuve de l'ancienne seigneurie de Bellechasse et sa superficie, qui s'étend sur un seul rang, est d'une quinzaine de kilomètres carrés. Le territoire religieux de Berthier-sur-Mer, auquel on doit ajouter 12 arpents, n'est pas le même que le territoire municipal. En fait, les limites du territoire religieux, à l'est de la paroisse, vont jusqu'au chemin de Saint-Pierre. À l'ouest, les limites de la municipalité correspondent aux terres longeant l'anse de Berthier-sur-Mer. Le deuxième rang de l'ancienne seigneurie forme la paroisse de Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud. Avant 1798, les deux paroisses de Berthier et de Saint-François sont séparées par un important boisé qui, avec le temps, sera défriché par des cultivateurs de Saint-François. Actuellement, la limite sud de Berthier-sur-Mer est formée par l'autoroute Jean-Lesage.



◆ LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

Le littoral de Berthier-sur-Mer est irrégulier. À l'ouest, il commence au fond de l'anse de Bellechasse, appelée plus tard l'anse de Berthier. Puis, le littoral s'arrête à l'embouchure du ruisseau Bellechasse. Lors des grandes marées, le rebord du fleuve est parallèle à l'ancien chemin du Roi et en aval, il rejoint la pointe Rouge. En dépit des galets et du tuf qui constituent le fond de la grève, certains n'hésitent pas à s'y baigner durant la belle saison. À marée basse, la grève est plutôt envasée.

Le rivage de Berthier-sur-Mer est formé en grande partie de tuf et de galets. À l'est de la chapelle de l'École Apostolique, le rivage forme une échancrure particulière qu'on a désignée d'abord du nom de « Trou à Courville » sur d'anciennes cartes marines. Puis, ce toponyme change pour celui de Port de Berthier. La désignation de « Trou de Berthier » prédomine jusqu'à aujourd'hui.

À l'est du Trou de Berthier-en-Bas, la grève s'étend jusqu'à la pointe Verte, appelée au XVIII^e siècle, pointe de Belgard. On trouve ensuite deux anses d'inégale longueur orientées vers le sud, séparées par une petite pointe rocheuse et terminées par un îlot. L'anse du nord est formée d'un fond de vase et celle du sud offre une plage de sable fréquentée par les baigneurs à partir des années 1930. Courant vers le sud et s'infléchissant un peu vers l'est, cette anse atteint presque la route 132, avant le pont Simon. À partir de cet endroit, le rivage est parallèle à la

route. Il est encore formé de tuf et de galets et on y trouve de minuscules plages de sable.

À partir du village, le chemin est bordé par une petite colline de 125 pieds d'altitude, sur laquelle on trouve des conifères. Plusieurs maisons centenaires, en majorité des maisons de cultivateurs, sont nichées en bordure de cette colline. À proximité de cette petite falaise, on trouve des terrains favorables à la culture de la pomme de terre mais, d'une façon générale, les prés qui s'y trouvent ont plutôt la vocation de terres à pâturage. Sur ces terres, on y cultivait du seigle, du sarrasin, du lin et de l'avoine, mais ces cultures sont aujourd'hui disparues.

Des « anciens » m'ont affirmé que, vers 1860, on y trouvait des érablières. Elles sont disparues depuis longtemps. Ce ne serait pas si mal si elles existaient encore⁹².

Au sud du coteau, les cultures s'étendent jusqu'à un boisé, situé sur un sol accidenté et qui s'étire vers l'est. Sa profondeur varie. Je crois qu'elle ne dépasse pas 1 kilomètre. Plus au sud, une clairière d'environ 300 pieds de large laisse apercevoir l'église de Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud et une partie du village. Vers le bas de la paroisse, cette petite forêt se termine par des boqueteaux. Les essences forestières qu'on peut y trouver sont assez variées. Il y a des érables, mais pas assez pour exploiter

⁹² Commentaire de Robert Lavallée.



des érablières rentables. On remarque un grand nombre de chênes, diverses autres espèces d'arbres feuillus et, surtout au sud, des conifères. Les pins sont rares.

◆ LA FAUNE

Au début de la colonie, le territoire de Bellechasse est couvert d'arbres. La forêt est mixte, c'est-à-dire qu'on peut y trouver des conifères et des feuillus. La forêt littorale peut accueillir le raton-laveur, le renard, le lièvre, la martre et une quantité appréciable d'oiseaux. Avec le défrichement des beaux rangs de Saint-François, la forêt et la faune reculent vers les contreforts des Appalaches. Il arrive de temps à autre qu'un chevreuil égaré sorte des sentiers mais cela est, semble-t-il, assez rare. Les boisés de Berthier-sur-Mer et de Saint-François sont visités par des renards roux et certains chasseurs de la paroisse leur ont déjà fait la guerre pour leur valeur économique. Dans ces boisés, on y trouve des marmottes en abondance. Le printemps, par les beaux matins ensoleillés, on peut entendre leurs sifflements aigus provenant des sous-bois du coteau. Durant la même saison, plusieurs personnes s'occupent à tendre des nasses pour attraper les rats musqués dans les ruisseaux. Leur fourrure procure un bon pécule. La mouffette abonde également, mais on ne la voit pas souvent en raison de ses activités plutôt nocturnes. Il arrive cependant que des malchanceux fassent sa connaissance, à leur grand regret et à celui également de leur famille. Le seul moyen de défense de ces petites bêtes, plutôt jolies,

est unique, on le sait, mais combien efficace. Elles n'ont qu'un ennemi : c'est le renard qui, dans la nature, se charge de leur sélection naturelle. Les lièvres sont assez abondants et, à l'automne, plusieurs trappeurs en prennent au collet. Comme chacun le sait, la chair de cet animal, préparée en tourtière ou de toute autre façon, est un régal.

Nos boisés sont aussi animés par une quantité d'écureuils et de suisses (*tamias rayés*) qui, avec grande industrie, amassent noisettes, faines et glands pour l'hiver. Ils sont très gracieux à voir évoluer et si faciles à apprivoiser.

Quant au gibier ailé, c'est la perdrix qui intéresse le chasseur, mais elle se fait rare. L'automne, la sauvagine attire le chasseur là où il est permis de tirer. Comme dans plusieurs localités de la région, une quantité appréciable d'oiseaux migrateurs s'arrêtent à Berthier-sur-Mer deux fois l'an. Pour sa part, l'oie des neiges n'est pas discrète et elle se fait voir sur toute la Côte-du-Sud. Le havre de Berthier-sur-Mer et la pointe Verte constituent des endroits privilégiés pour l'observation des oiseaux de rivage. Dès la première semaine d'avril, les amateurs d'ornithologie peuvent y apercevoir des grèbes, des labbes, des phalaropes roux et une diversité d'oiseaux de berge et de canards. Mais la mention la plus remarquable est celle de l'ibis falcinelle observé à Berthier-sur-Mer en 1990⁹³. Très rare dans la

⁹³ *Le Bulletin ornithologique* (Club des ornithologues de Québec), « Observations ornithologiques, printemps 1990 », vol. 35, n° 2 (septembre 1990), p. 42.



région, cet oiseau est un échassier de marais, de taille moyenne (53 à 63 cm) et de couleur pourpre.

◆ LES RUISSEAUX

Il n'y a pas de rivière à Berthier-sur-Mer, mais seulement quelques grands ruisseaux. Le ruisseau Bellechasse, à l'ouest de la paroisse, est dessiné sur d'anciennes cartes et l'une de ses premières mentions remonte à 1637, dans l'acte de concession de la seigneurie de Bellechasse à Nicolas Marsolet. Par ses ravins profonds, ce ruisseau a parfois l'aspect d'une petite rivière.

Vers l'est, un peu avant le village, un autre ruisseau descend la colline, sur l'ancienne terre de la famille Baron. Il se jette dans une jolie chute qui a belle allure au printemps. Il y a cent ans, un dénommé Blanchet, alors propriétaire du lieu, y construisit une digue et y installa un moulin. Ce moulin ne peut fonctionner que quelques semaines par année et il faudra l'abandonner. Il n'en reste plus de traces, excepté le nom de Chute-à-Blanchet, que plusieurs ont donné à ce lieu.

À mi-chemin entre la colline et un boisé, le ruisseau des Pins prend sa source sur la terre de la famille Morency et se sépare en deux branches, dont l'une se dirige à l'ouest vers le ruisseau de Bellechasse et l'autre vers l'est.

Vers 1972, j'apprends que cette branche est plutôt appelée le ruisseau Corriveau. Je ne m'y oppose pas, mais il est certain que mon père, ses frères et tout le monde du

coin que j'ai connu dans ma jeunesse, parlent du ruisseau des Pins. La présence de pins en bordure du ruisseau explique sans doute ce nom. Pour ma part, je n'en ai jamais vu un seul et, s'il y a un pied de long de ce ruisseau que je n'ai pas parcouru maintes fois, j'aimerais qu'on me le montre⁹⁴.

Le ruisseau des Pins est l'habitat de petits poissons appelés gardons⁹⁵. Ce ruisseau rejoint, à la route de Saint-François, un autre cours d'eau plus important appelé ruisseau Camut.

Le ruisseau Camut apparaît très tôt sur les cartes de la seigneurie de Bellechasse. Pendant plusieurs années, il est connu pour le grand nombre de truites de petite dimension qu'on peut y prendre. Les jeunes pêcheurs y font de nombreuses captures, surtout au printemps. Le ruisseau Camut coule vers l'est et il se jette dans le fleuve à l'anse Verte. Il semble qu'un moulin à eau voisine ce ruisseau pendant un certain temps. Mais, en raison de sa faible capacité, on abandonne ce moulin pour en construire un autre à la rivière Chiasson à Saint-François. L'origine toponymique de ce ruisseau nous est inconnue.

⁹⁴ Commentaire de Robert Lavallée.

⁹⁵ Le gardon appartient à la famille des cyprins. Difficile à identifier et regroupant plusieurs espèces, les cyprins se concentrent dans les cours d'eau tranquilles. On les appelle aussi ménés ou blanchailles.



Plus bas, juste à la limite de la paroisse, un autre ruisseau prend sa source dans les dernières futaies du grand bois. Appelé rivière à la Caille, ce petit ruisseau se jette dans le fleuve à la Pointe-à-la-Caille (Montmagny). Le nom de Pointe-à-la-Caille tire probablement son origine du terme marin « caye » qui désigne un banc de sable couvert de vase et d'herbages où l'on peut s'échouer facilement.

◆ LE PAYSAGE ET LE FLEUVE SAINT-LAURENT

On a très tôt remarqué le caractère unique du paysage à Berthier-en-Bas. En 1815, Joseph Bouchette fait des observations tout à fait intéressantes sur Berthier-en-Bas et le littoral. Voici un extrait de son texte :

« Ces champs, aussi bien que l'église et un petit groupe de maisons admirablement bien situées presque tout auprès du bord de l'eau sur une petite crique appelée Trou de Berthier, lorsqu'on les regarde de la route principale, sont bien propres à donner à un étranger une haute idée de la beauté pittoresque du pays⁹⁶. »

À Berthier-sur-Mer, le paysage qui domine est celui du fleuve. À certains endroits plutôt élevés, le panorama sur le paysage inspire plusieurs auteurs. Voici ce qu'en dit Albert Dion, dans son livre *Topographie de Montmagny* :

⁹⁶ BOUCHETTE, Joseph. *Description topographique du Bas-Canada...* Londres, Faden, 1815 pp. 530-531.

« [À Berthier-en-Bas, les citadins] y trouvent, entre autres avantages, le grand air, la tranquillité, les bains rafraîchissants, la navigation sous la brise du soir et surtout, un point de vue superbe. Armé d'une bonne lunette, on passerait des heures, en cet endroit pittoresque, à scruter l'horizon du fleuve, à regarder les navires qui vont et viennent — palais flottants ou noirs charbonniers —, les îles, les montagnes du nord ou encore, les contours lointains de notre rive sud, frangés à l'infini de blanches maisons, au-dessus desquelles se distinguent, d'espace en espace, les clochers du « grand » Montmagny, du Cap-Saint-Ignace et de L'Islet⁹⁷. »

Il y a deux moments dans l'année où ce paysage est plus resplendissant : en juin, quand les fleurs couvrent les terres basses vers le fleuve et que les arbres des îles et de la montagne se fondent en une masse de verdure encore tendre, et en septembre, quand ces îles et surtout la montagne prennent cette teinte mordorée que les érables arborent comme toilette d'automne. Par une belle journée ensoleillée, quand on prend la peine de s'asseoir sur le point le plus élevé du rivage, le paysage offre un spectacle difficile à égaler sur la Côte-du-Sud.

À l'ouest, la pointe Saint-Vallier s'avance fièrement dans l'estuaire. Couverte par un boisé, cette pointe abrite l'ancien manoir des de Lanaudière, seigneurs de Saint-Vallier. Ce

⁹⁷ DION, Albert. *Topographie de Montmagny*. Québec, l'Action catholique, 1935, pp. 81-82.



manoir est construit vers la fin du XVIII^e siècle par Marie-Louise et Agathe Tareu de Lanaudière, filles de Charles Tareu de Lanaudière. Après l'abolition du régime seigneurial, le manoir passe aux mains de Thomas Pope, qui avait été maire de Québec de 1861 à 1863. Le manoir passe entre différentes mains avant d'être acquis par le notaire François-Xavier Larue de Québec. Sur la pointe, il fait alors ériger une terrasse en maçonnerie dont on ignore la fonction. On peut voir cette terrasse quand on navigue sur le fleuve. Durant ma jeunesse, le manoir et ses terres appartiennent à un cultivateur ; avec sa permission, il est possible d'aller pique-niquer à la pointe Saint-Vallier⁹⁸. Le manoir est plus tard acquis par Thomas Duchesne et par la famille Amos qui l'utilise comme résidence d'été.

Dans ses écrits, le poète Louis-Honoré Fréchette raconte une anecdote amusante sur les propriétaires du manoir. Vers 1840, le manoir est la propriété d'une célibataire d'âge mûr, de la famille de Léry. Celle-ci habite le manoir avec une servante. L'une des principales qualités de la dame est la bravoure et elle est douée d'une force physique peu commune. Par un beau jour d'hiver, un passant entre au manoir et, voyant qu'il n'y a que deux femmes seules, il abuse alors de leur confiance et hausse même le ton. La propriétaire n'hésite pas, saisit le malotru par les épaules et l'assoit dans la cheminée où se consume

⁹⁸ Commentaire de Robert Lavallée.

une chaleureuse « attisée » d'érable. L'homme s'enfuit alors avec une bonne brûlure aux fesses. Il ne reviendra jamais.

De la pointe Saint-Vallier, le rivage est coupé par l'embouchure de la rivière des Mères. Ce toponyme tire probablement son origine des hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Québec, lesquelles possèdent la seigneurie de Saint-Vallier de 1720 à 1767. Puis, le rivage remonte jusqu'à la pointe Rouge. En face de cette pointe Rouge, l'anse offre un paysage unique et pittoresque lorsqu'une petite barque y déploie sa voile triangulaire. Au nord de la pointe, on aperçoit l'île de Bellechasse et trois îlots pierreux terminés à l'est comme à l'ouest par deux gros rochers visibles à marée basse seulement. Il fut un temps où ces rochers, appelés « cayes des îlets », étaient boisés.

Il y avait, et ce temps n'est pas si loin, un phare sur le plus oriental de ces îlots, un phare tout blanc, où brillait dans la nuit une lumière tutélaire aux marins. C'était une chose de beauté que ce phare, admirable lorsque doré par le soleil se couchant au milieu des montagnes, dans une jonchée d'ors et de pourpre miroitant sur les flots. Mais un jour, un fonctionnaire du gouvernement fédéral le fait disparaître pour le remplacer par un échafaudage d'acier dénué de toute élégance. L'ancien phare est alors brûlé.

Je ne sais quel prétexte est invoqué par l'auteur de ce sacrilège esthétique. Je ne veux pas le savoir. Sans doute dénué du plus petit atome de poésie, était-il incapable



d'apprécier le beau ? Je lui souhaite de continuer à vivre au milieu de ses paperasses poussiéreuses et de s'y complaire. Il le mérite⁹⁹.

Au nord, les montagnes qui bornent notre horizon sont belles. En face de nous s'élève le mont Sainte-Anne, rendez-vous des skieurs en hiver et qui, à mon avis, est bien plus beau en été lorsqu'il est drapé dans toute sa verdure. Au nord-est, c'est le Cap-Tourmente. L'un de ses escarpements, qui paraît plus haut qu'il ne l'est en réalité, plonge dans le fleuve. Puis, le fleuve devient de plus en plus large, et nous pouvons compter un bon nombre d'îles et d'îlots. À l'est de Berthier-en-Bas, nous pouvons apercevoir, sur l'Île d'Orléans, les paroisses de Saint-Jean et de Saint-François.

Entre la pointe nord-est de l'Île d'Orléans et Berthier-sur-Mer, se situe l'Île Madame, toute boisée, et dont la géologie est formée de roches d'ardoise. En 1672, cette île était la propriété du notaire Romain Becquet. Plusieurs propriétaires se succéderont par la suite. Ce nom lui est probablement donné par Samuel de Champlain pour rappeler l'île du même nom qu'on retrouve à l'embouchure de la Charente, près de Brouage. À proximité de l'Île Madame, on remarque l'Île-aux-Ruax¹⁰⁰, puis un archipel

⁹⁹ Commentaire de Robert Lavallée.

¹⁰⁰ Le nom d'Île-aux-Ruax apparaît pour la première fois sur une carte de Champlain. Ce toponyme tire son origine de la géographie et désigne probablement le bras secondaire d'une rivière. Ici, le bras secondaire serait la Traverse du Nord qui rejoint le chenal des grands Voiliers. Voir Commission de toponymie. *Dictionnaire illustré des noms et lieux du Québec, Op. Cit.*

d'îlots dominé par Grosse-Île. À l'est, la vue s'étend par-dessus l'anse Verte jusqu'à la côte de Baie-Saint-Paul. Par un beau jour de juin ou de septembre, notre petite patrie est belle. En l'admirant, je me prends à répéter ces mots du poète Lamartine : « Objets inanimés, avez-vous donc une âme qui s'attache à notre âme et la force d'aimer. »

BRÈVE HISTOIRE DE LA GROSSE-ÎLE

La Grosse-Île est célèbre pour avoir accueilli des milliers d'immigrants irlandais lors des épidémies de 1832 et 1847. Reconnue comme un lieu historique national, la Grosse-Île possède une histoire étonnante qui remonte jusqu'au début de la colonie.

On y a même trouvé des traces d'une présence amérindienne, mais cette présence aurait été temporaire.

Au début de la colonie, la Grosse-Île appartient à quelques particuliers qui habitent probablement l'Île d'Orléans. Le 3 août 1693, Jean Guyon, de Sainte-Famille, concède la moitié de cette île à Gabriel Pépin. La première famille qui habite l'île est celle de Paul Pépin, au début des années 1700. Le 2 mars 1725, Paul Bécard de Fonville présente un acte de foi et hommage dans lequel figure la Grosse-Île. En fait, celui-ci est seigneur en partie d'un archipel qui comprend la petite Île-aux-Oies, l'Île-aux-Grues, l'Île-au-Canot, l'Île Patience et la Grosse-Île. Sa mère, Anne Macard, et sa sœur, Geneviève Bécard, partagent avec lui cet archipel qui possède un



potentiel de chasse fort appréciable. Les seigneurs ont probablement de la difficulté à réglementer la chasse. C'est ce qui explique sans doute l'interdiction de chasser à la Grosse-Île et dans l'archipel, émise par l'intendant Gilles Hocquart en 1731. Le 27 juillet 1753, les seigneurs vendent l'île et le fief de la Grosse-Île à l'arpenteur royal, Charles Vallée. Celui-ci la conserve une bonne dizaine d'années puis il la revend, le 1^{er} octobre 1764, à Jean Manteille et François Mounier, tous deux de Québec. Il est possible qu'on ait commencé à défricher l'île durant cette période. En 1772, la Grosse-Île est saisie par Jacob Row, prévôt maréchal de Québec, et elle passe aux mains du chanoine Joseph Perrault. Dix ans plus tard, elle est vendue aux enchères à Jean Gameau par la Cour des Prérogatives de Québec. À partir du XIX^e siècle, la Grosse-Île connaît différents propriétaires, entre autres l'important marchand de Québec, James Todd. Jusqu'à 1832, la Grosse-Île est probablement exploitée pour le bois qu'on y trouve.

En 1832, l'Assemblée législative du Bas-Canada décide de louer la Grosse-Île pour y créer une station de quarantaine. C'est que, durant cette période, la menace d'une épidémie de choléra se faisait sentir et l'ouverture d'une station de quarantaine permettait de diminuer l'étendue des risques d'infection. L'immigration qu'on connaît à cette époque coïncide avec d'importantes épidémies qui sévissent en Europe. Les deux tiers de ces immigrants sont des Irlandais. On décide alors d'arrêter les navires en

provenance de l'Irlande et, sur l'île, on construit des hôpitaux pour abriter les immigrants. En 1832, on y érige une chapelle catholique dédiée à saint Luc.

D'importantes épidémies surviennent en 1832 et en 1834. Celle du typhus, en 1847 est la plus meurtrière. L'expansion démographique en Irlande et le peu de terres disponibles dans ce pays, entraînent un manque de production de pommes de terre et, par conséquent, une famine dite « de la pomme de terre ». En outre, l'Irlande traverse une importante crise économique, ce qui pousse les Irlandais à immigrer en grand nombre. En 1847, la Grosse-Île accueille des milliers d'Irlandais et plus de 4000 d'entre eux n'en repartent jamais. Cette année-là, le marchand et seigneur de la Rivière-du-Sud (Montmagny), William Patton, décide de faire construire un quai à la Grosse-Île.

Dans les années qui suivent, le gouvernement canadien consolide les infrastructures pour mieux accueillir les immigrants. De 1869 à 1899, le docteur Frédéric Montizambert est responsable de la relance de la quarantaine. En 1881, il fait construire l'hôpital Brick et, en 1893, en bordure du fleuve, un hôtel de deuxième classe. Avec les années, les contrôles de santé sont plus stricts et on cherche à améliorer le confort des nouveaux arrivants. En 1889, plus de 50 000 personnes y sont examinées pour contrer la fièvre jaune. Par ailleurs, il faut noter qu'on accueille à Lévis, à proximité de la gare de chemin de fer du Grand-Tronc, un bon nombre d'immigrants. À Lévis,



on arrive en train de Pointe-au-Père ou par « steamer¹⁰¹ ».

Au début du XX^e siècle, le nombre d'immigrants diminue et il faut dire qu'on en connaît davantage sur les maladies et leur transmission. À la Grosse-Île, la quarantaine humaine ferme ses portes en 1937. Cette vocation reliée à la quarantaine et à l'accueil de nombreux immigrants irlandais est soulignée le 15 août 1909, lors de l'érection d'un monument dédié aux Irlandais. Il faut remarquer que, pendant près d'un siècle, un village se développe à la Grosse-Île. En 1937, treize familles y résident. Dans les années suivantes, la Grosse-Île passe aux mains de la Défense nationale qui y ouvre un laboratoire de recherche sur les maladies animales. En 1946, on y développe un vaccin contre la peste animale. Puis, à partir de 1947, la Grosse-Île devient totalement interdite à la population. Au cours des années 1950, les laboratoires de la Grosse-Île servent à faire des recherches sur la guerre bactériologique. Enfin, à partir de 1957, la Grosse-Île devient un centre de recherche en médecine vétérinaire. Ce centre deviendra à haute sécurité en 1965.

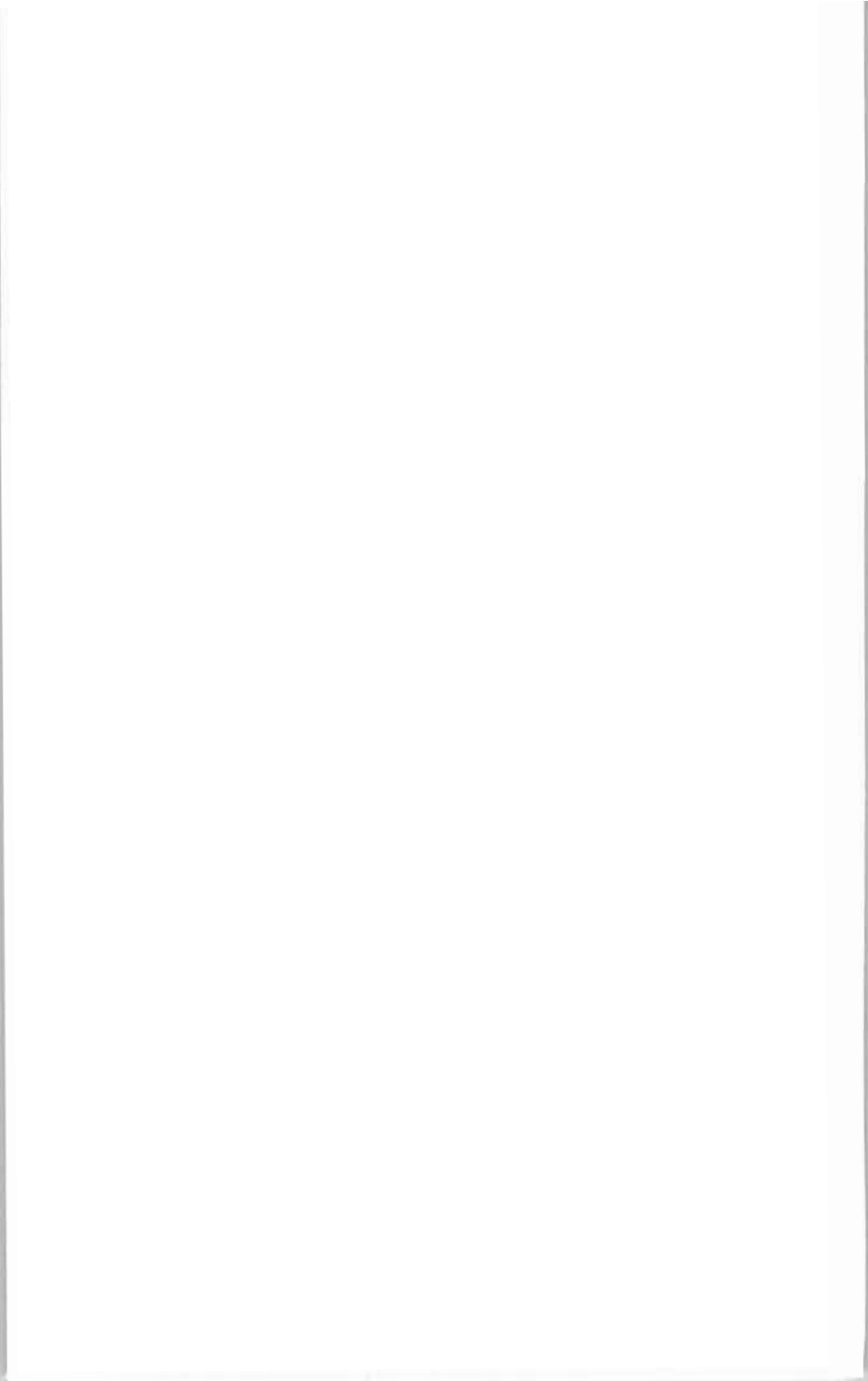
¹⁰¹ Voir à ce sujet : SAMSON, Roch. *Histoire de Lévis-Lotbinière*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1996, pp. 283-287.

Notre paroisse, Berthier-sur-Mer, a une âme que l'on sent, dont on peut entendre la voix dans le secret de nos cœurs. Si seulement nous voulions y prêter attention ! Cette âme est forte, courageuse, avec un fond de tristesse aussi. Elle est formée du souvenir de nos ancêtres qui, en défrichant ce terroir, s'y taillent de belles fermes et en tirent leur pain et celui de leurs nombreuses familles. Elle est formée aussi du souvenir de nos nombreux marins qui, sur leurs bateaux, sillonnent le fleuve, le golfe et aussi l'océan. Cette âme est triste du sort de ceux qui périssent dans les flots, perdus en mer.

En elle se trouve aussi le souvenir de ceux qui, avec le seigneur Jean-Baptiste-Marie Des Bergères de Rigauville, ont combattu sur les Plaines d'Abraham. L'âme de notre paroisse est nourrie du dévouement, du courage de nos aïeules, de nos mères, éloignées de l'égoïsme. Cette âme ressemble aussi à celle des autres vieilles paroisses de notre pays.

Chaque fois que mon devoir me force à vivre loin de notre petite patrie, à laquelle toutes les fibres de mon cœur m'attachent, c'est avec regret que je le fais. Lorsque le bon Dieu rappellera mon âme à la véritable patrie, je veux que mes restes soient apportés à Berthier-sur-Mer, pour y attendre la résurrection au milieu des cendres de mes ancêtres, de mes parents et de mes amis¹⁰².

¹⁰² Commentaire de Robert Lavallée.



Les familles de Berthier-sur-Mer

BICI un portrait des familles qui ont marqué à leur manière l'histoire de Berthier-sur-Mer et de la Côte-du-Sud.

♦ UNE FAMILLE REMARQUABLE, LA FAMILLE ROY.

La famille la plus remarquable de Berthier-sur-Mer est sans aucun doute celle de Benjamin Roy. De cette famille sont issus Maurice Roy, archevêque de Québec et M^{gr} Camille Roy, recteur de l'Université Laval ; plusieurs membres de cette famille entrent dans la vie religieuse.

L'ancêtre des Roy, Nicolas Le Roy, est baptisé dans la paroisse de Saint-Rémy, à Dieppe en Normandie, le 25 mai 1639. Il est le fils de Louis Le Roy et d'Anne Le Maistre. Le 27 avril 1658, il épouse, à Dieppe, Jeanne Lelièvre et il arrive en Nouvelle-France en 1663. Deux filles et six fils naissent du mariage de Nicolas Le Roy et de Jeanne Lelièvre. Nicolas signe son nom Le Roy et ses descendants



adoptent cette signature pendant plusieurs années. Mais au XVIII^e siècle, ses descendants laissent tomber la particule « Le » et ils sont désormais connus sous le nom de Roy, particulièrement dans Lévis et sur la Côte-du-Sud.

Fils de Nicolas, Noël épouse, à Lévis, le 27 avril 1690, Jeanne-Thérèse Cassé (Lacasse). En secondes noces, il épouse, à Sainte-Famille, le 27 avril 1700, Marguerite Rabouin. Ce n'est pas un hasard si Noël Roy se marie deux fois un 27 avril : il suit une tradition venant de son grand-père qui s'est marié à la même date. Trois filles et sept fils naissent des deux unions de Noël Roy, lequel s'établit à Berthier-en-Bas. Il se fixe ensuite à Saint-Vallier. Noël Roy est l'ancêtre de Benjamin Roy.

Établi à Berthier-en-Bas, Benjamin Roy épouse Desanges Gosselin. De ce mariage naissent 20 enfants, dont 14 parviennent à l'âge adulte. Dans cette famille, il y aura cinq prêtres.

1. Né à Berthier-en-Bas le 9 novembre 1857, Paul-Eugène Roy poursuit ses études au Séminaire de Québec. Il fait des études littéraires à Paris et décroche une licence ès lettres. Ordonné prêtre à Québec par le cardinal Elzéar-Alexandre Taschereau, le 13 juin 1886, il est professeur de rhétorique à Québec de 1886 à 1890. Il œuvre dans le diocèse de Hartford et particulièrement au sein de l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur de Jésus de 1899 à 1901. Élu évêque d'Éleuthéropolis et auxiliaire de Québec, le 8 avril 1908, il est sacré dans la Basilique

de Québec le 10 mai 1908 par le cardinal Louis-Nazaire Bégin. Nommé archevêque de Séleucie, le 8 septembre 1914, Paul-Eugène Roy occupe des fonctions importantes au diocèse de Québec dont celle de coadjuteur du cardinal Bégin, à partir du 1^{er} juin 1919. En 1920, il sera archevêque de Québec. Paul-Eugène Roy est reconnu comme un orateur remarquable. Il est l'un des fondateurs du journal *L'Action de l'Action Sociale Catholique*. Paul-Eugène Roy meurt le 20 février 1926.

2. Édouard-Philéas Roy est né le 27 septembre 1864. Après ses études à Montréal et à Québec, il est ordonné prêtre par le cardinal Taschereau, le 31 mai 1890. Il est ensuite vicaire à Fraserville de 1890 à 1893, à Saint-Nicolas en 1893-1894 et à Saint-Roch de Québec de 1894 à 1900. Entre 1901 et 1903, il est prédicateur de l'œuvre de l'hôpital du Sacré-Cœur de Québec dans le diocèse de Québec puis, curé de Sainte-Anastasia-de-Lyster à partir de 1903. En 1908, il est nommé curé de Saint-Patrice de Rivière-du-Loup. Dans cette paroisse, il préside à la construction du presbytère.

Édouard-Philéas Roy se retire en 1948 et demeure à l'hôpital de Rivière-du-Loup. C'est là qu'il décède le 18 août 1952.

3. Paul-Arsène Roy est né à Berthier-en-Bas, le 7 juillet 1869. Après ses études au Séminaire de Québec, il est ordonné prêtre par le cardinal Bégin, le 12 mai



1895. Il est vicaire à Saint-Raymond et dans plusieurs autres paroisses. Il entre chez les Dominicains à Amiens en 1901 et il prend le nom de frère Paul-Arsène. Entre 1902 et 1905, il est étudiant en Angleterre au prieuré d'Hawkesyard. Il étudie également aux États-Unis à l'université catholique de Washington. Puis, il œuvre un certain temps à Lewinston (Maine), une paroisse habitée par de nombreux Canadiens français. Dans l'ordre des Dominicains, le frère Paul-Arsène assume plusieurs charges importantes dont celle de prieur à Ottawa et à Lewinston. Paul-Arsène Roy a des problèmes de surdité et il se retire à la paroisse Saint-Dominique de Québec. Il célèbre même son jubilé de diamant d'ordination. Paul-Arsène Roy décède le 25 octobre 1957. Il est l'auteur d'un ouvrage : *Croisade de tempérance*.

4. M^{re} Camille Roy mérite à lui seul un livre. Il naît le 22 octobre 1870. Il poursuit ses études au Petit Séminaire de Québec de 1884 à 1890 et au Grand Séminaire de Québec de 1890 à 1894. Ordonné prêtre en 1894, il enseigne au Séminaire de Québec diverses matières dont la philosophie et la rhétorique. Il interrompt son travail pour un séjour d'études en Europe, à l'Institut catholique et à la Sorbonne, de 1898 à 1901. Licencié ès lettres en 1901, il retourne au Séminaire de Québec et devient professeur de littérature française à l'Université Laval. Au sein du Petit Séminaire et de l'Université Laval, il assume les

plus hautes fonctions. Entre 1924 et 1938, il est recteur de l'Université Laval à trois reprises. Chef de file dans l'enseignement de la littérature, M^{gr} Camille Roy participe à la fondation de la Société du parler français. Il publie des études critiques dans diverses revues, une quinzaine d'ouvrages et l'un des premiers manuels de la littérature canadienne-française. Selon l'historien Gaston Deschênes, Camille Roy est le « premier Canadien français à aborder la critique littéraire avec une solide préparation¹⁰³ ». M^{gr} Camille Roy meurt à Québec, le 24 juin 1943.

UN NOËL RUSTIQUE
À BERTHIER-EN-BAS

VERS 1881-1882

« Cette première messe de minuit, cette longue route deux fois parcourue au son des grelots, à une heure si inaccoutumée, cette veille de Noël, cette soirée d'hiver est restée, dans ma mémoire, chargée de lumière et d'étoiles !

Que de choses nouvelles elle avait, d'ailleurs, enveloppées dans ses clartés incertaines ! Songez donc : Berthier traversait alors une crise de civilisation intense. Berthier allait renoncer à ses

¹⁰³ DESCHÊNES, Gaston. *Les origines littéraires de la Côte-du-Sud*. Sillery, Septentrion/Éditions des Trois-Saumons, 1996, p. 80.



modestes traditions, oublier son passé routinier, se payer le luxe des plus extravagants progrès. Jusquelà, fidèle aux antiques coutumes, Berthier avait éclairé à la chandelle ses nuits de Noël, son église pieuse, la crèche symbolique ; cette fois, il allait répandre à flots d'or, sous la voûte obscure, la lumière des lampes à pétrole. Jusquelà, c'étaient des voix humaines seules, un peu rugueuses à la vérité, et chevrotantes parfois, qui avaient chanté la « nouvelle agréable » et fait écho aux « anges dans nos campagnes » ; cette nuit, c'était une voix artificielle et bien sonnante, la musique, l'Harmonium, qui allait accompagner le chœur rustique et laisser, pour la première fois, tomber du jubé sur la foule ses notes compliquées et mélodieuses¹⁰⁴. »

¹⁰⁴ L'église de Berthier-en-Bas accueille son premier harmonium en 1881. Le jeune Camille Roy est alors âgé de 11 ans. Dans ce texte paru dans *Propos canadiens*, Québec, L'Action Sociale, 1912, p. 60-61, Camille Roy décrit la première messe de Noël à laquelle il eut droit d'assister.

5. Édouard-Alexandre Roy est né le 11 novembre 1874. Après ses études à Québec, il est ordonné à Berthier-en-Bas par M^{gr} Bégin le 28 juillet 1901. Après avoir été régent au Séminaire de Québec, il est nommé vicaire à Notre-Dame-de-Jacques-Cartier de Québec. Il est nommé curé à Pintendre puis à Saint-Henri-de-Lévis. Il décède le 11 juin 1956.

Parmi les membres de la famille de Benjamin Roy et de Desanges Gosselin, on compte une religieuse, Sœur-Marie-de-l'Eucharistie, chanoinesse de l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur, deux cultivateurs, un marchand nommé Georges établi au village de Berthier et shérif du comté de Montmagny, un capitaine naviguant sur les Grands Lacs et deux chefs de gare. Les membres de la famille Roy ont laissé un grand exemple à suivre, non seulement à leur famille, mais à toute la paroisse. Alfred, Urbain et Georges Roy occupent des fonctions importantes à Berthier-sur-Mer.

◆ LES PREMIÈRES FAMILLES DE BERTHIER-EN-BAS

Il est difficile de bien connaître les premières familles de Berthier-en-Bas. La carte de Gédéon de Catalogne et de Jean-Baptiste de Couagne, dressée en 1709, et le recensement de 1724 nous donnent des informations précises sur ses premiers habitants. Il faut dire que plusieurs ne restent pas longtemps dans la seigneurie.



LES PREMIERS HABITANTS DE BERTHIER-EN-BAS

Sur le rang du bord de l'eau présents
en 1709 et en 1724¹⁰⁵

Jacques Beaudoin (1662-1758)
Louis Beaudoin (1678-1723)
Jacques Bilodeau (1694-1760)
Antoine Blais (1677-1734)
Pierre Blais (1673-1733)
Pierre Buteau (1674-1749)
Jean Boutin (1693-1773)
Jacques Carbonneau
dit Provençal (1674-1708)
Michel Chartier (1667-1750)
Jean Guillemette (1674-1714)
Pierre Guiniard (1648-1699)
Pierre de Lavoy (Lavoie) (1666-1736)
Marguerite Leblanc (veuve de Pierre Bazin)
Guillaume Lemieux (1648-1725)
Guillaume Le Roy (Roy) (1667-1743)
Jean-Baptiste Le Roy (Roy) (1678-1743)
Noël Le Roy (Roy) (1662-1731)
Paschal Mercier (1684-1727)
Jean Nadeau (1668-1745)
Jean Pruneau (16..-1710)

¹⁰⁵ Source : ROY, Léon, *Les premiers colons de la Rive Sud du Saint-Laurent, de Berthier à Saint-Nicolas, 1636-1738*, Société d'histoire régionale de Lévis, Lévis, 1984.

◆ LA FAMILLE AUBERT

La famille Aubert comprend deux souches différentes. La première est celle de Claude Aubert. Celui-ci est né en 1614 et il est le fils de Jacques Aubert et de Marie Le Boucher, de la paroisse de Sainte-Croix de Trouars, diocèse de Bayeux en Normandie. Vers 1640, il épouse France-Jacqueline Lucas, née en 1612. Claude Aubert est notaire et il décède à Québec en 1694. Ses enfants habitent Québec et la Côte-de-Beaupré.

La seconde souche de cette famille vient de Charles Aubert de la Chesnaye. Né à Amiens, le 12 février 1632, il est le fils de Jacques Aubert de la Chesnaye et de Marie Goupy (Goupil). Charles se marie à trois reprises.

1. Le 6 février 1664, il épouse Catherine-Gertrude Couillard, fille de Guillaume Couillard et de Guillemette Hébert. Catherine-Gertrude lui donne un fils en 1664 mais elle décède peu de temps après.
2. Le 10 janvier 1668, il épouse Marie-Louise Juchereau de La Ferté, fille de Jean Juchereau de la Ferté et de Marie Giffard. Elle décède à La Rochelle le 7 mars 1678, à 26 ans.
3. Le 11 août 1680, il épouse Marie-Angélique Denys de La Ronde, fille de Pierre Denys de La Ronde et de Catherine Leneuf. Elle décède le 8 novembre 1713.

De ces trois mariages naissent 18 enfants, mais seulement 11 d'entre eux atteignent l'âge adulte. Deux



de ses filles se font religieuses à l'Hôtel-Dieu de Québec. Quatre d'entre elles épousent des représentants de la noblesse de robe et de la noblesse d'épée du Canada et de l'Île Royale.

L'une des branches de la famille Aubert, établie sur la Côte-du-Sud, vient de Pierre Aubert. Né en 1672, celui-ci épouse Jacqueline-Catherine Juchereau de Saint-Denis, le 19 décembre 1699 puis, en secondes noces, le 12 octobre 1711, Madeleine-Angélique Le Gardeur. Huit enfants naissent de ces mariages et c'est Ignace-Philippe Aubert de Gaspé qui continue la lignée. Né le 5 avril 1714 à Saint-Antoine-de-Tilly, Ignace-Philippe entre dans les troupes de la marine. Il devient seigneur de Saint-Jean-Port-Joli. Le 30 juin 1745, il épouse à Québec Marie-Anne Coulon de Villiers. Grand-père de l'écrivain Philippe-Aubert de Gaspé, auteur du livre *Les Anciens Canadiens*, Ignace-Philippe Aubert de Gaspé décède le 26 janvier 1787 à Saint-Jean-Port-Joli.

Nous ignorons de quelle souche proviennent les Aubert de Berthier-en-Bas.

◆ LA FAMILLE BALAN DIT LACOMBE

Fils de Pierre Balan dit Lacombe et de Perrine Courier, originaires de Castillon, Périgueux, Pierre Balan dit Lacombe est l'ancêtre de cette famille au Canada. Le 9 juin 1672, il épouse Renée Birette, fille de Jean Birette et

de Simonne Pérille de La Rochelle. De ce mariage naissent dix enfants. En 1699, Jean-Baptiste Balan dit Lacombe épouse, à Beaumont, Jeanne Mailloux puis, en 1716, en secondes noces, Marie Vandet. Leur fils, Joseph, vient s'établir à Berthier-en-Bas vers 1725. Le 10 juillet 1736, Joseph épouse Marie-Anne Coulombe. En secondes noces, il épouse Charlotte Latulippe, le 13 janvier 1756.

◆ LA FAMILLE BEUDOIN

L'ancêtre des Beudoin au Canada est Jacques Baudoin (Beudoin). Il est le fils de Solon Baudoin (Beudoin) et d'Anne Gotreau de Saint-Martin-de-Ré, diocèse de La Rochelle, en Aunis. Né probablement en 1643, il s'établit à Saint-François (Île d'Orléans). C'est là qu'il décédera, le 2 juin 1708. Le 24 mars 1671, il épouse Françoise Durant, née probablement en 1648 du mariage de Pierre Durant et de Noëlle Acelin, de Bracquemont, diocèse de Rouen. Françoise Durant décède le 16 septembre 1718. Leur fils, Jacques, s'établit à Berthier-en-Bas et, le 16 juillet 1699, il épouse Catherine Morin dit Valcourt. Celle-ci est née à Saint-Thomas, le 27 août 1677, du mariage d'Alphonse Morin dit Valcourt et de Marguerite Normand. Catherine est la nièce du premier prêtre né au Canada, Germain Morin. À Berthier-en-Bas, Jacques Beudoin et Catherine Morin dit Valcourt ont une descendance importante.



◆ LA FAMILLE BÉLANGER

François Bélanger est l'ancêtre des Bélanger au Canada. Il est né dans la paroisse de Touque en Normandie. En 1634, il fait partie du groupe des Mortagnais que Robert Giffard recrute en France et qu'il ramène au Canada. Le 12 juillet 1637, il épouse Marie Guyon (Dion), fille de Jean Guyon et de Mathurine Robin de Saint-Jean-de-Mortagne. Marie Guyon est née le 18 mars 1624. François Bélanger s'établit à l'Ange-Gardien où il aura, avec sa femme, une nombreuse famille, dont cinq fils. En 1667, François Bélanger est reconnu comme l'un des cultivateurs les plus prospères de la Côte-de-Beaupré. Délaissant son domaine à l'Ange-Gardien, il se fait concéder la seigneurie de Bonsecours (L'Islet) le 1^{er} juillet 1677. Le premier à être mentionné dans les registres de Berthier-en-Bas est Louis Bélanger, marié à Geneviève Nadeau, le 1^{er} octobre 1753. Il est de la descendance de Jean-François Bélanger, seigneur de Bonsecours, marié à Marie Cloutier en 1671.

◆ LA FAMILLE BILODEAU

La famille Bilodeau est associée au secteur de Berthier-en-Bas qu'on appelle Micamie. L'ancêtre des Bilodeau est Jacques. Né probablement en 1636, il est le fils de Pierre Bilodeau et de Jeanne Fleurie, originaire du diocèse de Poitiers. Le 28 octobre 1654, il épouse, à Québec, Geneviève Longchamp, fille de Pierre Longchamp et de

Marie Desantes, qui lui donne cinq enfants, dont trois fils. Il s'établit à Sainte-Famille puis à Saint-François. Il décède dans cette dernière paroisse, le 8 février 1712. L'un de ses fils, Antoine, épouse Geneviève Turcot en 1685. Puis, deux des fils d'Antoine Bilodeau (1660-1732) viennent s'établir à Berthier-en-Bas : Jacques et Antoine. Antoine naît le 17 novembre 1686 et Jacques, le 22 mai 1690. Antoine épouse Angélique Lepage et il s'établit à Berthier-en-Bas vers 1717. Le 15 novembre 1721, Jacques Bilodeau épouse, à Beaumont, Françoise Paquet, petite-fille d'Isaac Pasquier dit Lavallée. À Berthier-en-Bas, les Bilodeau ont une nombreuse descendance.

◆ LA FAMILLE BLAIS

La famille Blais est probablement celle qui donne le plus de descendants à Berthier-sur-Mer. Dans les registres de la paroisse, on retrouve plus de 700 baptêmes sous le nom de Blais. Ce nom peut être écrit de trois manières : Blais, Bled, Blay. Il faut dire aussi que plusieurs familles Blais essaient sur la Côte-du-Sud, particulièrement à Saint-François, Saint-Vallier, Saint-Pierre et Saint-Thomas (Montmagny).

Le premier du nom de Blais à venir au Canada est Pierre Blais. Fils de Mathurin Blais et de Françoise Pénigaud, il naît vers 1639, à Hane, évêché d'Angoulême en Angoumois (France). Le 12 octobre 1669, il épouse, à Sainte-Famille (Île d'Orléans), Anne Perrot. Cette dernière



est la fille de Jean Perrot et de Jeanne Valta de Saint-Sulpice de Paris. En secondes noces, Pierre Blais épouse, à Saint-Jean (Île d'Orléans), Élizabeth Royer, fille de Jean Royer et de Marie Targer. Ce mariage a lieu le 5 juin 1689. Pierre ne résidera pas à Berthier-en-Bas ; il décède en 1700 à Saint-Jean. Son fils, Antoine, s'établit à Berthier-en-Bas et, en 1705, il épouse, à Saint-Michel, Jeanne Lamy. De ce mariage naissent trois garçons qui s'établissent dans la paroisse : Pierre, Antoine et Jean-Baptiste. Pierre (fils) naît en 1673 à Saint-Jean (Île d'Orléans). En 1695, Pierre épouse Françoise Beaudoin et ils s'établissent ensuite à Berthier-en-Bas. Il se fait concéder une terre qui appartiendra à la famille Blais pendant plus de 250 ans. Comme on l'a déjà vu plus haut, Pierre Blais donne une terre à la fabrique pour la construction d'une première église et d'un premier presbytère. Ses frères, Antoine et Jean-Baptiste, ouvrent également des terres dans le premier rang de Berthier-en-Bas.

Des personnalités remarquables viennent de la famille Blais. Mentionnons entre autres M^{re} André-Albert Blais. Né à Saint-Vallier le 26 août 1842, du mariage de Hubert Blais et de Marguerite Roy, André-Albert poursuit ses études à La Pocatière, à Québec et à Lévis. Ordonné prêtre le 6 juin 1868, il devient professeur au Collège de Lévis et au Séminaire de Québec. Il complète ses études à Rome en droit canonique et il enseigne à la chaire de droit canonique du Grand Séminaire de Québec de 1877 à 1881. Sacré en la Cathédrale de Québec, le 18 mai 1890, par le cardinal

Taschereau, André-Albert Blais devient évêque de Rimouski le 6 février 1891. Il fait construire l'évêché de Rimouski en 1901 et, dans les années qui suivent, il fait entrer différentes communautés religieuses dans le diocèse. Il décède le 23 janvier 1919.

François-Xavier Blais, pour sa part, est né à Saint-Pierre le 16 novembre 1832. Après ses études classiques et théologiques, il est ordonné prêtre au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, le 10 mai 1857. Dans ce collège, il devient professeur et adjoint au préfet des études. Entre 1859 et 1861, il est directeur de l'école d'agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Il est curé à Rivière-au-Renard en Gaspésie, de 1864 à 1867, et curé de Saint-Patrice de Rivière-du-Loup de 1871 à 1907. Dans cette paroisse, il fonde une académie commerciale en 1886 et un hôpital en 1887. Arrière-grand-oncle de Maurice Mercier, cultivateur, François-Xavier Blais décède le 2 décembre 1925.

Le sénateur Aristide Blais mérite aussi une attention particulière. Né à Berthier-en-Bas le 18 octobre 1875, du mariage de Narcisse Blais, navigateur, et de Philomène Buteau, Aristide Blais poursuit des études en médecine à l'Université Laval et il les complète à Paris. En 1901, il s'établit à Edmonton. Médecin militaire, il reçoit le grade de major puis, celui de lieutenant-colonel. Il épouse Antoinette Bolduc, le 9 avril 1903. Il est nommé sénateur, le 29 janvier 1940.



Pour conclure sur cette famille, il faut remarquer qu'elle est intimement associée à la vie maritime. Plusieurs de ses membres deviennent marins, capitaines de voiliers et de vapeurs. Sur le plan politique, elle donne une dizaine de députés au niveau provincial.

◆ LA FAMILLE BLANCHET

Le pionnier de cette famille est Pierre Blanchet. Originaire de Saint-Omer-de-Rosières dans l'évêché d'Amiens, il est le fils de Noël Blanchet et de Madeleine Valette. Arrivé dans la colonie vers 1665, il épouse Marie Fournier, fille de Guillaume Fournier et de Françoise Hébert. Avant de s'établir dans la seigneurie de la Rivière-du-Sud (Saint-Pierre), le couple Blanchet exploite une petite seigneurie près de la rivière Saint-Charles. Le 13 octobre 1671, Pierre Blanchet se fait concéder une terre de 3 arpents de front sur le fleuve, sur 40 de longueur. À la Rivière-du-Sud, Blanchet travaille à agrandir ses terres. Avec son épouse, il a dix enfants. Aussi caresse-t-il le projet de les établir sur sa propriété qui, finalement, est divisée en dix parts. Pierre Blanchet contribue au développement de la paroisse de Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud en donnant des terres pour la construction d'une première église vers 1709. Un de ses petits-fils, appelé également Pierre, époux de Marie Joly, s'établit à Berthier-en-Bas.

◆ LA FAMILLE BLONDEAU

François Blondeau est le premier représentant de cette famille au Canada. Né vers 1632, il est le fils de Daniel Blondeau et de Françoise Du Veau, de Nantelle de Saumur en Anjou. Le 8 février 1655, il épouse, à Québec, Nicole Roland dite Gabrielle d'Ossonville, née à Saint-Sulpice de Paris et fille de Pierre Roland et de Françoise Dechos. De cette union naissent huit enfants. François Blondeau décède probablement à Charlesbourg en 1702. Le premier Blondeau à s'établir à Berthier-en-Bas est Jean-Baptiste. Originaire de Sainte-Foy, il est le fils de Jean-Baptiste Blondeau et de Marie Drolet. Le 12 août 1884, il épouse Sophronie Beaudoin, fille de Benjamin Beaudoin, cultivateur, et de Marguerite Blais.

◆ LA FAMILLE BLOUIN

L'ancêtre des Blouin au Canada est Éméric Blouin dit Laviolette. Fils d'André Blouin et de Françoise Bonin, originaires de Saint-Pierre d'Etusson (Deux-Sèvres) au Poitou, il est probablement né en 1641. Le 30 novembre 1669, il épouse Marie Carreau, née à Château-Richer en 1655. Celle-ci est la fille de Louis Carreau dit Lafraicheur et de Jeanne Le Rouge dit Saint-Denis. Il décède à Saint-Jean (Île d'Orléans), le 14 juillet 1707. Les descendants d'Éméric sont nombreux à l'Île d'Orléans. À Berthier-en-Bas, le premier mariage de la famille Blouin est celui de Joseph-M. Blouin et de Josette Blais, le 23 novembre 1734.



◆ LA FAMILLE BOLDUC

Louis Bolduc est l'ancêtre des Bolduc au Canada. Né en 1648 à Saint-Benoît de Paris, il est le fils de Pierre Bolduc et de Gillette Pizard. Le 8 août 1668, il épouse Elisabeth Hubert, fille de Claude Hubert et d'Isabelle Fontesne de Saint-Gervais de Paris. En 1665, Louis Bolduc arrive à Québec comme soldat dans le régiment de Carignan-Salières. À Berthier-en-Bas, le premier de cette famille est Louis Bolduc qui épouse, le 14 février 1751, Angélique Mercier.

◆ LA FAMILLE BOSSÉ

Le premier de ce nom sur la Côte-du-Sud est Louis Bossé. Né en 1650, il est le fils de Jean Bossé et d'Anne Guillon, originaires de Saint-Martin-de-Charbournais dans l'évêché de Poitiers. Le 14 février 1692, il épouse, à Cap-Saint-Ignace, Angélique Bouchard, fille de Nicolas Bouchard et d'Anne Roy, de Berthier-en-Bas. De leur union naît un fils, Nicolas, qui, le 26 août 1712, épouse Jeanne Roy. Le premier de cette famille à Berthier-en-Bas est Napoléon Bossé. Il arrive de Kamouraska en 1915, probablement avec son épouse Henriette Lavoie. Il achète alors une terre provenant de l'ancien domaine seigneurial.

La famille Bossé compte de brillantes personnalités. Mentionnons M^{re} François-Xavier Bossé (1838-1908). Né à La Pocatière, il sera préfet apostolique du golfe Saint-Laurent. Né à Cap-Saint-Ignace, Noël Bossé est avocat ;

il est conseiller législatif en 1864, sénateur en 1867 puis, enfin, juge à la cour suprême du Canada de 1868 à 1880. Son fils Guillaume (1836-1908) est magistrat, député de Québec à Ottawa et enfin, à l'instar de son père, juge à la cour suprême.

◆ **LA FAMILLE BOUCHER**

Jean Boucher est le premier de cette famille à s'établir à Berthier-en-Bas. Il est le fils de Quentin Boucher et de Jeanne Denis, originaires de Saint-Étienne, du bourg de Chaix (Vendée), au diocèse de Maillezars. Le 3 novembre 1704, il épouse Marie-Madeleine Gravel, née le 20 janvier 1691 et fille de Massé-Joseph Gravel. Jean Boucher est sans doute l'ancêtre des Boucher établis à Berthier-en-Bas. En secondes noces, le 17 novembre 1726, Jean Boucher épouse Marguerite Carbonneau (1688-1774), veuve de Jean-Baptiste Nadeau et fille de Prisque Carbonneau dit Provençal. La famille Boucher essaime principalement dans Bellechasse.

◆ **LA FAMILLE BOUFFARD**

Jacques Bouffard est l'ancêtre des Bouffard au Canada. Né vers 1655, il est le fils de Jean Bouffard, bourgeois de Rouen, et de Marguerite Le Portier. Le 5 mars 1680, il épouse, à Saint-Pierre (Île d'Orléans), Anne Leclerc. Née le 17 septembre 1664, elle est la fille de Jean Leclerc et de Marie Blanquet. Jacques Bouffard décède subitement à



Saint-Laurent (Île d'Orléans), le 26 juillet 1727. Descendant de Jacques, Antoine Bouffard s'établit à Berthier-en-Bas et épouse Marguerite Ouel dit Gallibois, le 30 janvier 1798.

◆ LA FAMILLE BOUTIN

Les Boutin de Berthier-en-Bas descendent d'Antoine Boutin. Né en 1642 à Vernon au Poitou, il est le fils de Jean Boutin et de Georgette Raimbault. Antoine est, plus tard, tambour dans l'armée du roi et il demeure un certain temps avec la garnison au Château Saint-Louis, à Québec. En 1665, il épouse Geneviève Gaudin, née en 1646 et fille de Barthélémy Gaudin et de Marie Coignac. Dans les années qui suivent, il quitte l'armée et se fait octroyer une terre dans la seigneurie de Dombourg (Neuville). Avec son épouse, il a cinq enfants. Deux de leurs fils, Jean-Baptiste et Louis, s'établissent sur la Côte-du-Sud : le premier à Berthier-en-Bas, le second à Saint-Vallier¹⁰⁶. En 1692, Jean-Baptiste Boutin épouse Jeanne Hautebout et il s'établit définitivement dans la seigneurie de Bellechasse-Berthier. La descendance des Boutin de Berthier-en-Bas vient de Jean-Baptiste. Celui-ci est navigateur.

La famille Boutin donne un prélat à l'Église catholique : Joseph Boutin. Celui-ci poursuit ses études au Collège de

¹⁰⁶ Site WEB sur Internet, « L'Association des Boutin d'Amérique Inc. »
<http://www.lookup.com/homepages/85950/boutin.html>.

Lévis, au Petit et au Grand Séminaire de Québec. Détenteur en 1923 d'un doctorat en droit canon de l'Université Laval, il est professeur au Grand Séminaire, mais il préfère le ministère à l'enseignement. Il est doué d'une éloquence persuasive et de la faculté de se faire aimer de tous. Il est nommé premier vicaire à la Basilique et à la Cathédrale de Québec et il est responsable de la succursale de Notre-Dame-des-Victoires. Il est le premier curé de cette paroisse. Avec les années, il assume les fonctions de représentant de l'archevêque à la commission scolaire de Québec. Il sera curé à la paroisse Saint-Charles-Garnier à Sillery.

◆ LA FAMILLE BROCHU

Jean Brochu est le pionnier de cette famille au Canada. Né le 27 décembre 1640 à Montaigu, paroisse de Saint-Jean, diocèse de Luçon, chef-lieu du canton du département actuel de la Vendée ; il est le fils de Louis Brochu, marchand, et de Louise Guichet. Il arrive à Québec vers 1661 et il se fait concéder une terre à Saint-Laurent (Île d'Orléans), le 26 août 1664. Le 28 octobre 1669, il épouse Nicole Saulnier, fille de Pierre et de Jeanne Chevillard, de Saint-Christophe de Paris, laquelle décède le 2 novembre 1714. Jean Brochu décède le 28 février 1705.

Les premiers Brochu à Berthier-en-Bas arrivent vers 1700. Provenant de Saint-Michel, Jacques Brochu s'établit



à Berthier-en-Bas et il épouse Geneviève Mercier, le 28 février 1729. Les deux premiers membres de la famille Brochu inscrits aux registres de Berthier-en-Bas sont Marie-Agathe et sa jumelle, nées le 1^{er} mai 1769. Elles sont les filles de Pierre Brochu et de Geneviève Roy.

◆ LA FAMILLE BUSSIÈRE

Né en 1619 à Salleboëuf, près de Bordeaux, Jacques Bussière est le fils de Jacques Bussière et de Jeanne Massonnière. Il s'établit d'abord à Saint-Laurent (Île d'Orléans). Il épouse Noëlle Gossard, née en 1634 du mariage de François Gossard et de Sulpice Veillot de Saint-Eustache de Paris. Jacques Bussière a un seul fils : Jean-Antoine, né en 1674. Le 21 avril 1698, Jean-Antoine épouse Ursule Rondeau. Le journalier Charles Bussière est le premier de cette famille à habiter Berthier-en-Bas. Il épouse Geneviève Langlois qui, en 1834, lui donne un fils, Charles. Journalier comme son père, Charles Bussière épouse Hélène Guillemette, le 21 juillet 1856. Il décède à la suite d'une chute du toit de l'église de Berthier-en-Bas en 1893.

◆ LA FAMILLE BUTEAU

Pierre Buteau est l'ancêtre des Buteau au Canada. Né probablement en 1635, il est le fils de Mathurin Buteau et de Marie Rageot, tous deux résidant à Sainte-Radegonde, diocèse de La Rochelle, en Aunis. Le 21 octobre 1671, il

épouse, à Sainte-Famille, Marie-Perette Lorient, fille de Pierre Lorient et de Jeanne Bonnet habitant Le Bourget (Seine). Le couple Buteau s'établit à Saint-François (Île d'Orléans). Pierre Buteau décède dans cette paroisse, le 22 novembre 1705. Le premier arrivé dans la seigneurie de Bellechasse-Berthier est Pierre Buteau. Il est le petit-fils de Mathurin et le fils de Pierre. En 1710, Pierre Buteau est marguillier en charge à Berthier-en-Bas. Le premier mariage de cette famille, à Berthier-en-Bas, est celui d'Angélique Buteau et d'Augustin Bernier, le 8 novembre 1734.

◆ LA FAMILLE CARBONNEAU

Prisque Carbonneau dit Provençal est l'ancêtre des Carbonneau au Canada. Il est originaire de Dhatte en Provence. Il est probablement né en 1643. Soldat au régiment de Carignan, il s'établit à Saint-François (Île d'Orléans). Prisque Carbonneau décède le 10 janvier 1715. L'un de ses fils, Jacques, né probablement en 1674, vient s'établir à Berthier-en-Bas. En 1697, Jacques épouse Geneviève Martin, mais il meurt en 1709. La même année, sa veuve épouse, en secondes noces, Jean-Baptiste Blais de Berthier-en-Bas.

Jean-Baptiste Carbonneau est l'une des figures dominantes de cette famille. Né à Berthier-en-Bas le 10 août 1864, Jean-Baptiste Carbonneau est le fils d'Édouard Carbonneau et de Marguerite Mercier. Il poursuit ses études à Windsor (Ontario) et à Détroit (Michigan). Il



occupe la fonction d'agent d'immigration pour le gouvernement provincial et il œuvre principalement au Lac-Saint-Jean. Maire de Normandin, en 1895-1896, et préfet du comté de Lac-Saint-Jean, il se lance en politique et devient candidat conservateur aux élections provinciales de 1904. Il est député de la circonscription du Lac-Saint-Jean en 1904, le 14 octobre 1908 et aux élections de 1912. En 1915, il délaisse la vie politique et devient gouverneur de la prison de Québec de 1915 à 1936. Il décède à Québec le 4 décembre 1936¹⁰⁷.

Cette famille donne un prélat à l'Église : M^{gr} Alphonse Carbonneau, frère d'Olivier Carbonneau qui tiendra boutique sur le site actuel d'Alimentation Michel Forgues.

Alphonse Carbonneau est né le 8 décembre 1847 du mariage d'Olivier Carbonneau et de Soulange Dion. Après ses études classiques en théologie au Séminaire de Rimouski, il est ordonné prêtre par M^{gr} Jean Langevin, le 17 mars 1877. Secrétaire de l'évêque et chancelier du diocèse de 1877 à 1883, il est aussi chanoine de la Cathédrale de Rimouski de 1877 à 1925. Curé de Saint-Modeste, du Bic, de l'Île-Verte et de Saint-Éloi, il devient, en 1923, protonotaire apostolique et vicaire général du diocèse de Rimouski.

¹⁰⁷ QUÉBEC. BIBLIOTHÈQUE DE LA LÉGISLATURE, SERVICE DE LA DOCUMENTATION HISTORIQUE. *Répertoire des parlementaires québécois, 1867-1978*. Québec, La Bibliothèque de la législature, 1980.

◆ LA FAMILLE CHRÉTIEN

Originaire de la paroisse de Saint-Gervais dans le diocèse d'Avranches, Charles-François Chrétien appartient probablement à une famille de navigateurs-pêcheurs de la Normandie. Fils de Jacques Chrétien et de Julienne Moissé, il épouse, à Berthier-en-Bas, le 11 février 1765, Ursule Guimont, veuve de Joseph Buteau et fille de François Guimont et de Marie-Elizabeth Fortin, de Cap-Saint-Ignace. Charles-François Chrétien arrive probablement sur la Côte-du-Sud avec un groupe de navigateurs-pêcheurs venus d'Avranches et de Coutances. Charles-François Chrétien décède probablement en 1801. La famille Chrétien se concentre principalement à Berthier-en-Bas, à Saint-Charles et à Sainte-Marguerite-de-Dorchester.

◆ LA FAMILLE CLAVET

Fils de Jacques Clavet et de Marguerite Fontaine et natif de la paroisse Saint-Jacques, en Gascogne, Michel Clavet est le pionnier de cette famille en Nouvelle-France. Le 4 novembre 1760, il épouse, à Saint-Vallier, Marie-Catherine Thibault, fille de Pierre Thibault et d'Angélique Hélie dit Breton. Le premier mariage de ce nom à Berthier-en-Bas est celui d'Henriette Clavet et de Jean Labrecque, le 4 octobre 1836. Il faut attendre une cinquantaine d'années avant de voir la première souche des Clavet à Berthier-en-Bas. Le 19 novembre 1878, Joseph Clavet épouse Olive Guillemette.



◆ LA FAMILLE CORRIVEAU

L'ancêtre des Corriveau est Étienne Corriveau. Né probablement en 1643, à Fontclaireau, diocèse d'Angoulême, en Angoumois, Étienne est le fils de François Corriveau et de Marguerite Besnard. Le 28 octobre 1669, il épouse Catherine Bureau, fille de Jacques Bureau et de Marguerite Verrier de Saint-Jean, à Paris. Le couple s'établit à Saint-Vallier à partir de 1679. Il s'agit de l'une des premières familles de Saint-Vallier. Vers 1700, en raison de l'absence d'une chapelle, on célèbre la messe dans la laiterie d'Étienne Corriveau. Étienne Corriveau et sa femme ont neuf enfants, dont cinq fils. À Berthier-en-Bas, le premier à porter le nom de Corriveau est Pierre-S., lequel épouse Madeleine Blais, le 1^{er} septembre 1766. La famille Corriveau compte un bon nombre de marins à Berthier-en-Bas.

◆ LA FAMILLE COULOMBE

L'ancêtre de cette famille est Louis Colombe¹⁰⁸ (Coulombe). Fils de Jacques Colombe et de Rolline Drieu, Louis naît probablement en 1641. Ses parents demeurent à Neufbourg, évêché d'Évreux en Normandie. Louis Coulombe s'établit à Sainte-Famille (île d'Orléans). Il épouse Jeanne Boucault, née probablement en 1661 et fille de Nicolas Boucault et de Marguerite Thibault du

¹⁰⁸ Ce nom devient bientôt Coulombe.

faubourg Saint-Germain de Paris. Louis Coulombe décède à Saint-Laurent (Île d'Orléans) le 30 novembre 1720.

Troisième enfant de Louis, Jean Coulombe est la souche des Coulombe de Berthier-en-Bas et de Montmagny. Le 27 avril 1706, il épouse Jeanne Balan dit Lacombe, fille du pionnier Pierre Balan dit Lacombe. Deux de leurs fils, Alexis et François, et une de leurs filles s'établissent à Berthier-en-Bas. Parmi les personnes qui se distinguent dans cette famille, mentionnons l'abbé Armand Coulombe. Ordonné prêtre le 15 mai 1940, il est aumônier militaire, « Padre », de 1944 à 1946. Absent de l'armée canadienne pendant deux ans, il y revient en 1948. Il va au Congo belge en 1951 et fait la guerre de Corée en 1952. Il sera major puis lieutenant-colonel en 1962. Dans cette famille, mentionnons aussi Roger Coulombe. Celui-ci est aviateur dans l'armée canadienne et il participe à de nombreux raids aériens sur l'Allemagne. Il a reçu la décoration DFC (Distinguish Flying Cross).

◆ LA FAMILLE DION

Jean Guyon du Buisson est l'ancêtre des Dion au Canada. Il est baptisé à Tourouvre (Orne), le 18 septembre 1592. Il épouse, à Saint-Jean-de-Mortagne (Orne), Mathurine Robin, le 2 juin 1615. Il décède à Québec en 1663.

Né le 23 octobre 1698, Joachin épouse Élisabeth-Agnès Morin à Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud. Il habitera



éventuellement à Berthier-en-Bas. Fils de Joachin, Joseph Dion est le premier à figurer dans les registres de la paroisse en 1728.

◆ LA FAMILLE DUFOUR

Au Canada, le premier représentant de cette famille est Robert Dufour. Il est le fils de François Dufour de Saint-Jacques de Lisieux en Normandie et de Françoise Morin. En 1694, Robert épouse, à Château-Richer, Anne Mignerou, fille de Laurent Mignerou et d'Anne Saint-Denis. Deux filles naissent de ce mariage. Robert devient très tôt veuf et, en 1703, il se remarie à Louise Gagné, fille d'Ignace Gagné et de Barbe Dodier. Il s'établit alors à Baie-Saint-Paul. Un de ses petits-fils, Joseph Dufour (1744-1829), reconnu pour être un géant de six pieds et demi, sera député de la circonscription de Northumberland (Montmorency) en 1792 et lieutenant-colonel de la milice du Bas-Canada en 1812. Avec sa seconde épouse, Robert Dufour a une nombreuse famille qui s'établit notamment dans Kamouraska et dans le Témiscouata. Provenant de Saint-Antonin, François Dufour épouse Amanda Lebel le 24 octobre 1891 et il s'établit à Berthier-en-Bas vers 1920.

◆ LA FAMILLE DUMAS

François Dumas est l'ancêtre des Dumas sur la Côte-du-Sud. Né vers 1640, à Nanteuil-en-Vallée dans le comté d'Angoulême, il est le fils de François Dumas et d'Anne

Rollin de Nanteuil-en-Vallée. Le 5 juillet 1667, François Dumas épouse, à Québec, Marguerite Foy, née en 1636 à Hermenault en Poitou. Il décède le 24 février 1714 à Saint-Laurent (Île d'Orléans). Alfred Dumas est le premier de cette famille à habiter Berthier-en-Bas. Celui-ci épouse Belzémire Coulombe, le 26 août 1884. Elle est originaire de Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud.

◆ LA FAMILLE FLEURY

André et François Fleury font probablement partie d'un petit groupe de navigateurs-pêcheurs établis sur la Côte-du-Sud vers 1760. Fils de Richard Fleury et de Louise Lohandes du diocèse de Coutances en Normandie, les frères Fleury habitent Saint-Vallier. Le 21 avril 1760, André épouse Josette Tanguay, fille de Jacques Tanguay et de Marie-Geneviève Mercier. Le 19 avril 1762, François Fleury épouse, à Saint-Vallier, Françoise Dubeau, fille de Pierre Dubeau et de Françoise Dorval. Les descendants de cette famille se concentrent surtout à Saint-Vallier et Saint-Gervais dans Bellechasse. Le premier de ce nom à Berthier-en-Bas est André qui épouse Marie-Olive Morency, le 5 février 1828.

◆ LA FAMILLE FORGUES

L'ancêtre des Forgues en Nouvelle-France est Jean-Pierre Forgues dit Montrougeau. Né en 1637, il est le fils de Jacques Forgues dit Montrougeau et de Catherine



Lamolle de Saint-Jean, tous deux de Montréal-les-Rivières, paroisse de Saint-Jean, diocèse de Cominges. Le 16 octobre 1668, il épouse, à Québec, Marie Robineau, veuve de Jean Robert de Saint-Paul de Paris. Née en 1647, elle vient de la paroisse Saint-Paul à Paris. Jean-Pierre Forgues s'établit à Saint-Michel-de-Bellechasse. Avec son épouse, il a six enfants dont trois fils. Les Forgues se retrouvent surtout à Saint-Michel-de-Bellechasse, Beaumont et Saint-Gervais.

◆ LA FAMILLE FORTIER

Antoine Fortier est le pionnier de cette famille. Il est baptisé le 26 juin 1644. Dès l'âge adulte, il s'établit à l'île d'Orléans. En 1677, il épouse, à Beauport, Madeleine Cadieux, fille de Charles Cadieux, sieur de Courville, et de Madeleine Macard. Antoine Fortier décède en 1702. La première mention de cette famille dans les registres de Berthier-en-Bas remonte au 12 novembre 1736, au moment où Louise Fortier épouse Paschal Mercier, le 12 novembre 1736.

◆ LA FAMILLE GAGNÉ

Louis Gagné est l'ancêtre des Gagné au Canada. En 1605, il habite Saint-Cosme-de-Vair, département de la Sarthe. Il épouse Marie Launay à l'église de Saint-Cosme. Vers 1638, leur fils Louis épouse, en France, Marie Michel. Deux de leurs fils viennent au Canada, Pierre et Louis. Pierre

Gagné épouse Louise Faure, le 28 octobre 1668. La première mention de cette famille à Berthier-en-Bas remonte au 6 avril 1712, au moment où Geneviève Gagné épouse Jean Blanchet. Le premier homme de cette famille à demeurer à Berthier est Pierre Gagné qui épouse, le 18 février 1743, Marguerite Cadrin. Cette famille se retrouve sur toute la Côte-du-Sud.

✦ LA FAMILLE GAGNON

Les Gagnon du Canada descendent de quatre souches différentes. D'abord, trois frères – Mathurin, né en 1606, Jean, né en 1610, et Pierre, né en 1616 – s'établissent en Nouvelle-France et forment les trois premières souches de cette famille. Originaires de Tourouvre au Perche, du lieu dit La Gaignonnière, ils sont les fils de Pierre Gagnon et Magdeleine (ou Renée) Roger. Les trois frères Gagnon s'établissent à Château-Richer.

La quatrième souche des Gagnon provient de Robert, cousin des trois premiers. Originaire de La Ventrouze au Perche, il est le fils de Jean Gagnon et de Marie Gestray. Il épouse, à Québec, Marie Parenteau, le 3 octobre 1656. Née en 1641, celle-ci est la fille d'Antoine et d'Anne Poisson de La Rochelle. Dix enfants naissent de leur mariage.

Plusieurs membres de la famille Gagnon se sont établis à Saint-Vallier, à Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud et à Berthier-en-Bas. Les Gagnon de Berthier-en-Bas descendent de Jean Gagnon qui épouse, à Sainte-Anne-



de-Beaupré, Marguerite Cauchon, le 29 juillet 1640. Le premier à Berthier est Pierre Gagnon qui, le 4 octobre 1734, épouse Isabelle Chartier.

◆ **LA FAMILLE OUEL DIT GALLIBOIS
(HOUEL, WELLS)**

Il est difficile de connaître les origines généalogiques des Gallibois. L'ancêtre est, semble-t-il, François Gallibois Wells. On ne connaît pas ses origines françaises. Dans les années 1740, on le retrouve à l'Île Royale, à Louisbourg. Il est navigateur. C'est probablement là qu'il épouse Georgina Hill. Deux enfants naissent de leur mariage, Jean-François en 1740 et Anne en 1741. En raison de la poussée colonisatrice des Anglais qui entraîne la déportation des Acadiens à partir de 1755 et la Conquête, cinq ans plus tard, plusieurs Acadiens doivent quitter Louisbourg. Jean-François Ouel dit Gallibois et son épouse Élisabeth Dodier sont du nombre et ils choisissent comme refuge Berthier-en-Bas. Leur mariage date du 31 mars 1761.

Plusieurs Acadiens se réfugient à Cap-Saint-Ignace, Saint-Thomas (Montmagny), Saint-Pierre, Saint-François, Berthier-en-Bas et Saint-Vallier. À Berthier-en-Bas, ce sont Michel Dubord, Barthélémy Isle, un dénommé Durand et un dénommé Bacand. On sait peu de choses sur ces réfugiés établis à Berthier-en-Bas. On en sait davantage sur d'autres familles qui se sont réfugiées sur la Côte-du-Sud.

◆ LA FAMILLE GAUMOND

Le pionnier de la famille Gaumond est Robert Gaumond. Probablement né en 1635, il est le fils de René Gaumond et de Jeanne d'Alaine, de Saint-Pierre de Charenton, près de Paris. Le 26 octobre 1671, il épouse Louise Robin, fille d'Étienne Robin et d'Éléonore Mauçais, de Saint-Sébastien-de-Raids, Manche, arrondissement de Coutances, en Normandie. Il s'établit à Château-Richer et il habite ensuite à Saint-Thomas-de-la-Pointe-à-la-Caille (Montmagny). C'est là qu'il meurt le 10 septembre 1703. Sa femme le suit de près dans la tombe : elle décède le 16 novembre suivant. Le premier de cette famille à Berthier-en-Bas est Joseph qui épouse Marthe Boutin, le 16 novembre 1772.

◆ LA FAMILLE GUILLEMETTE

Nicolas Guillemette est l'ancêtre des Guillemette au Canada. Il est le fils de Nicolas Guillemette et de Jeanne Sauté de Saint-Antoine de Nesle, diocèse de Soissons, Aisne, Isle-de-France. Il épouse, à Québec, Marie Selle, fille de Guillaume Selle et de Marguerite Dormesnil, le 17 octobre 1667. Il s'établit à Saint-Jean (Île d'Orléans) et décède dans cette paroisse le 16 décembre 1700. Il a plusieurs enfants, dont Jean, baptisé le 24 février 1674 à Sainte-Famille. Ce même Jean Guillemette épouse Marie-Anne Blais, fille de Pierre (père), le 7 octobre 1695. Il vient



s'établir à Berthier-en-Bas sur la terre ayant appartenu à son beau-frère, Joseph Blais.

◆ LA FAMILLE GUY

Arquebusier et maître armurier, Jean Guy est le premier de cette famille à s'établir au Canada. Né probablement en 1640, il est le fils de Jean Guy et de Jeanne La Chauve de Saint-Nicolas, évêché de La Rochelle. Le 7 janvier 1671, il épouse, à Sainte-Famille, Marie Leveau. Quatre enfants naissent de ce mariage. Le premier à venir à Berthier-en-Bas est Alfred Guy qui achète une terre de Joseph Gagnon. Un de ses fils, Wilfrid, épouse Albertine Bélanger le 6 septembre 1919 et il s'établit à Berthier-en-Bas.

◆ LA FAMILLE HOFFMAN

Les origines de la famille Hoffman remontent à la Révolution américaine. Après le passage de soldats allemands lors de la Révolution américaine en 1775, un bon nombre d'entre eux, séduits par le Canada, décident de s'établir dans la région. C'est le cas de Jean Hoffman. Originaire de Langerdoff, dans la principauté d'Anhalt, il est le fils de Libreck Hoffman et de Mary-Ann Fourday. Le 2 décembre 1781, il épouse Thérèse Bélanger devant D. Braundorff, un ministre luthérien. Embrassant la religion catholique, il épouse à nouveau Thérèse Bélanger le 18 novembre 1785.

L'un de leurs fils, Jean, épouse, à Québec, le 26 novembre 1822, Marie-Anne Côté, mais celle-ci décède et, en 1831, Jean Hoffman convole en secondes noces avec Marie Ebacher, fille de Jean-Baptiste Ebacher et de Gen Boulière. Après le décès de sa deuxième épouse, il se marie, le 13 janvier 1846, avec Rosalie Gallibois, fille de Luc Gallibois et de Françoise Lessard.

Fils de Jean Hoffman et de Marie Ebacher, François-Xavier épouse, le 25 janvier 1853, Marguerite Guillemette, fille de Godfroid Guillemette et de Marie-Anne Blais. À Berthier-en-Bas, le nom des Hoffman est relié à la navigation. Dans cette famille, plusieurs se font navigateurs. La descendance des Hoffman se retrouve à Berthier-en-Bas et dans la région immédiate de Québec.

◆ LA FAMILLE HUDON DIT BEAULIEU

Dans cette famille, le pionnier est Pierre Hudon dit Beaulieu. Né vers 1649, il est le fils de Jean Hudon dit Beaulieu et de Françoise Durant, de Notre-Dame-de-Chemillé en Anjou. Le 13 juillet 1676, il épouse Marie Gobeil, fille de Jean Gobeil et de Jeanne Guiet. Onze enfants naissent de ce mariage. Pierre Hudon décède à Rivière-Ouelle, le 25 avril 1710. Le premier de cette famille à s'établir à Berthier-en-Bas est Joseph Hudon qui épouse Marie Dallaire le 13 février 1844. Cette famille est très présente sur la Côte-du-Sud.



◆ LA FAMILLE JONCAS

Pierre Joncas dit Lapierre est l'ancêtre des Joncas au Canada. Il est le fils d'Antoine Joncas et d'Arnaude Gallins de Morine au diocèse de Lombes, Gascogne, département du Gers. Pierre arrive au Canada avec le régiment de Carignan-Salières. Le 8 juin 1672, il épouse, à Sainte-Famille (Île d'Orléans), Jacqueline Boulay (Boulet), fille de Robert Boulet et de Françoise Grenier. Cette famille essaime à Montmagny, à Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud, à Cap-Saint-Ignace et à L'Islet. À Berthier-en-Bas, le premier est Étienne Joncas. Il épouse Charlotte Beaudry, le 11 février 1828.

◆ LA FAMILLE LACHANCE (PÉPIN DIT LACHANCE)

Antoine Pépin dit Lachance est le pionnier de cette famille en Nouvelle-France. Il est né le 10 avril 1636. Il vient de Notre-Dame-du-Havre-de-Grâce, en Normandie. D'abord domestique à la châtellenie de Coulonge, il s'établit, en juin 1659, à Sainte-Famille. Le 11 novembre suivant, il épouse Marie Taiste (Têtu), née en 1632 à Salles-de-Villefagnan en Angoumois. Celle-ci est la fille de Jean Taiste (Têtu) et de Louise Talonneau de La Rochelle. Le couple Pépin dit Lachance aura douze enfants. Trois d'entre eux continuent la branche des Lachance : Ignace, Jean et Gervais. La famille Lachance se concentre principalement à l'Île d'Orléans, sur la Côte-de-Beaupré, à Berthier-en-Bas et à Montmagny. Le nom des Lachance est associé à

la navigation depuis plus d'une centaine d'années. Nestor Lachance est le premier de cette famille à s'établir à Berthier-en-Bas.

◆ **LA FAMILLE KEMNER DIT LAFLAMME
(QUEMENEUR) (LAFLAMME)**

Né en 1672, à Ploudaniel, Finistère, fils d'Hervé Quemeneur, notaire au Parlement de Bretagne, et de Françoise-Josette (?). François Quemeneur dit Laflamme est l'ancêtre de cette famille au Canada. Il épouse Marie-Madeleine Chamberland à Saint-François (Île d'Orléans), le 15 novembre 1700. Celle-ci est née à Sainte-Famille, le 31 janvier 1685, du mariage de Simon Chamberland, né en 1637 à Chartonnais, au Poitou, et de Marie Boisleau. Cinq fils naissent du mariage de François et de Marie-Madeleine. François Kemner décède en 1728. La descendance est connue sous le nom de Laflamme. Le premier de cette famille à Berthier-en-Bas est Charles. Le 22 janvier 1741, il épouse Brigitte Gagné. En secondes noces, le 22 février 1748, il épouse Josette Vermette à Berthier-en-Bas.

◆ **LA FAMILLE LAMY**

Pierre Lamy est l'ancêtre des Lamy en Nouvelle-France. Né probablement en 1646, il est le fils de Clément Lamy et d'Anne Tillant, de Dourville, près de Rouen en Normandie. Il épouse, à Lislet, le 15 avril 1680, Renée



Montminy dit Picard, fille de René Montminy et de Jeanne De Lavoie de La Rochelle. Il s'établit ensuite à l'Île-aux-Oies. Lui et sa famille sont parmi les premières familles à s'établir sur cette île. Pierre Lamy décède à l'Islet en 1726. Les Lamy résidant à Berthier-en-Bas au début du siècle descendent d'Albert Lamy et de Rébecca Chabot de Leominster au Massachusetts. Albert Lamy épouse Eugénie Paquet, le 23 février 1914.

◆ LA FAMILLE LAROCHELLE

Le pionnier de cette famille est Michel Gautron dit Larochelle. Né le 16 octobre 1642, il est le fils de Daniel Larochelle et d'Antoinette Foubert de La Rochelle (France). Le 15 septembre 1673, Michel Gautron épouse, dans la maison de Jean Bourdon à Québec, Catherine Poisson, née en 1654 et fille de Jean Poisson et de Catherine Foulon de la paroisse Saint-Paul (Paris). Michel Gautron pourrait être le premier fermier de la terre seigneuriale de Berthier en 1672. Il renonce probablement à rester dans Bellechasse-Berthier puisqu'il s'établit à La Durantaye. Il faut noter que c'est Pierre Bazin qui est fermier de la seigneurie vers 1673. En 1680, Catherine Poisson décède et Michel Gautron attend six ans avant de se remarier. Le 19 novembre 1686, il épouse, à Saint-Michel, Marie-Madeleine Bissonnette. Michel Gautron est inhumé à Beaumont le 20 janvier 1719.

◆ LA FAMILLE LAVALLÉE
(PASQUIER, PAQUET DIT LAVALLÉE)

Le pionnier de cette famille est Isaac Pasquier. Natif de Saint-Jean-Baptiste de Montaigu au Bas-Poitou, Isaac est le fils de Mathurin Pasquier et de Marie Frémillon. Il s'établit à Château-Richer puis à Saint-Laurent (Île d'Orléans). Dans cette dernière paroisse, il épouse Élisabeth Meunier, le 30 juin 1670. Celle-ci est la fille de Mathurin Meunier et de Françoise Fafard. Le couple Pasquier aura douze enfants. L'un d'entre eux, Charles, né le 25 mars 1673, épouse Jeanne Colombe, fille du pionnier Louis Colombe, le 1^{er} février 1694. De ce mariage naissent treize enfants. Né le 23 janvier 1711, Jean-Baptiste épouse Judith Leclerc le 17 août 1746. Un des fils de Jean-Baptiste et de Judith Leclerc, Gabriel, épousera Marie-Ange Gonthier le 23 novembre 1773. François, un des fils de Gabriel et de Marie-Ange Gonthier épouse Élisabeth Balan dit Lacombe, le 23 octobre 1798. Le couple s'établit à Berthier-en-Bas et 24 enfants naissent de leur union. Trois se marient à Berthier, mais un seul s'y établit : Charles Lavallée. Celui-ci épouse, le 27 janvier 1846, Apolline Beaulieu, fille de Moïse Beaulieu et de Reine Boutin. Charles Lavallée décède à l'âge de 81 ans en 1901. Il laisse dans le deuil quatre fils et un bon nombre de petits-enfants.

Nous ignorons de quelle souche provient le plombier du village, Cléophas Paquet. Il épouse Démerise Tremblay vers 1919. De cette union naissent quatre fils et une fille.



Le dernier de ses fils, Nil-Réal, reprendra le métier de son père. Nil-Réal est reconnu et apprécié pour ses talents de cuisinier et de guide de pêche. Il décède en 1971, célibataire. Cléophas a un autre fils, Oscar, qui épouse Rosalia Boucher, le 14 juin 1920. Il réside à Montréal.

◆ **LA FAMILLE LAVERDIÈRE**

Les origines de cette famille sont reliées à René Cauchon, sieur de L'Averdière. Celui-ci est le fils d'Abel Cauchon et de Marguerite Othel. Le 9 février 1637, il se marie à Saint-Christophe-de-Bléré (Indre-et-Loire) à Charlotte Citolle, fille d'Antoine Citolle et de Françoise Jouillon. Son épouse meurt à Saint-Christophe-de-Bléré, le 8 septembre 1671. Elle laisse dans le deuil son époux et ses quatre enfants, dont un fils, René, qui deviendra la souche des Laverdière en Nouvelle-France.

René Laverdière épouse Anne Langlois, le 10 novembre 1670. Fille de Philippe Langlois et de Marie Binet de Saint-Sulpice de Paris, elle voit le jour en 1651. Barbier et chirurgien, René Laverdière devient juge bailli du comté de Saint-Laurent (Île d'Orléans). Il termine ses jours dans la maison de son fils, Louis, en 1714. Son fils aîné, Louis, né le 10 septembre 1671, épouse Catherine Dumas à Saint-Jean (Île d'Orléans) et dix enfants naissent de leur mariage. La famille de Louis Laverdière s'établit à Beaumont. Il est à noter que Jacques Laverdière est le premier maire et le premier président de la commission scolaire de Berthier-en-Bas.

◆ LA FAMILLE LEMIEUX

Guillaume Lemieux est le premier de cette famille à s'établir dans la paroisse. Né à Beauport le 17 novembre 1648, il est le fils de Pierre Lemieux, habitant et tonnelier, et de Marie Bernard. Le jeune Guillaume réside un certain temps chez ses parents à Beauport. En 1668, il se spécialise dans le transport du bois de corde entre Lauzon et Québec. Le 15 décembre 1669, il épouse Isabelle (Élizabeth) Langlois, veuve de Louis Costé (Côté). Il s'établit à Saint-Laurent de l'Île d'Orléans et, le 13 novembre 1671, il achète une terre d'Antoine Leblanc dit Jolicœur et d'Isabelle Leblanc. Le 4 juillet 1673, Pierre Bécard de Grandville, seigneur de la petite Île-aux-Oies et de l'Île-aux-Grues, baille à Guillaume Lemieux « une terre et une métairie » à l'Île-aux-Oies. La même année, le couple Lemieux s'établit sur cette île. Le 29 avril 1678, Guillaume Lemieux se fait concéder des terres à l'Île-aux-Oies et à l'Île-aux-Grues. En 1678, après l'expiration de son bail à ferme, il quitte l'Île-aux-Oies pour l'Île-aux-Grues avec ses dix enfants. En 1681, il est un important cultivateur de l'Île-aux-Grues et il possède 40 bêtes à cornes et 20 arpents de terre en culture. Le 18 novembre 1696, son épouse décède et elle est inhumée à Cap-Saint-Ignace. Après le décès de sa femme, Guillaume Lemieux se retrouve avec un actif important de 7000 livres, comprenant l'héritage de sa femme. Cet héritage est alors divisé entre ses enfants. Fait intéressant, c'est sur la terre de Guillaume Lemieux qu'on trouve la première chapelle de l'Île-aux-Grues. On



y célèbre la messe dans une étable « de trente pieds de longueur avec un quarré de pièces sur pièces de charpenterie de douze pieds en tout sens et six de hauteur couvert de paille¹⁰⁹ ».

En 1697, Guillaume Lemieux prend possession d'une maison à Berthier-en-Bas et d'une concession ayant déjà appartenu au seigneur Alexandre Berthier. Le 12 octobre 1699, Guillaume Lemieux convole en secondes noces avec Louise Picard, à Cap-Saint-Ignace. Peu de temps après son mariage, il s'établit avec sa famille à Berthier-en-Bas. En 1705, il vend ses terres de l'Île-aux-Grues et de l'Île-aux-Oies. Le 30 mars 1724, il cède sa terre de Berthier-en-Bas à son avant-dernier fils, Guillaume. Guillaume Lemieux décède à 77 ans, le 15 octobre 1725.

◆ LA FAMILLE LESSARD

Étienne Lessard est l'ancêtre des Lessard en Amérique. Né vers 1623, à Chambois, dans l'actuel département de l'Orne, dans l'évêché de Sées en Basse-Normandie, il est le fils de Jacques Lessard et de Marie Herson. Il passe au Canada vers 1646 et s'établit à Sainte-Anne-de-Beaupré vers 1652. Le 8 avril de la même année, il épouse Marguerite Sylvestre, fille de Charles Sylvestre. Homme très actif, Étienne Lessard entretient des relations d'affaires

¹⁰⁹ ANQ-Q. Minutier de François Genaple, le 4 juillet 1699.

avec Charles Aubert de la Chesnaye, l'un des hommes les plus riches de la colonie. Le 4 mars 1677, il se fait concéder une seigneurie à l'Île-aux-Coudres et il la revend au Séminaire de Québec pour 100 livres. Étienne Lessard meurt à Sainte-Anne-de-Beaupré, le 20 avril 1703. Le premier Lessard à Berthier-en-Bas est probablement Joseph. Celui-ci épouse Marguerite Carbonneau, le 26 juin 1758.

◆ LA FAMILLE LÉVESQUE

Robert Lévesque est l'ancêtre des Lévesque au Canada. Né probablement en 1641, il est le fils de Pierre Lévesque et de Marie Caumont de Hautot, diocèse de Rouen en Normandie. Le 10 novembre 1674, il reçoit des terres à Rivière-Ouelle. Le 22 avril 1679, il épouse Jeanne Chevalier. Robert Lévesque décède le 16 décembre 1703. Juliette Lévesque est la première à représenter cette famille à Berthier-en-Bas. Le 29 septembre 1951, elle épouse Roger Blais.

◆ LA FAMILLE LYNCH

Il est difficile de connaître les origines de cette famille de Berthier-en-Bas. Il s'agit probablement d'une famille irlandaise arrivée entre 1832 et 1848. On sait qu'un William Lynch épouse, à Saint-Thomas-de-la-Pointe-à-la-Caille (Montmagny), Sophie Métivier. De ce mariage naît un garçon, William, qui épouse, à Berthier-en-Bas, Marie



Vermette. La descendance des Lynch se retrouve principalement à Berthier-en-Bas et à Montmagny.

◆ **LA FAMILLE MÉNARD**

Pierre Ménard est le premier à venir au Canada. Fils de Pierre Ménard et de Françoise Dié de Beceleuf, diocèse de Poitiers, au Poitou, il épouse, à Berthier-en-Bas, le 10 janvier 1735, Marie-Jeanne Blais. Celle-ci est la fille d'Antoine Blais et de Jeanne Lemay. En secondes noces, Pierre Ménard épouse, à Berthier-en-Bas, Marie-Jeanne Chartré, veuve de Michel Chartré et fille de François Chartré et de Marie-Appolline Morin, le 5 juin 1752. Pierre Ménard est inhumé à Berthier-en-Bas le 5 octobre 1754. Sa descendance se trouve à Berthier-en-Bas, à Saint-Vallier, à Saint-Michel et à Saint-Magloire.

◆ **LA FAMILLE MERCIER**

La famille Mercier est l'une des toutes premières familles à s'établir à Berthier-en-Bas. Le premier est Joseph-Paschal Mercier. Issu du mariage de Paschal Le Mercier et d'Anne Cloutier, il est né à Sainte-Anne-de-Beaupré en 1684. En 1705, il épouse, à Saint-Joachim, Marie-Madeleine Boucher, fille de Jean Boucher et de Marie-Madeleine Paré. Le couple Mercier s'établit à Berthier-en-Bas et onze enfants naissent de leur union.

Le plus célèbre des Mercier est, sans contredit, Honoré Mercier, le premier ministre de la province de Québec, du 29 janvier 1887 au 21 décembre 1891. Son fils Honoré est également ministre de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries dans le cabinet de Lomer Gouin, du 29 avril 1914 au 25 août 1919, et ministre des Terres et Forêts dans les cabinets de Lomer Gouin et de Louis-Alexandre Taschereau, du 25 août 1919 au 27 juin 1936.

◆ **LA FAMILLE MORENCY (BAUCHER DIT MORENCY)**

L'ancêtre de la famille Morency est Guillaume Baucher dit Morency. Baptisé à Saint-Martin de Montmorency, le 3 octobre 1630, il est le fils d'Antoine Baucher (Bauchet) et de Marguerite Guillebert de Saint-Martin de Montmorency¹¹⁰. Le 16 octobre 1656, Guillaume Morency épouse, à Québec, Marie Paradis. Celle-ci est née en 1642 à Notre-Dame de Mortagne au Perche. De leur mariage naissent sept garçons et six filles. Guillaume Morency décède à Sainte-Famille (Île d'Orléans), le 26 octobre 1687.

À Berthier-en-Bas, les Morency descendent de Joseph. Dans cette paroisse, Joseph a un fils, Charles, né en 1753, et une fille, Geneviève, née en 1757. À la même époque, Basile Morency est également établi à Berthier-en-Bas. Probablement né en 1737, il a dix enfants. Il meurt le 21 janvier 1791.

¹¹⁰ Ce nom de Morency est le diminutif de Montmorency.



◆ **LA FAMILLE MORIN**

Les Morin de la Côte-du-Sud descendent de cinq souches différentes. La famille Morin qu'on trouve à différents moments à Berthier-en-Bas descend de Pierre Morin dit Boucher. Né en Normandie vers 1639, celui-ci épouse, vers 1661, à Port-Royal en Acadie, Marie Martin, native d'Acadie. En 1680, Pierre Morin dit Boucher habite Beaubassin et, vers 1690, il s'établit à Restigouche. Le premier de cette souche à Berthier-en-Bas est Michel Morin qui épouse Marie Frégeau, le 7 janvier 1727. Il faut noter qu'il est difficile d'étudier cette famille en raison de ses nombreuses souches.

◆ **LA FAMILLE NADEAU**

La famille Nadeau possède deux souches, celle de Joseph Ozanni Nadeau et celle de Jean Nadeau. Les Nadeau de Berthier-en-Bas descendent tous de Jean. Né en 1668, il est le fils de Jean Nadeau, meunier au Gué de Velluire (France), et de Marie Riffel. Le 30 octobre 1696, il épouse, à Saint-Jean (Île d'Orléans), Marie-Anne Dumont (1673-1756), fille de Julien Dumont dit Lafleur et de feu Catherine Taupesan. Le couple s'établit à Berthier-en-Bas.

◆ **LA FAMILLE PELLETIER**

Guillaume Pelletier est l'ancêtre des Pelletier sur la Côte-du-Sud. Fils d'Éloi Pelletier et de Françoise Matte, il est né

en 1598 à Brésolettes (Perche). Guillaume épouse, à Saint-Aubin de Tourouvre, le 12 février 1619, Michelle Mabilie (1592-1665). De cette union naissent trois enfants : Claude, Guillaume et Jean. L'un des trois, Guillaume, arrive en Nouvelle-France en 1641. Marchand de charbon, il est engagé pour trois ans par le seigneur de Beauport, Robert Giffard. Guillaume Pelletier décède en 1657.

Pierre Pelletier est le premier de cette famille à s'établir à Berthier-en-Bas. Fils de René Pelletier, de Rivière-Ouelle, et de Marie-Madeleine Leclerc, il est né à Saint-Pierre (Île d'Orléans) le 4 novembre 1700. Il épouse Élizabeth Lavergne dit Renaud et de leur union naissent trois enfants : Pierre (1723-1759), René (1729-1775) et André (1737-1764).

◆ LA FAMILLE PRUD'HOMME DIT FAGUY

On sait très peu de choses sur la famille Prud'homme dit Faguy. Nous savons que Charles est à Québec dans les années 1820. Le 4 août 1829, il épouse Julie Martel. Comme on le sait, il acquiert, en 1843, le manoir Dénéchaud et le transforme en petit hôtel. Charles Faguy a au moins six enfants à Berthier-en-Bas, dont trois garçons.

◆ LA FAMILLE PRUINEAU

Jean Pruneau est le pionnier de cette famille au Canada. Il est le fils de Pierre Pruneau et de Marie-Madeine,



originaires de Limoges en France. Le 25 mai 1691, il épouse Suzanne Émond à Saint-François (Île d'Orléans). Suzanne Émond est la fille de René Émond, né à l'Île-de-Ré en France, en 1637, et de Marie La Faye de Saintes en Saintonge. Les Pruneau demeurent un certain temps à l'Île d'Orléans puis, ils s'établissent à Berthier-en-Bas vers 1700. Ils ont neuf enfants, mais un seul leur survit, René, lequel épouse Madeleine Émond, le 10 février 1716 à Saint-Michel. La première mention de cette famille dans les registres paroissiaux remonte au mariage de Catherine Pruneau qui épouse André Patry le 18 novembre 1711.

◆ LA FAMILLE SAINT-PIERRE

Pierre Saint-Pierre est le premier de cette famille à s'établir en Nouvelle-France. Né le 26 avril 1643 à Saint-Étienne-des-Tonnelliers, il est le fils de Michel Saint-Pierre et de Françoise Engren. Arrivé dans la colonie, Pierre Saint-Pierre habite chez Charles Cloutier, à Château-Richer. Le 24 avril 1679, il épouse, à Sainte-Famille, Marie Gerbert. Celle-ci est la fille de Mathurin Gerbert dit Lafontaine, de Saint-Pierre de Nantes en Bretagne, et d'Élisabeth Targer, de La Rochelle. Le couple Saint-Pierre s'établit à la seigneurie des Aulnaies et de leur union naissent quinze enfants, dont six fils. Les Saint-Pierre se concentrent

principalement sur la Côte-du-Sud. Ils adoptent le surnom de Dessaint, d'où le nom de Saint-Pierre Dessaint. Le premier de cette famille à Berthier-en-Bas est Louis Saint-Pierre, lequel épouse Madeleine Blais le 23 novembre 1802.

◆ LA FAMILLE TALBOT

C'est à Saint-Thomas-de-la-Pointe-à-la-Caille que s'établit Jacques Talbot dit Gervais, l'ancêtre des Talbot au Canada. Il est le fils de Nicolas Talbot dit Gervais et de Marie Duchesne de Saint-Gervais de Rouen. En 1698, il épouse Charlotte Sommereux. Celle-ci est née à Pointe-aux-Trembles, le 27 mars 1678. Elle est la fille de Noël Sommereux, originaire de Saint-Gervais de Breuil, évêché de Beauvais, et de Jeanne Goguet.

Dans les registres de Berthier-en-Bas, le premier de cette famille est Jacques Talbot. Il s'établit dans le deuxième rang de la seigneurie, actuellement Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud. Le 29 avril 1710, il épouse en secondes noces Catherine Lamarre, fille de Pierre et de Marie Paulet. Il meurt à Saint-Thomas-de-la-Pointe-à-la-Caille le 27 mars 1730.

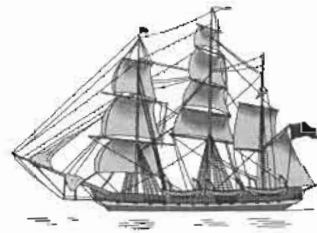
◆ LA FAMILLE TANGUAY

L'ancêtre des Tanguay au Canada est Jean Tanguay. Né à Planceroy, en Bretagne, il est le fils de Nicolas Tanguay



et de Marguerite Accaral. Le 6 février 1692, il épouse, à Saint-Jean (Île d'Orléans), Marie Brochu, fille de Jean Brochu dit Lafontaine et de Nicole Saulnier. Le couple s'établit à Saint-Vallier. La plupart des Tanguay de la Côte-du-Sud descendent de Jean Tanguay et de Marie Brochu.

Les Tanguay de Berthier-en-Bas appartiennent à une autre souche qui est acadienne. Le premier à s'établir à Berthier-en-Bas est Nicolas qui épouse Anne Ouel dit Gallibois en 1755. Le couple Tanguay a au moins quatre enfants dont un fils, André, qui épouse, à Berthier-en-Bas, Marie-Anne Marcoux, le 11 janvier 1791.



Plage de la marina, manoir Dénéchaud vers 1950.





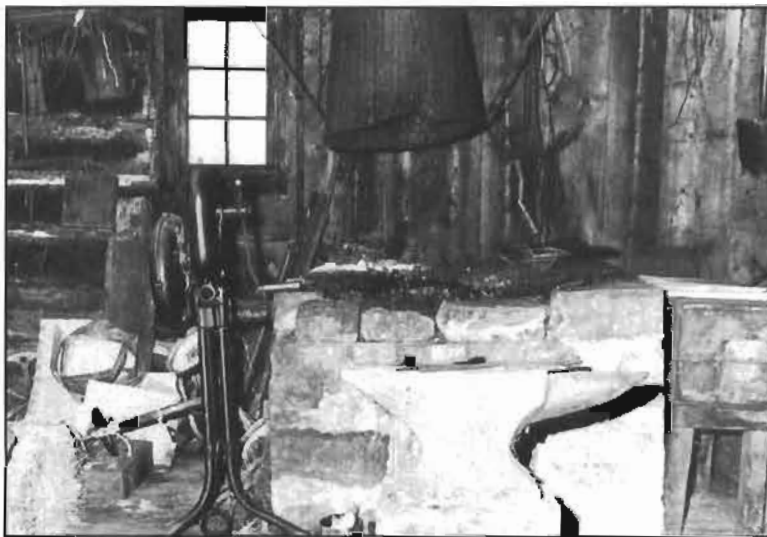
Scène typique du Jour de l'An à la campagne.



La pêche à l'anguille vers 1946.



Le phare des Islets de Bellechasse construit en 1863, puis détruit en 1964 par ordre du ministère des Transports.



L'intérieur de la forge de M. Joseph Lessard.



*La mi-carême vers 1949.
De g. à d. : Léo Clavet, François Morency, André Galibois,
Ernest Boucher, Jean-Louis Blais, Fernand Clavet,
Isidore Talbot, Florian Corriveau, Lorenzo Corriveau.*



Le pavage de la rue Principale en 1929-1930.



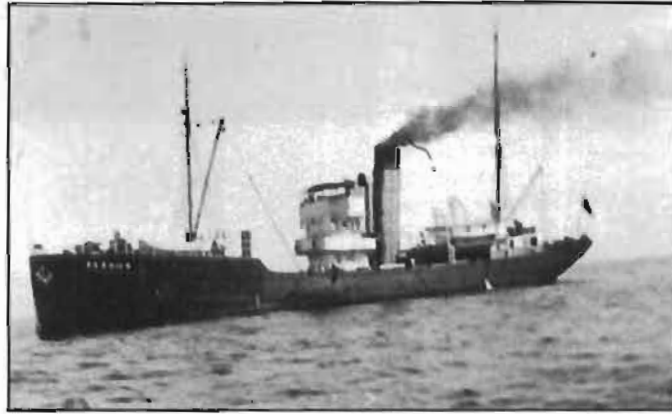
*Les enfants
de M. Joseph Labadie vers 1911.*



*La roulotte à « patates frites » de M. Oscar Morency vers
1956. Actuellement M. Oscar Roy en est le propriétaire.*



Un jeune marin de Berthier-sur-Mer.



Le cargo Bernier, 1925.



*M. Ludger Roy transporte son grain
au moulin Tremblay de Saint-François
pour être moulu, le 3 février 1945.*



*De gauche à droite :
M. et Mme Richard Boucher (Marie-Ange Bussière)
et M. et Mme Outila Boucher (Estelle Deschênes)
partant en promenade en auto vers 1920.*



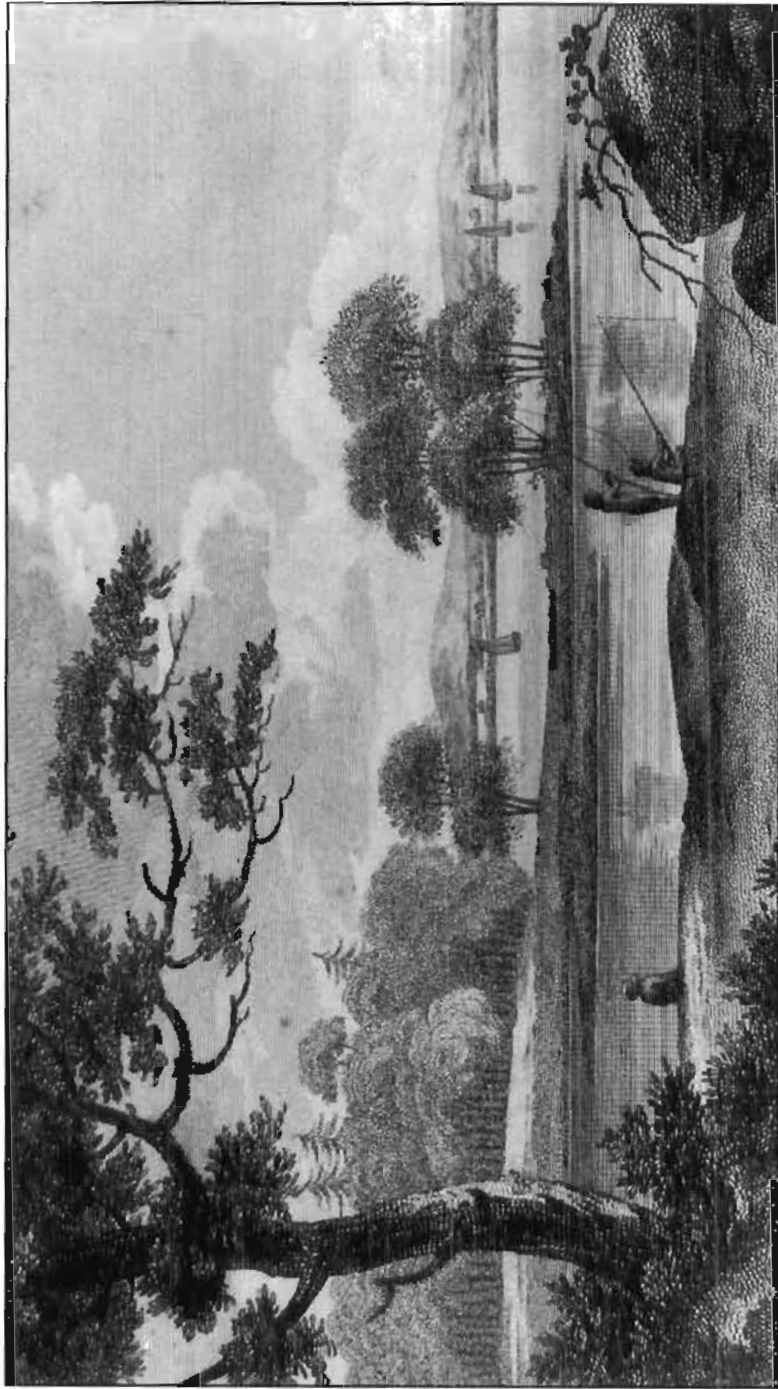
*Dessin de M. Ludger Morency
représentant le premier Restaurant de la Plage vers 1926.*



La marina de Berthier-sur-Mer en 1997.
Photographie : Jean Beaulieu.



La plage de Berthier-sur-Mer en 1997.
Photographie : Jean Beaulieu.



« Près de Berthier... » Il s'agit probablement de l'anse Verte.
Gravure de P. Maverich d'après un dessin d'Alexander Robertson, vers 1800. (Musée du Québec, 69.471, photo Patrick Altman)

ANNEXE I

NOTES SUR NARCISSE-HENRI-ÉDOUARD FAUCHER DE SAINT-MAURICE

Narcisse-Henri-Édouard Faucher de Saint-Maurice est auteur, conteur et essayiste. Son œuvre compte plus de 5000 pages et il touche à plusieurs genres littéraires : contes, essais, souvenirs et récits de voyages. Malgré l'abondance de ses écrits, les historiens le négligent et plusieurs estiment que Faucher de Saint-Maurice a probablement rédigé ses écrits à la hâte.

Narcisse-Henri-Édouard Faucher naît à Québec, le 18 avril 1844. Il est le fils de Narcisse-Constantin Faucher, avocat, et de Catherine-Henriette Mercier. Le 25 mai 1868, il épouse, à Québec, Joséphine Berthelot. Après ses études classiques au Séminaire de Québec et au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, il entreprend une carrière militaire qui l'amène jusqu'au Mexique. Revenu au pays, il devient, en 1867, greffier des projets de loi d'intérêt privé au Conseil législatif. Avec les années, Faucher s'adonne à la littérature et il écrit ses textes dans plusieurs journaux du Québec. À sa signature, il ajoute la particule « de Saint-Maurice ». Après avoir regroupé ses œuvres en un volume de 1000 pages, il se lance en politique et il est élu dans la circonscription de Bellechasse aux élections

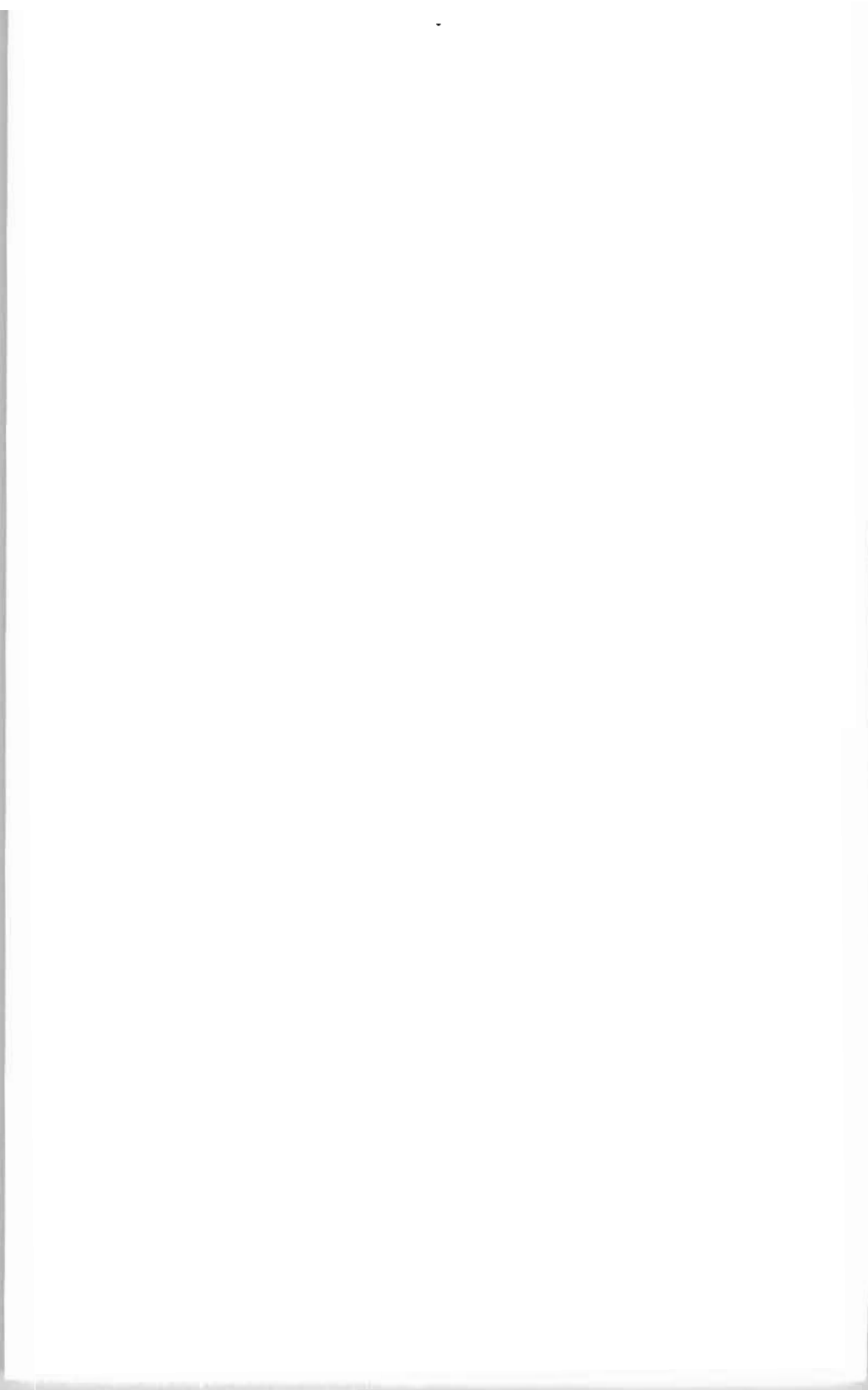


provinciales de 1881 et 1886. Aux élections de 1890, il est défait devant le libéral Adélarde-Alphonse Turgeon. Malgré son désir des grandeurs et son caractère désordonné, Faucher de Saint-Maurice gagne petit à petit l'estime de plusieurs écrivains de son temps et il s'adonne au journalisme. Il décède le 1^{er} avril 1897.

Narcisse-Henri-Édouard Faucher adopte la particule « de Saint-Maurice » à la mémoire de son ancêtre qui est originaire de Saint-Maurice. Il faut dire que cette pratique de se donner une particule au pays remonte jusqu'au Régime français. À cette époque, le désir de s'élever dans la société canadienne est très important et plusieurs n'hésitent pas à ajouter à leur nom de famille celui de leur seigneurie. Mais l'ajout d'une particule n'est pas synonyme d'une entrée dans la noblesse d'alors. En 1684, le statut de noble doit être donné par le roi et quiconque prétend à ce titre est passible d'une amende de 500 livres.

Citons le cas de Guillaume Couillard. En 1654, celui-ci reçoit du roi de France des lettres de noblesse qui reconnaissent les services qu'il a rendus dans la colonie. Le roi anoblit du même coup sa femme, ses enfants et sa descendance. Ses lettres ont probablement été révoquées puisque, le 25 janvier 1668, le roi accorde des titres de noblesse à Louis Couillard de Lespinay et à Charles Couillard, seigneur de Beaumont. Selon certains historiens, la reconnaissance des titres de noblesse des Couillard ne fait aucun doute.

Le dernier à ajouter à son nom une particule est probablement Joseph-Rémi Vallières dit de Saint-Réal. En 1806, au moment où il fait une demande pour entreprendre des études en droit, il adopte la particule « Saint-Réal ». Celui-ci est reconnu pour être un homme politique, un fonctionnaire et un homme d'affaires qui a marqué à sa manière l'histoire canadienne.



ANNEXE II

- - -

PRÊTRES NÉS À BERTHIER-SUR-MER*

- Bergères de Rigauville,
Charles (Des)
- Bilodeau, Téléphore
(curé de Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud)
- Blais, Albert (Père)
(Congrégation de Sainte-Croix)
- Blais, Aristide (diocèse de Montréal)
- Blais, Louis-Philippe-Ernest
(Trappiste à Oka) (Père Marie-Alphonse)
- Blais, Philippe
(professeur au Petit Séminaire de Québec)
- Blais, Théodule
- Boutin, Joseph (M^{gr})
(curé de Saint-Charles-Garnier, Silley)
- Carbonneau, Charles-Alphonse
- Coulombe, Armand
(aumônier militaire)
- Dion, Charles-Henri
- Lavallée, Robert (Père)
(Pères Blancs)
- Roy, Alexandre
(curé de Saint-Henri-de-Lévis)



Roy, Arsène (Père) (O.P.)

Roy, Camille (M^{gr})
(recteur de l'Université Laval)

Roy, Paul-Eugène (M^{gr})
(archevêque de Québec)

Roy, Philéas
(curé de Saint-Patrice, Rivière-du-Loup)

* Ces données vont jusqu'à 1973.

FRÈRES NÉS À BERTHIER-SUR-MER

Georges-Phydime Dion, grand-oncle de Charles-Henri Dion. Il est l'un des premiers Canadiens à entrer au noviciat des frères du Sacré-Cœur à Arthabaska. Il naît à Berthier-en-Bas le 26 octobre 1861.

Un fils de Louis Beaulieu, frère de l'Instruction chrétienne.

ANNEXE III

RELIGIEUSES NATIVES DE BERTHIER-SUR-MER

BERGÈRES DE RIGAUVILLE, Louise-Françoise (Des) ; née en 1721 ; religieuse à l'Hôtel-Dieu de Québec en 1740. Elle décède en 1777.

BILODEAU, Jacqueline (Sœurs du Bon-Pasteur), fille de Rosario Bilodeau

BLAIS, Jeanne-Berthe (Saint-Louis de France), fille de Joseph Blais

BLOUIN, Estelle (Servantes du Saint-Cœur de Marie), fille de Ferdinand Blouin

BOSSÉ, Aline (Ursulines), fille de Robert Bossé

BUTEAU, (?), Sœur Françoise-de-Chantal (Sœurs Saint-Joseph de Saint-Vallier), fille d'Edmond Buteau

CHRÉTIEN, Odélie (Sœurs Blanches d'Afrique)

CHRÉTIEN, Marie-Ange (Sœurs Blanches d'Afrique)

CHRÉTIEN, Blanche (Sœurs Blanches d'Afrique)

CHRÉTIEN, Maria (Servantes du Saint-Cœur de Marie)

GAGNÉ, Agathe (Sœurs du Bon-Pasteur), fille d'Anselme Gagné



- GAGNÉ, Prudentienne (Sœurs du Bon-Pasteur), fille
d'Anselme Gagné
- GALLIBOIS, Diane (Servantes du Saint-Cœur de Marie), fille
d'Ubalde Gallibois
- LAVALLÉE, Judith (Servantes du Saint-Cœur de Marie), fille
de Jean-Baptiste Lavallée
- LAVALLÉE, Lucie (Servantes du Saint-Cœur de Marie), fille
de Jean-Baptiste Lavallée
- MERCIER, (?) (Congrégation de Notre-Dame), fille d'Edmond
Mercier.
- MERCIER, Marie-Cécile (Sœurs du Bon-Pasteur), fille de
Joseph Mercier
- PELLETIER, (?) (Sœurs Grise)
- ROY, Anne-Marie (Congrégation de Notre-Dame), fille
d'Urbain Roy
- ROY, Marie-Aurélie, Sœur Marie-de-l'Eucharistie (Domini-
caines de l'Enfant-Jésus), sœur de M^{gr} Paul-Eugène
Roy
- TALBOT, (?), Sœur Marie-Dorothée-de-Saint-Antoine, fille
de Jacques Talbot (née en 1725) et de Mère Angélique
Meunier, hospitalière à l'Hôpital Général de Québec.
D'abord mariée à Louis-Marie Picard, devenue veuve,
elle entre en religion en 1773. Elle décède en 1789.

ANNEXE IV

--

EXTRAIT DU PREMIER REGISTRE DE BERTHIER-EN-BAS, 1710-1751

Le 9 novembre 1710, baptisé Augustin, fils de Pierre Blais et de Françoise Baudoïn. Parrain : Jean Boucher ; marraine : Madeleine Boucher, femme de Paschal Mercier.

Le 29 décembre 1710, baptisé Marie-Françoise, fille de Jean-Baptiste Nadau et de Jane Dumont.

Le 2 mai 1711, baptisé Paschal, fils de Jean Boucher et de Marie-Madeleine Gravelle. Parrain : Paschal Mercier ; marraine : Françoise Beudoïn.

Le 10 mai 1711, baptisé Marie-Anne, fille de Pierre Hélié dit Breton, de Saint-Vallier, et de Marie-Rose Pépin.

Le 20 juin 1711, baptisé Marie-Magdeleine, fille de Jean-Baptiste Groisa dit Léveillé et de Jeanne Guignard.

Le 30 août 1711, sépulture d'André, fils de Pierre Buteau et de Marie Carbonneau.

Le 1^{er} septembre 1711, baptisé Jeanne, fille de Antoine Blais et de Jeanne Lamy. Parrain : Guillaume Lamy ; marraine : Françoise-Gabrielle Desnau.



Le 7 septembre 1711, sépulture de Jacques Breton, fils de François Hely dit Breton et de Françoise Bidet.

Le 8 septembre 1711, baptême de Philippe, né le 7 de Michel Chartier et d'Anne Des Troismaisons, sa femme.

Le 8 novembre 1711, sépulture d'un garçon ondoyé par Marie Garan femme de Simon Arrivé, fils de Robert Vermet et de Marie-Anne Anse, sa femme (âgé de 3 jours).

Le 18 novembre 1711, avons béni le mariage de André Patri, fils de André Patri et de Henriette Cartois de Saint-Michel d'une part et de Catherine Pruno, fille de Jean Pruno et de Suzanne Emond de Berthier d'autre part.

Le 23 novembre 1711, mariage entre Louis Langlois veuf en premières noces de Magdeleine Dion et fils de Jean Langlois et Marie Cadieu de l'Île-aux-Grues et entre Françoise Gabrielle Deno.

Le 24 novembre 1711, baptisé Madeleine, fille de Louis Baudouin et de Angélique Roy. Parrain : Jean Boutin ; marraine : Madeleine Leblond, épouse de Nicolas Roy.

Le 30 décembre 1711, baptisé Marguerite, fille de Jacques Baudoin et de Catherine Morin. Parrain : Paschal Mercier ; marraine : Marguerite Carbonneau Provençal.

Le 20 février 1712, baptisé Augustin, fils de Jean Guilmet et de Marie-Anne Blais. Parrain : André Langlois ; marraine : Marguerite Blais.

Le 6 avril 1712, nous avons béni le mariage de Jean Blanchet, fils de Pierre Blanchet et de Marie-Anne Fournier, de Saint-Thomas, d'une part ; et de Geneviève Gagné, fille de Feu Louis Gagné et de Louise Picard vivant à Saint-Ignace.

Le 18 mai 1712, avons baptisé Geneviève, fille de Paschal Mercier et de Marie-Magdeleine Boucher. Parrain : Jean Boucher ; marraine : Marie Huot, veuve Martin.

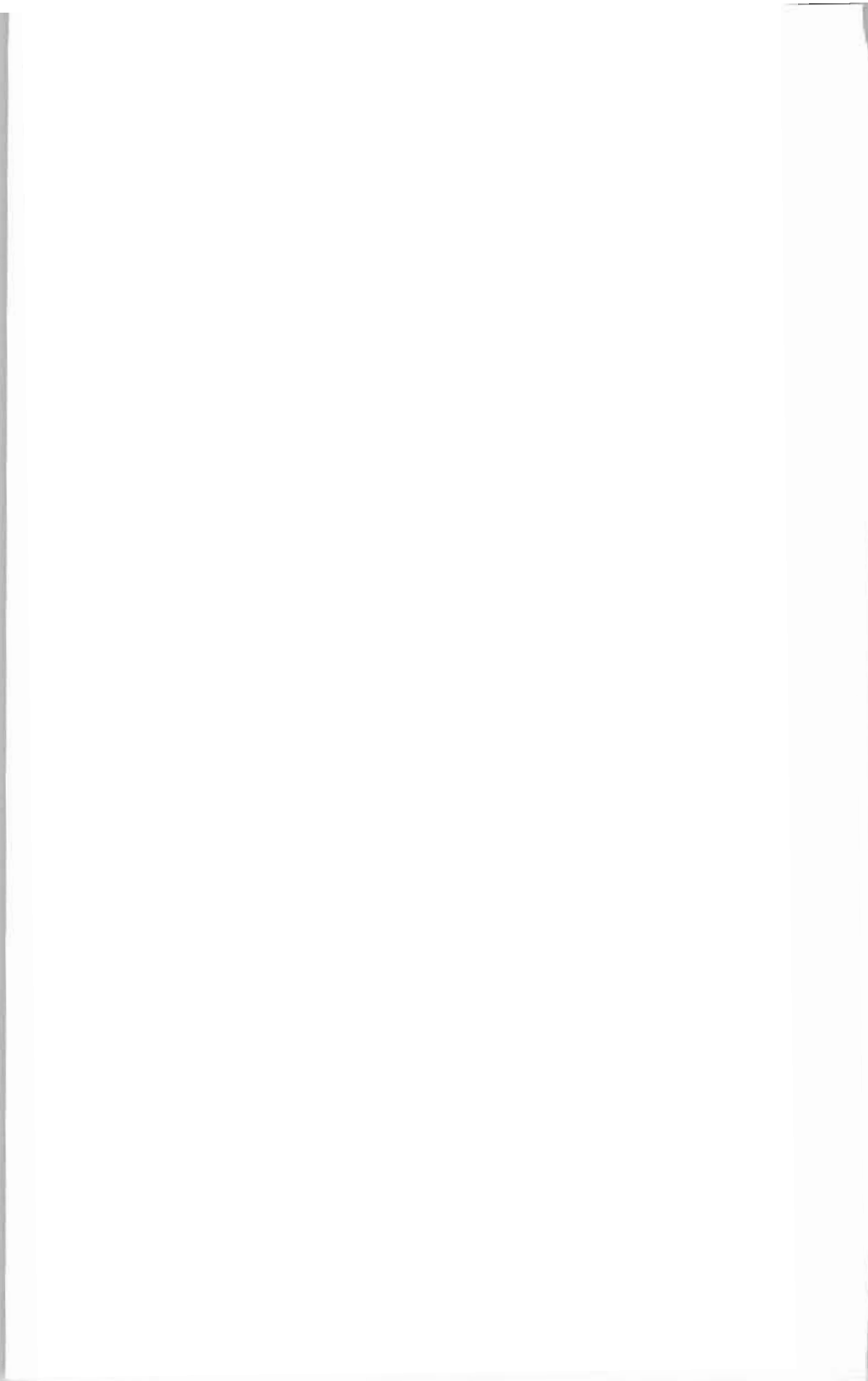
Le 17 juillet 1712, avons baptisé Pierre, fils de Jean Colombe et Jeanne Balan. Parrain : Robert Vermay ; marraine : Marie-Magdeleine Mercier.

Le 14 août 1712, avons baptisé Joseph, fils de Noël Brun dit Carrière et d'Anne Brochu. Parrain : Joseph Lemieux ; marraine : Élisabeth Roy, fille de Noël Roy.

Le 20 août 1712, nous avons béni le mariage de Ignace Bouchard, fils de Nicolas Bouchard et de Anne Le Roy d'une part et de Jeanne Roy, fille de Noël Roy et de Jeanne-Thérèse Cassé, d'autre part.

Le 2 septembre 1712, avons baptisé Élisabeth, fille de Pierre Blais et de Françoise Baudouin. Parrain : Pierre Butau ; marraine : Constance Duchesne.

Le 11 septembre 1712, avons baptisé Joseph, fils de Pierre Butau et de Marie Carbonneau. Parrain : Pierre Blais ; marraine : Catherine Morin.



ANNEXE V

TROIS NAVIGATEURS-PÊCHEURS ÉTABLIS À BERTHIER-EN-BAS ENTRE 1755 ET 1765

Entre 1750 et 1765, la Côte-du-Sud accueille un certain nombre de navigateurs-pêcheurs qui sont engagés pour exploiter la pêche à la morue dans le golfe Saint-Laurent. Certains d'entre eux décident de prendre épouse dans la région. Ces navigateurs-pêcheurs proviennent surtout des diocèses de Coutances et d'Avranches, dans la Basse-Normandie et on les remarque notamment à Saint-Vallier, Saint-François, Saint-Thomas-de-la-Pointe-à-la-Caille, Îleslet et Kamouraska. À Berthier-en-Bas, on en compte trois. Il y en a probablement un peu plus.

CHARLES-FRANÇOIS CHRÉTIEN

Originaire de la paroisse de Saint-Gervais dans le diocèse d'Avranches, Charles-François Chrétien appartient probablement à une famille de navigateurs-pêcheurs de la Normandie. Fils de Jacques Chrétien et de Julienne Moissé, il épouse, à Berthier-en-Bas, le 11 février 1765, Ursule Guimont, veuve de Joseph Buteau et fille de François Guimont et de Marie-Elizabeth Fortin de Cap-Saint-Ignace. Charles-François Chrétien décède probablement en 1801.



LOUIS GYGUS

Originaire de Porthuis dans l'évêché de Saint-Malo (Haute-Bretagne), Louis Gygus est le fils de feu Jean-Baptiste Gygus et de feu Jeanne Roussel. Le 14 février 1765, il signe un contrat de mariage avec Marie-Louise Blays (Blais), fille de Jean-Baptiste Blays (Blais) et de Marie-Marguerite Roy à Berthier-en-Bas (contrat notarié devant Nicolas-Charles Lévesque).

CHARLES FILIASTRE

Originaire de Chalandre dans le diocèse d'Avranches, Charles Filiastre est un navigateur-pêcheur vivant à Berthier-en-Bas en 1755. Le 19 mars de cette année-là, il signe une obligation avec Eustache Chouinard de la Pointe-à-la-Caille. Le 31 mars suivant, Charles Filiastre achète une terre d'Antoine Pelletier et de Marguerite Guignard. Le 1^{er} mai suivant, ce même Charles Filiastre vend une autre terre à Saint-Vallier à Julien Pigeon, natif de Biard, demeurant à Saint-François.

ANNEXE VI

LES PETITES INDUSTRIES
DE BERTHIER-EN-BAS EN 1871

Boutique de ferblantier

– Félix Beaulieu

Boutiques de charron

– Fortuna Guillemette

– Thomas Bélanger

– Baptiste Corriveau

Boutique de boulanger

– Joseph Boucher

Boutique de forgeron

– Pierre Joncas

– Augustin Larivé

– Joseph Lessard

– David Lessard

Boutiques de cordonnier

– Fabien Lavallée

– Édouard Bilodeau

Moulin à scie (à eau)

– Baptiste Bouffard

– Simon (?)



Boutiques de tonnelier

- David Boutin

- David Godbout

Source : Recensement du Canada, Recensement nominatif de Berthier-en-Bas, 1871.

ANNEXE VII

LES MONNAIES EN USAGE DU RÉGIME FRANÇAIS À NOS JOURS

Le Régime français

Le denier

Le sol = 12 deniers

La livre = 20 sols

L'écu = 3 livres

Autres monnaies utilisées, mais rarement, durant cette période : le double, le liard, la douzain et le louis d'or et d'argent.

Régime britannique jusqu'en 1858

La livre (à peu près équivalente au dollar)

Le pence / penny

La guinée = 21 shillings (règne de George III)
remplacée par le souverain en 1817

Le chelin / shilling

Le souverain d'or



1858 à nos jours

cent / sous

5 cents / sous

20 cents / sous

25 cents / sous

50 cents / sous

dollar

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Archives nationales du Québec à Québec.

PARCHEMIN. Banques d'actes notariés couvrant le Régime français.

Aveu et dénombrement de la seigneurie de Bellechasse-Berthier (Berthier), 1724.

Secteur de la généalogie. Fichier Loiselle.

Fonds Seigneuries. Seigneurie Bellechasse-Berthier.

Archives du diocèse de Québec.

Registres des lettres des évêques du diocèse de Québec.

Registres d'état civil

Paroisse de Notre-Dame-de-l'Assomption-de-Bellechasse (Berthier-sur-Mer).

Paroisse de Notre-Dame-de-Québec (Québec).

Pages WEB sur Internet.

Canada, Parcs-Canada. « Lieu historique national de la Grosse-Île et le Mémorial-des-Irlandais ».

<http://www.upc.qc.ca/pch/Grosse-Île/>



« L'Association des Boutin d'Amérique Inc. » , <http://www.lookup.com/homepages/85950/boutin.html>.

« Lessard Genealogy Homepage »
<http://pages.prodigy.com/cugf40A/>.

« Les Gagnon d'Amérique »
<http://w3.franco.ca/gagnon/>.

« Les Dumas d'Amérique Inc. ».
<http://www.qbc.clic.net/~lrdumas/>

Dictionnaires et répertoires

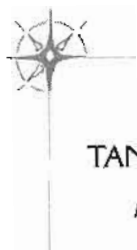
ALLAIRE, Jean-Baptiste-Antoine. *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français*. Montréal, Imprimerie de l'École catholique des sourds-muets, 1910-1934, 6 volumes.

BÉLANGER, Pauline et Yves LANDRY. *Inventaire des registres paroissiaux catholiques du Québec, 1621-1876*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1990.

HÉBERT, Yves. *Bibliographie de la Côte-du-Sud*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986.

MATHIEU, Jacques et LABERGE, Alain. *L'occupation des terres dans la vallée du Saint-Laurent. Les aveux et dénombrements, 1723-1745*. Sillery, Septentrion, 1991.

- MINISTÈRE DES AFFAIRES CULTURELLES. ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC. *Inventaire des greffes des notaires du Régime français, tome XXII, Abel Michon, 1709-1749*. Québec, Roch Lefebvre Éditeur officiel, 1970.
- OUILMET, Raphaël. *Biographies canadiennes-françaises*. Montréal, s. éd., 1923.
- QUÉBEC. COMMISSION DE TOPONYMIE. *Dictionnaire illustré, noms et lieux du Québec*. Québec, Les Publications du Québec, 1994.
- ROY, Pierre-Georges. *Inventaire des concessions en fief et seigneurie, foies et hommages et dénombremments conservés aux Archives publiques du Québec*. Beauceville, L'Éclaireur, 1927.
- SAINT-PIERRE, Diane et HÉBERT, Yves. *Archives paroissiales de la Côte-du-Sud, Inventaire sommaire*. Québec, IQRC / Groupe de recherche sur l'histoire de la Côte-du-Sud, 1990.
- SOCIÉTÉ DE GÉNÉALOGIE DE QUÉBEC. *Répertoire des mariages, comté de Montmagny, 1686-1991*. Québec, Société de généalogie de Québec, 1995.
- TALBOT, Éloi-Gérard. *Généalogie des familles originaires des comtés de Montmagny, L'Islet, Bellechasse*. Château-Richer, l'Auteur, 1971-1978, 16 volumes.



TANGUAY, Cyprien. *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes*. Montréal, Eusèbe Senécal, 1890.

Études diverses

AHERN, M.-J. et Geo. *Notes pour servir à l'histoire de la médecine dans le Bas-Canada depuis la fondation jusqu'au commencement du XIX^e siècle*. Québec, s. éd., 1923.

ARSENAULT, Bona. *Histoire et généalogie des Acadiens, Tome 5*. Montréal, Leméac, 1978.

AUBÉ, Suzanne et autres. *C'était hier à Berthier, 1897-1978*. Québec, Éditeur officiel du Québec, Service des impressions en régie, 1979.

BEAUREGARD, Yves. « Claude Dénéchau », *Dictionnaire biographique du Canada, volume VII, de 1836 à 1850*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1988. pp. 261-263.

BÉLANGER, Léon. *L'Islet, 1677-1977*. L'Islet, l'Auteur, 1977.

BELLAVANCE, Marcel. « Blaise Des Bergères de Rigauville, Nicolas », *Dictionnaire biographique du Canada, Volume II, de 1701 à 1740*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1969.

- , « Blaise Des Bergères de Rigauville, Raymond », *Dictionnaire biographique du Canada, volume II, de 1701 à 1740*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1969, pp. 72-73.
- BENOTT, Jean. *La question seigneuriale au Bas-Canada, 1850-1867*. Mémoire de maîtrise (Histoire), Université Laval, 1978.
- BERGERON, Adrien. *Le Grand dérangement, 1625-1925*. Montréal, Éditions Élizée, 1981.
- BONENFANT, Jean-Charles. « La féodalité a définitivement vécu... », dans *Mélanges d'histoire du Canada français offerts au professeur Marcel Trudel*. Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1978, pp. 14-26.
- BONNEAU, Louis-Philippe. *Histoire de la seigneurie Bellechasse-Berthier*. Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud, Société de conservation du patrimoine de Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud, 1983.
- , *Les familles Blais de la Côte-du-Sud*. Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud, Société de conservation du patrimoine de Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud, 1985.
- BROCHU, Renaud. *Les Brochu au XVI^e et XVII^e siècles*. Sainte-Foy, l'Auteur, 1992.



- EN COLLABORATION. *De mémoire, Saint-Vallier, Bellechasse*. Saint-Vallier, s. éd., 1988.
- EN COLLABORATION. *Les familles Pépin, Rassemblement 1984*. Sainte-Foy, Association des familles Pépin Inc., 1984.
- DESCHÊNES, Gaston. *L'année des Anglais, la Côte-du-Sud à l'heure de la conquête*. Sillery, Septentrion, 1988.
- . *Les origines littéraires de la Côte-du-Sud*. Sillery, Septentrion / Éditions des Trois-Saumons, 1996.
- DION, Albert. *Topographie de Montmagny. Histoire primitive de la paroisse Saint-Thomas de Montmagny. Première partie*. Québec, l'Action catholique, 1935.
- DUMAS, Lucien. *L'École Apostolique Notre-Dame (Lévis)*. Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1931.
- ECCLES, W.J. *La société canadienne sous le Régime français*. Montréal, Harvest House, 1967.
- FABRE-SURVEYER, Édouard. « Les deux premiers députés du comté de Hertford (Bellechasse-Montmagny), Pierre Marcoux et Louis Dunière », *Le Canada français*, vol. 36, n° 6 (février 1945), pp. 404-417.
- FRENETTE, Pierre. dir. *L'histoire de la Côte-Nord*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture / Presses de l'Université Laval, 1996.

- GAGNON, François. *Les évêques et le clergé au diocèse de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, 1951-1974. Notices biographiques*. La Pocatière, s. éd., 1974.
- HÉBERT, Yves. *Montmagny... une histoire, 1646-1996. La seigneurie, le village, la ville*. Montmagny, Montmagny, 1646-1996 inc., 1996.
- HELENA DE SAINT-FELIX O'REILLY (Sœur). *Monseigneur de Saint-Vallier et l'Hôpital Général de Québec. Histoire du Monastère de Notre-Dame-des-Anges (Religieuses hospitalières de la Miséricorde de Jésus)*. Québec, C. Darveau, 1882.
- HUARD, V.A. *Labrador et Anticosti*. Montréal, réimpression Leméac, 1972 (Montréal, C. O. Beauchemin, 1897).
- LABERGE, Alain dir. *Histoire de la Côte-du-Sud*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993.
- LACOURSIÈRE, Jacques. *Histoire populaire du Québec*. (Trois volumes) Sillery, Septentrion, 1995, 1996.
- LAFONTAINE, André. *Recensement annoté de la Nouvelle-France, 1681*. S.l., L'auteur, s. d. (Exemplaire conservé aux Archives nationales du Québec à Québec).
- LANDRY, Kenneth. « Faucher de Saint-Maurice, Narcisse Henri-Édouard », *Dictionnaire biographique du Canada, tome XII, de 1891 à 1900*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1990, pp. 334-335.



LÉVESQUE, Ulric. « Berthier, Isaac, prénommé Alexandre », *Dictionnaire biographique du Canada, Volume II, de 1701 à 1740*. Sainte-Foy, les Presses de l'Université Laval, 1969, pp. 61-62.

MERCIER, Ernest. *Mercier depuis deux siècles*. En collaboration avec l'Association des Mercier d'Amérique du Nord (AMAN), s. l., L'auteur et l'Association, 1987.

O'GALLAGHER, Marianna. *Grosse-Île, porte d'entrée du Canada, 1832-1937*. Québec, Carraig Books, 1987.

« Père Robert Lavallée, 1904-1977 », *Petit Écho*, n° 687 (1978), pp. 117-120.

PICARD, Philippe. *Manoir Dénéchaud (Berthier-sur-Mer), site historique et archéologique, plan d'intervention 1992*. Rapport non publié, 1992. (Déposé au ministère de la Culture et des Communications.)

— *Navigateurs et navigation à Berthier-sur-Mer (1927-1991)*. *Enquête sur les savoirs et savoir-faire des marins berthelets. Rapport de recherche*. Berthier-sur-Mer, Corporation du Havre de Berthier-sur-Mer, 1994.

— *Site du Manoir Dénéchaud à Berthier-sur-Mer (Cf. Eq-3), Intervention de sauvetage*. Rapport non publié, 1994. (Déposé au ministère de la Culture et des Communications.)

PROULX, Georges-Étienne. « La résidence Déziel, troisième vocation », *La seigneurie de Lauzon*, n° 20 (hiver 1986), pp. 6-8 (texte portant sur l'École Apostolique Notre-Dame à Lévis).

ROY, Arsène. « Berthier (en bas), les origines », *Almanach de l'Action sociale catholique*, n° 4 (1920), pp. 122-126.

ROY, Camille. *Érables en fleurs, pages de critique littéraire*. Québec, s. éd., 1923.

—. *Propos canadiens*. Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 1912.

ROY, Joseph-Edmond. *Histoire de la seigneurie de Lauzon, tome 2*. Lévis, Société d'histoire régionale de Lévis, 1984.

ROY, Léon. « Guillaume Lemieux, 1648-1725 », *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, vol. 2, n° 1 (janvier 1946), pp. 49-57.

—. *Les premiers colons de la Rive-Sud du Saint-Laurent, de Berthier (en-bas) à Saint-Nicolas, 1636-1738*. Lévis, Société d'histoire régionale de Lévis, 1984.

ROY, Pierre-Georges. « Raymond-Blaise Des Bergères », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 22, n° 8 (août 1916), pp. 227-235.

—. « Nicolas-Blaise Des Bergères de Rigauville », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 22, n° 9 (sept. 1916), pp. 259-271.



- RUEL, L. Robert. « Les trois capitaines Blais, des marins pionniers de la Côte-Nord », *La Seigneurie de Lauzon (Bulletin de la Société d'histoire régionale de Lévis)*, n° 42 (été 1991), p. 4.
- RYERSON, Stanley-Bréhaut. « Dunière, Louis », *Dictionnaire biographique du Canada, Volume V, de 1801 à 1820*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1983, pp. 310-311.
- VACHON, André. « Marsolet de Saint-Aignan, Nicolas » *Dictionnaire biographique du Canada, Volume premier, de l'an 1000 à 1700*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1986.
- VEKEMAN-MASSON, Jeannette. *Grand-maman raconte la Grosse-Île*. Québec, Les Éditions La Liberté, 1981.
- WILHELMY, Jean-Pierre. *Les mercenaires allemands au Québec du XVIII^e siècle et leur apport à la population*. Belœil, Maison des mots, 1984.
- WILLIS, John. « Le Québec, l'Irlande et les migrations de la grande famine : origine, contexte et dénouement », dans Marcel Bellavance. *La grande mouvance*. Sillery, Septentrion, 1990, pp. 115-148.

Table des matières

Remerciements	5
Présentation de l'édition 1973	7
Présentation de l'édition 1977	9
Avant-propos	11
CHAPITRE I	
La seigneurie de Bellechasse-Berthier	15
La présence amérindienne	15
Nicolas Marsolet, 1 ^{er} seigneur de Bellechasse	16
Alexandre Berthier, 2 ^e seigneur de Bellechasse-Berthier	19
Alexandre Berthier (fils), 3 ^e seigneur	25
Nicolas Blaise Des Bergères de Rigauville, 4 ^e seigneur	26
L'Hôpital Général de Québec, dernier seigneur de Bellechasse-Berthier	38
Claude Dénéchau, régisseur de la seigneurie Bellechasse-Berthier	40
La tenure seigneuriale	45
L'abolition de la tenure seigneuriale	47
Disparition de la tenure à Berthier-en-Bas	49
Le domaine seigneurial et son manoir	49
CHAPITRE II	
Berthier-en-Bas et les grands conflits de l'époque de 1759 à 1842	53
La Conquête	53
La bataille de Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud	55



La présence allemande à Berthier-en-Bas	57
L'Insurrection de 1837-1838	58
L'émigration	59
 CHAPITRE III	
Les communications	61
Les navigateurs de Berthier-sur-Mer	61
Les communications terrestres	70
 CHAPITRE IV	
L'Instruction publique	73
Les commissaires	77
Les écoles de Berthier-en-Bas	79
L'école modèle de Berthier-en-Bas, le couvent et les Servantes du Saint-Cœur de Marie	83
La construction de l'école centrale	86
 CHAPITRE V	
Histoire municipale de Berthier-sur-Mer	91
Les débuts de l'administration municipale	92
Le conseil municipal de Berthier-en-Bas	94
 CHAPITRE VI	
L'organisation religieuse	99
La desserte de Berthier-en-Bas	99
Une controverse sur le nom de la paroisse	102
Les églises de Berthier-en-Bas	105
La musique religieuse à l'église de Berthier-en-Bas	118
L'église de Berthier-sur-Mer et ses œuvres d'art	119
Le presbytère	123
Le cimetière	128

Table des matières

Le constable	129
Le bedeau ou le sacristain	129
Les comptes de la fabrique	133
La dette de la fabrique	135
Les quêtes	137
Joseph Bonenfant, curé de Berthier-en-Bas	137
Souvenirs et propos de l'Abbé Ariste Blais et l'abbé Maxime Hudon	139
Les marguilliers de la paroisse	140
CHAPITRE VII	
La vie à Berthier-en-Bas	145
La Micamie	145
Les industries de Berthier-en-Bas	147
La culture des petits fruits	149
Médecine et savoir populaire	150
La pêche	150
Les gens de métier	151
Les marchands	154
Les cochers	154
Les quêteux	156
Le connétable encanteur	158
La première caisse populaire Desjardins	159
La vie politique	159
La guerre de 1914-1918	162
Tourisme et villégiature à Berthier-en-Bas	165
Le havre de Berthier-sur-Mer	170
Les loisirs et les sports	172
La bibliothèque municipale de Berthier-sur-Mer	173



CHAPITRE VIII

Un portrait géographique de Berthier-sur-Mer	175
La géographie physique	176
La faune	178
Les ruisseaux	180
Le paysage et le fleuve Saint-Laurent	182

CHAPITRE IX

Les familles de Berthier-sur-Mer	193
Une famille remarquable, la famille Roy	193
Les premières familles de Berthier-en-Bas	199
La famille Aubert	201
La famille Balan dit Lacombe	202
La famille Beaudoin	203
La famille Bélanger	204
La famille Bilodeau	204
La famille Blais	205
La famille Blanchet	208
La famille Blondeau	209
La famille Blouin	209
La famille Bolduc	210
La famille Bossé	210
La famille Boucher	211
La famille Bouffard	211
La famille Boutin	212
La famille Brochu	213
La famille Bussière	214

Table des matières

La famille Buteau	214
La famille Carbonneau	215
La famille Chrétien	217
La famille Clavet	217
La famille Corriveau	218
La famille Coulombe	218
La famille Dion	219
La famille Dufour	220
La famille Dumas	220
La famille Fleury	221
La famille Forgues	221
La famille Fortier	222
La famille Gagné	222
La famille Gagnon	223
La famille Gallibois (Ouel dit Gallibois)	224
La famille Gaumont	225
La famille Guillemette	225
La famille Guy	226
La famille Hoffman	226
La famille Hudon dit Beaulieu	227
La famille Joncas	228
La famille Lachance (Pépin dit Lachance)	228
La famille Kernner dit Laflamme (Laflamme)	229
La famille Lamy	229
La famille Larochelle	230
La famille Lavallée (Pasquier, Paquet dit Lavallée)	231
La famille Laverdière	232



La famille Lemieux	233
La famille Lessard	234
La famille Lévesque	235
La famille Lynch	235
La famille Ménard	236
La famille Mercier	236
La famille Morency (Baucher dit Morency)	237
La famille Morin	237
La famille Nadeau	238
La famille Pelletier	238
La famille Prud'homme dit Faguy (Faguy)	239
La famille Pruneau	239
La famille Saint-Pierre	240
La famille Talbot	241
La famille Tanguay	241
Annexe I — Notes sur Narcisse-Henri-Édouard Faucher de Saint-Maurice	243
Annexe II — Prêtres et Frères originaires de Berthier-sur-Mer	247
Annexe III — Religieuses natives de Berthier-sur-Mer	249
Annexe IV — Extrait du premier registre de Berthier-en-Bas, 1710-1751	251
Annexe V — Trois navigateurs-pêcheurs établis à Berthier-en-Bas entre 1755 et 1765	255

Annexe VI — Les petites Industries
de Berthier-en-Bas en 1871 257

Annexe VII — Les monnaies en usage du
Régime français à nos jours 259

Bibliographie 261

LA LISTE DES ENCARTS

Les seigneurs de Bellechasse-Berthier de 1637 à 1855 21

Les régisseurs du domaine des Hospitalières 22

Raymond Blaise Des Bergères de Rigauville 29

La liste des secrétaires de la commission scolaire
de Berthier-sur-Mer 88

La liste des présidents de la commission scolaire
de Berthier-sur-Mer 89

La liste des maires de Berthier-sur-Mer 97

La liste des desservants de Berthier-en-Bas 101

Les patronymes de Berthier-en-Bas 104

La liste des curés de Berthier-en-Bas 131

La liste des marguilliers élus à Berthier-en-Bas 141

Brève histoire de la Grosse-Île 187

Un Noël rustique à Berthier-en-Bas vers 1881-1882 197

Les premiers habitants de Berthier-en-Bas sur le rang
du bord de l'eau, présents en 1709 et en 1724 200



*Il est sous le ciel un sol unique au monde,
Où le ciel a versé ses dons les plus brillants.
Heureux qui le connaît, plus heureux qui l'habite,
Et, ne quittant jamais pour chercher d'autres cieux,
Les rives du grand fleuve où le bonheur l'invite,
Sait vivre et sait mourir où dorment ses aïeux !*

O. CRÉMAZIE

